

Yoko Tawada

Histoire de Knut



Yoko Tawada

Histoire de Knut

ROMAN

Traduit de l'allemand par
BERNARD BANOUN

Collection « Der Doppelgänger »
VERDIER

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Narrateurs sans âmes
traduit de l'allemand par Bernard Banoun, 2001

Opium pour Ovide
traduit de l'allemand par Bernard Banoun, 2002

L'Œil nu
traduit de l'allemand par Bernard Banoun, 2005

Train de nuit avec suspects
traduit du japonais par Ryoko Sekiguchi et Bernard Banoun, 2005

Le Voyage à Bordeaux
traduit de l'allemand par Bernard Banoun, 2009

Journal des jours tremblants
Après Fukushima
traduit de l'allemand par Bernard Banoun et du japonais par Cécile
Sakai, 2012

OceanofPDF.com

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-YVES MASSON



11220 Lagrasse

www.editions-verdier.fr

Cette édition numérique a reçu le soutien de la Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée



© Konkursbuch Verlag Claudia Gehrke, Tübingen, 2014

Titre original : *Etüden im Schnee*

© Éditions Verdier, pour la traduction française, 2016

ISBN : 978-2-86432-900-8

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

La grand-mère : une théorie de l'évolution

OceanofPDF.com

Quelqu'un me chatouille derrière les oreilles, sous les aisselles, je me mets en boule, me transforme en lune pleine et roule par terre. Peut-être en poussant de petits cris enroués. Puis je tends mon postérieur vers le ciel et rentre la tête sous le ventre : encore trop jeune pour imaginer un danger, me voilà maintenant croissant de lune. Je dilate sans hésitation mon anus vers le cosmos que je sens dans mes intestins. Si j'avais parlé de « cosmos » à l'époque, sûrement qu'on aurait souri de moi tellement j'étais alors petite, ignorante, nouvelle en ce monde. Sans ma moelleuse toison, je ne serais pas si différente d'un embryon. Même si mes mains-pattes sont déjà assez fortement développées pour saisir et tenir fermement quelque chose, je ne marche pas encore bien. À chaque trébuchement, j'avance, certes, mais peut-on appeler cela marcher ? Mon champ de vision est constamment recouvert d'un brouillard, ma cavité auriculaire résonne. Rien de ce que je vois et entends n'a de contours nets. Ma volonté de vivre se loge principalement dans mes griffes et sur ma langue.

Ma langue se rappelle le goût du lait maternel. Je prends dans ma bouche l'index de cet homme, je le suçote et cela m'apaise. Les poils qui poussent sur le dessus de ses doigts sont comme les crins d'une brosse à chaussures. Le doigt rampe dans ma bouche comme un ver, ça pique. Puis l'homme me donne une bourrade et m'invite à lutter.

Épuisée par l'heure passée à jouer, je pose mes deux mains-pattes à plat sur le sol, le menton dessus — ma posture préférée dans l'attente du repas tout proche. Plongée dans un demi-sommeil, je me purlèche, la saveur du miel me revient même si je n'y ai goûté qu'une seule fois dans ma vie.

Un jour, l'homme fixe à mes pieds de curieux objets. Je les secoue pour essayer de m'en débarrasser, mais en vain. Mes mains-pattes nues ont mal comme si le sol les piquait. Je lève la main-patte droite, et juste après, la gauche, mais incapable de garder l'équilibre, je bascule en avant. Le contact

avec le sol ravive les douleurs. Je repousse le sol à nouveau, mon tronc s'arque vers le haut et vers l'arrière, je parviens à rester quelques secondes à la verticale. Une inspiration, et je retombe, cette fois sur ma main-patte gauche. J'ai mal, et je repousse encore une fois le sol. Au bout de plusieurs tentatives, j'arrive à tenir en équilibre sur deux pattes.

Écrire : occupation aux effets curieux. À force de fixer des yeux la phrase que je venais d'écrire, j'avais été prise de tournis. Où suis-je, là ? Entrée dans mon histoire, j'ai disparu d'ici. Pour y revenir, il m'a fallu arracher mon regard du manuscrit et le promener en direction de la fenêtre jusqu'à ce que je finisse par revenir ici, dans le présent. Mais où est-ce, ici, et quand est-ce, le présent ?

La nuit avait déjà atteint la profondeur qui lui est propre. Debout à la fenêtre de ma chambre d'hôtel, je regardais vers la place ; elle me rappelait une scène de théâtre ; peut-être à cause du rond lumineux projeté par un réverbère. De ses pas élastiques, un chat coupa en deux ce cercle de lumière. Un silence limpide régnait dans le voisinage.

Je participais ce jour-là à un congrès à l'issue duquel tout le monde était convié à un banquet somptueux. Le soir, rentrant dans ma chambre d'hôtel, prise d'une soif extrême, je bus goulûment de l'eau au robinet. Mais pas moyen de faire disparaître le goût des anchois. Je vis dans le miroir l'œuvre des betteraves, ma bouche barbouillée de rouge. Je n'étais pas du genre à affectionner les légumes racines, mais il suffisait qu'ils flottent dans du bortsch pour que je veuille les embrasser. Avec ses allures de viande grasse qui excitaient mes papilles, la betterave était irrésistible.

Les ressorts couinaient sous mon poids d'ourse. Assise sur le canapé de l'hôtel, je me disais qu'une fois de plus ce congrès était dénué d'intérêt, mais qu'il m'avait ramenée en enfance de manière inopinée. En outre, la discussion de la journée avait porté sur le sujet suivant : de l'importance des bicyclettes pour l'économie nationale.

Quiconque était invité à un congrès, en particulier s'il s'agissait d'un artiste, devait partir du principe que c'était un piège. C'est pourquoi la plupart des participants refusaient de s'exprimer, ou alors il fallait les y contraindre. Mais moi, je me manifestais de mon plein gré, levant ma main-patte droite avec assurance, élégance, naturel, sans détours. Dans la salle de conférences, tous les yeux se tournaient vers moi. J'étais habituée à attirer sur moi l'attention des spectateurs.

Mon buste souple et opulent était enveloppé d'une précieuse fourrure blanche. Il suffisait que je me penche en avant et tende un peu le bras droit pour que l'air scintille d'une étourdissante poudre lumineuse. Je me trouvais au centre de l'action alors que les tables, les murs ainsi que le reste de l'assistance s'estompaient et passaient à l'arrière-plan. L'éclatante couleur blanche de ma toison se détachait du blanc ordinaire. Elle laissait la lumière du soleil traverser ma fourrure et atteindre ma peau, sous laquelle elle était soigneusement conservée. C'est la couleur à laquelle étaient parvenus mes ancêtres afin de survivre sous le cercle arctique.

Pour exprimer une opinion, il faut être vu du président de séance. Il faut s'empressement de lever la main et devancer les autres. Presque personne ne levait la main aussi vite que moi lors d'un congrès. « Vous aimez exprimer votre opinion, on dirait. » J'eus droit un jour à ce commentaire ironique. Je répliquai sobrement : « Ce n'est pas ça, la démocratie ? » Mais je compris ce jour-là que si je dressais la patte, c'était par une sorte de réflexe, et pas délibérément. Ce constat me transperça la poitrine, j'essayai de chasser cette douleur pour retrouver mon rythme, celui d'une mesure à quatre temps : le premier temps fut le « Oui, s'il vous plaît » retenu que m'adressa le président de séance, le second, le mot « Je ». J'assénai ce mot sur la table. Au troisième temps l'auditoire entier avala sa salive, et au quatrième, osant un pas plein de témérité, je prononçai distinctement le mot « pense ». Pour que tout cela garde son swing, j'accentuai bien sûr le deuxième et le quatrième temps.

Je n'avais pas l'intention de danser, mais ma hanche commença à se trémousser sur la chaise. Tout de suite la chaise joua le jeu et se mit à grincer d'aise. Chaque syllabe accentuée était comme un coup frappé sur un tambourin qui rythmait mon discours. Les auditeurs prêtaient l'oreille, comme ensorcelés, oubliant leurs devoirs, leur vanité et jusqu'à eux-mêmes. Les hommes avaient les lèvres qui pendaient, leurs dents luisaient d'un blanc crémeux.

« La bicyclette est sans nul doute la plus grandiose invention de l'histoire de notre civilisation. La bicyclette, c'est la fleur du cirque, l'héroïne de la politique écologique. Dans un avenir assez proche, toutes les grandes villes du monde seront conquises par les bicyclettes. Et pas seulement cela : chaque foyer possédera son propre générateur branché à une bicyclette. On produira du courant tout en s'entraînant. On pourra aussi monter sur son vélo pour aller voir spontanément ses amis au lieu de les appeler depuis son portable ou de leur envoyer un courriel. Il suffira d'utiliser la bicyclette de manière multifonctionnelle pour que la plupart des appareils électroniques deviennent superflus. »

Je vis de sombres nuages passer sur quelques visages. Mettant plus de force encore dans ma voix, je poursuivis : « Nous irons à bicyclette laver notre linge à la rivière. Nous irons à bicyclette en forêt ramasser du bois de chauffe. Plus besoin de lave-linge, plus besoin de courant ni de gaz pour chauffer notre appartement ou faire la cuisine. » Quelques visages s'amusaient du fil de mes élucubrations et affichaient les plis d'un sourire discret tandis que d'autres, gris foncé, se pétrifiaient. Pas grave, me dis-je à moi-même pour me donner du courage, ne te laisse pas intimider. Ne fais pas attention à ces raseurs. Détends-toi. Ignore ce public fourbe qui te fait face, imagine des centaines de visages radieux et continue à parler. Tu es au cirque. Tout congrès est un cirque.

Le président de séance toussa d'un air revêche comme s'il voulait montrer qu'il n'avait pas la moindre intention de me laisser mener la danse.

Après quoi il échangea des regards entendus avec un fonctionnaire barbu assis à côté de lui. Je me souvins que les deux hommes étaient entrés ensemble dans la salle. On n'était pas un enterrement, mais le fonctionnaire, maigre comme un clou, portait un costume d'un noir terne. Il prit la parole sans l'avoir demandée : « Rejeter l'automobile et adorer les bicyclettes : voilà bien un culte sentimental et décadent que nous connaissons déjà par les pays occidentaux. Les Pays-Bas sont un bon exemple. Or l'urgence, c'est de promouvoir la culture de la machine. C'est de relier d'une façon logique les lieux de travail et les domiciles. On s'illusionne si l'on croit pouvoir aller partout à sa guise et à tout moment à bicyclette. Une culture de la bicyclette pourrait avoir une influence néfaste sur notre société. » Je levai la main pour contester cette argumentation. Mais le président de séance ignora mon geste et annonça la pause du déjeuner. Je quittai la salle sans avoir échangé un mot avec quiconque et sortis du bâtiment en courant, comme une écolière qui s'élance dans la cour de récréation.

Enfant, j'étais toujours la première à bondir hors de la classe. À l'époque, élève du cours préparatoire, je courais jusqu'au coin le plus reculé de la cour et faisais comme si ce petit endroit du globe représentait pour moi quelque chose de particulier. En réalité, il s'agissait seulement d'un emplacement ombragé et humide sous un figuier. Nul autre enfant que moi ne s'approchait de cet endroit et cela me convenait. Un jour, un enfant se posta derrière le figuier pour m'épier et me jouer un tour en me surprenant par-derrière. Je le fis passer par-dessus mon épaule. J'avais agi par instinct de défense, sans la moindre intention mauvaise. Mais comme j'étais vigoureuse, l'enfant fit un vol plané.

Les autres enfants, appris-je plus tard, me surnommaient secrètement « museau pointu » ou « enfant de neige ». Ces sobriquets ne seraient jamais arrivés à mon oreille si l'un d'entre eux n'avait pas mouchardé. Cet enfant semblait être de mon côté, ou alors ce petit cœur prenait plaisir à m'offenser. Jusque-là, je ne m'étais jamais demandé comment les autres me

voyaient. La forme de mon nez et la couleur de ma toison se distinguaient de celles de la masse. Je n'en avais pas pris conscience avant d'entendre ces surnoms.

Près de la salle de congrès se trouvait un paisible jardin public avec des bancs blancs. J'en choisis un à l'ombre. Dans mon dos murmurait un ruisseau. Les saules, dans leur ennui, trempaient leurs longs doigts dans l'eau avec une élégance sournoise. Leurs branches étaient ponctuées de pousses d'un vert frais. Je sentis sous la plante de mes pieds la terre ameublie, non pas l'œuvre bâtitrice d'une taupe, mais celle des crocus. Les plus turbulents d'entre eux s'aventuraient à copier la tour de Pise. Mon oreille me démangea. Surtout ne pas se gratter ! Les démangeaisons dans l'oreille n'étaient pas causées par le cérumen, mais par les pollens et le chant des oiseaux picorant inlassablement des doubles croches dans l'air. Le printemps rose me surprenait en arrivant tout d'un coup. Quel stratagème avait-il donc utilisé pour atteindre Kiev si vite et ne pas se faire remarquer, avec une telle délégation d'oiseaux et de fleurs ? Étais-je la seule à ne pas m'en être rendu compte, trop occupée que j'étais par l'hiver qui avait pris possession de ma conscience ? Je n'aime pas beaucoup causer du temps qu'il fait et je suis rarement au courant des changements météorologiques annoncés. Le Printemps de Prague aussi, à l'époque, était survenu pour moi inopinément. À la pensée du nom de Prague, je sentis mon cœur battre. Qui sait ? Peut-être allais-je dans un instant être surprise par une brusque évolution météorologique encore plus radicale et serais-je la seule ici à n'avoir rien senti venir !

La terre gelée se mit à fondre et à geindre gadouilleusement. Les larmes sourdaient de la muqueuse enflée de mes yeux. Le printemps est un temps de deuil. D'aucuns prétendent que le printemps les rajeunit. Mais quiconque rajeunit retourne en enfance, et cela peut être douloureux. L'enfance, miel amer, me picotait la langue. C'était toujours Ivan qui me préparait à manger. Je n'avais aucun souvenir de ma mère. Où donc s'en était-elle allée ?

Tant que je pouvais être fière d'être la première à exprimer mon opinion à tous les congrès, je me portais bien. Peu m'importait de savoir d'où me venait ce preste mouvement de la main.

À l'époque, je ne savais pas encore désigner cette partie de mon corps. Quand je la rétractais, plutôt par réflexe, les douleurs brûlantes disparaissaient. Mais je n'arrivais pas à garder longtemps l'équilibre. Je rebasculais vers l'avant. Dès que cette partie du corps était en contact avec le sol, j'avais mal de nouveau.

J'entendais Ivan crier « aïe » dès qu'il se cognait le tibia ou qu'il était piqué par une guêpe. C'est ainsi que je compris que « aïe » correspondait à une certaine sensation. C'était au sol de changer pour que les douleurs cessent, pas à moi.

Éperonnée par les douleurs, je repoussais le sol afin de redresser le haut de mon corps. Pour cela, je contractais ma colonne vertébrale comme on bande un arc, mais je ne pouvais pas maintenir longtemps la tension. Je cédaï et me retrouvais vite sur mes quatre points d'appui. Si je me redressais plus énergiquement, je culbutais en arrière. Que de fois j'avais dû m'y reprendre avant d'être enfin capable de me maintenir un moment sur deux pattes !

Le dîner officiel terminé, j'avais regagné ma chambre d'hôtel et j'en étais arrivée là dans mon manuscrit. Écrire n'était pas une activité coutumière. La fatigue m'était tombée dessus et je m'étais endormie sur le bureau. Le lendemain matin, au réveil, je sentis que j'avais vieilli en l'espace d'une nuit et que la seconde partie de la vie venait de commencer. Dans une course de fond, ce serait le moment de faire demi-tour. Je devais rebrousser chemin, mon but était la ligne de départ. Les douleurs finiraient là où elles avaient commencé.

Ivan piquait un petit bout d'anchois dans la boîte, le broyait dans un mortier, y ajoutait un filet de lait et me présentait le tout. Une préparation tout exprès pour moi. Quand je déposais une petite déjection, il accourait avec balayette et pelle pour l'enlever. Jamais il ne me grondait, pas la moindre lamentation ne sortait de sa bouche. Avec Ivan, propreté rimait avec priorité. Il arrivait chaque jour muni d'un long tuyau ramolli et d'une brosse spéciale pour laver le sol. Parfois, il dirigeait le tuyau vers moi. Rien ne me plaisait plus que d'être aspergée d'eau glacée.

De temps en temps, Ivan n'avait rien à faire. Il s'asseyait alors par terre, prenait sa guitare, pinçait les cordes et chantait. À une triste mélodie venue du recoin le plus retiré d'une ruelle humide succédait une musique de danse bien rythmée qui finissait par se jeter dans le précipice d'une plainte interminable. J'étais tout ouïe, cela éveillait quelque chose en moi, peut-être le premier mal du lointain pays. Les lieux encore jamais vus m'attiraient, je me sentais déchirée entre là-bas et ici.

Parfois, le regard d'Ivan croisait par hasard le mien, et un instant plus tard j'étais dans ses bras. Il pressait ma tête contre son cou, frottait sa joue contre la mienne. Il me chatouillait, faisait rouler mon corps par terre et se jetait sur moi.

Depuis mon retour de Kiev, je restais cloîtrée dans ma chambre à Moscou, à gratter mon texte sans relâche. Ma tête s'inclinait sur le papier à lettres que j'avais volé à l'hôtel. Je peignais et repeignais la même période de mon enfance et je n'avançais pas. Mes souvenirs allaient et venaient comme les vagues sur la plage. Chaque vague ressemblait à la précédente, et pourtant aucune n'était identique à une autre. Je n'arrivais pas à faire autrement que représenter plusieurs fois la même scène au lieu de me décider pour une description définitive.

Longtemps, j'avais ignoré ce que tout cela signifiait. Étant assise dans ma cage, j'étais moi-même en scène, et jamais spectatrice. S'il m'était

arrivé d'être dehors de temps en temps, j'aurais vu le poêle installé sous la cage. J'aurais vu Ivan placer du bois de chauffe dans le poêle et y mettre le feu. Peut-être aussi aurais-je vu le gramophone, avec sa tulipe noire géante, placé sur un piédestal derrière la cage. Une fois le sol de la cage devenu brûlant, Ivan laissait tomber l'aiguille sur le disque. Une fanfare fracassait l'air comme un poing une vitre, déjà les paumes de mes pattes sentaient des douleurs brûlantes. Je me redressais et les douleurs disparaissaient.

Ce jeu dura des jours et des semaines. À la fin, il me suffisait d'entendre la fanfare pour me redresser automatiquement. À l'époque, je n'attachais aucune signification particulière au fait de se tenir debout, mais je comprenais quelle position du corps soulageait ma douleur, et ce savoir se grava dans mon cerveau en même temps que l'ordre d'Ivan : « Debout ! », et que le bâton qu'il brandissait.

J'appris des expressions telles que « Debout », « Bien » ou « Encore ». Je suppose que les curieux objets fixés à mes pieds étaient des chaussures faites exprès pour ne pas laisser passer la chaleur. Tant que j'étais debout sur les deux pattes arrière, même si le sol était brûlant, je n'avais pas mal. Une fois que la fanfare s'était tue et que j'étais stable sur mes deux pattes, arrivait le moment du morceau de sucre. Ivan prononçait tout d'abord soigneusement les mots « morceau de sucre », puis il m'en plaçait un dans la gueule. Les mots « morceau de sucre » furent la première expression désignant à la fois cette douce volupté qui fondait sur ma langue après la fanfare et la position debout.

Soudain, à côté de moi, Ivan, regardant mon texte par-dessus mon épaule. « Ivan ! Comment vas-tu depuis le temps ? Que deviens-tu ? » J'aurais voulu lui poser ces questions, mais ma voix s'y refusa. J'inspirai et expirai plusieurs fois profondément : la silhouette d'Ivan disparut sans un bruit, laissant une chaleur corporelle familière et une légère sensation de picotement sur ma peau. J'eus du mal à retrouver une respiration normale. Ivan, qui avait été mort en moi pendant si longtemps, revenait à la vie parce

que j'écrivais sur lui. Les serres d'un aigle invisible me saisirent par la poitrine, je fus incapable de respirer. Il fallait, me dis-je, pour me débarrasser de cette pression insupportable, que j'avale vite de cette eau transparente, sacrée. À cette époque, la vodka était surtout réservée à l'exportation, pour faire rentrer des devises, et il n'était pas facile de s'en procurer une bonne dans la ville. La concierge de l'immeuble miteux dans lequel j'habitais était fière de ses relations, qui lui valaient d'obtenir de temps en temps certains produits coûteux. Je savais qu'elle avait parfois une bouteille cachée dans son armoire.

Je me précipitai hors de mon appartement, déboulai l'escalier et me jetai sur la concierge en lui demandant si elle avait chez elle de ce liquide particulier. Un étrange sourire, m'évoquant l'écriture sumérienne cunéiforme, se dessina sur son visage. Frottant avec indécence son index contre son pouce, elle me demanda : « Est-ce que tu aurais reçu... ? » Je répondis avec une irritation à fleur de peau : « Non ! Je n'ai pas de devises sur moi ! » En utilisant cette expression terne et prosaïque de « devises », j'avais mis en pleine lumière le secret excitant qu'elle voulait partager avec moi en toute intimité : offensée, elle se détourna. Il ne fallait pas lâcher prise ! « Vous avez une nouvelle coiffure. Ça vous va à merveille. — C'est de cette tignasse que vous parlez ? J'étais couchée de travers cette nuit. — Et vos nouvelles chaussures ? Elles sont superbes. — Ah ? Les chaussures ? Vous les avez remarquées ? Je ne les ai pas achetées neuves. Ce sont des parents qui m'en ont fait cadeau. Je les aime bien. » Il avait dû être évident que mes compliments n'étaient que de maladroites flagorneries, mais la concierge était encline à les prendre en bonne part. Son regard rampa de nouveau dans ma direction comme une chenille grasse et velue.

« Vous qui ne buvez presque pas, qu'est-ce qu'il vous prend de vous intéresser tout d'un coup à ma vodka ? — J'avais tout oublié de mon enfance mais tout vient de resurgir, et maintenant cela me pèse. J'ai du mal à respirer. — Vous vous êtes rappelé quelque chose de désagréable ? —

Non, enfin, je ne sais pas encore si ce sera désagréable ou non. Pour l'instant, c'est seulement un problème de respiration. — Vous devriez éviter de boire pour oublier. Sinon, vous finirez comme ce vieux fonctionnaire qui habitait au-dessus de chez vous. » Un jour, quelque chose de lourd, qui semblait bien plus lourd que le corps d'un homme adulte, s'était abattu sur les pavés devant la maison. Ce choc me revint à l'oreille et j'eus la chair de poule.

« Si vous éprouvez le besoin de consigner vos expériences quelque part, tenez plutôt un journal. » Ce conseil que me donna la concierge avait un côté intellectuel qui ne lui correspondait pas. Je l'interrogeai un peu, et elle avoua avoir lu la semaine précédente la traduction russe du *Journal* de Sarashina, un chef-d'œuvre de la littérature japonaise du Moyen Âge. Grâce à une bonne relation, elle avait pu se procurer un exemplaire malgré le tirage modeste de cinquante mille exemplaires épuisé d'avance à cause des commandes déjà passées. La fierté d'avoir de telles relations sociales devait avoir été son unique raison de lire ce livre. « Ayez donc le courage d'écrire, comme l'autrice de ce journal ! — Mais je croyais qu'on écrivait dans son journal ce qui s'était passé dans la journée. Moi, en écrivant, je veux faire revenir quelque chose dont je n'arrive pas à me souvenir. » La concierge m'écoutait et me fit incidemment une autre proposition : « Alors, écrivez une autobiographie ! »

Je n'avais pas renoncé sans raison à ma carrière scénique pour passer mon temps précieux à des congrès d'un ennui étouffant. À l'époque où j'étais l'astre de notre cirque, nous avions eu l'occasion de monter un programme avec une troupe de danseurs cubains. Initialement, il était prévu que nous nous produirions en alternance sans chercher une véritable synthèse. Mais notre collaboration avait évolué dans une direction inattendue. Je tombai amoureuse de la danse sud-américaine et voulus l'apprendre pour l'inscrire à mon répertoire. Je suivis un cours intensif de danses latino-américaines et m'entraînai avec ardeur. Après m'être

déhanchée pendant des heures et des jours, mes genoux furent tellement abîmés que les acrobaties me furent désormais impossibles. J'étais perdue pour le cirque. Normalement, on aurait dû m'abattre, mais j'eus la chance d'être mutée comme employée de bureau dans l'administration de notre cirque.

Jamais je n'aurais cru être douée pour un travail de bureau. Le service du personnel ne négligeait pas la moindre compétence de ses employés quand il pouvait la mettre à profit et l'exploiter. J'irais jusqu'à dire que le sens de l'organisation était chez moi quelque chose d'inné. Mon odorat était capable de distinguer entre factures importantes et secondaires. Mon horloge intérieure était toujours à l'heure, si bien que je n'avais jamais à regarder une montre pour être ponctuelle. Je n'avais jamais à me torturer pour chiffrer quoi que ce soit puisque je lisais sur le visage des personnes concernées la somme qu'elles devaient percevoir. Si je le voulais, je pouvais faire approuver par mon supérieur hiérarchique n'importe quel projet, fût-il complètement utopique. Ma bouche maîtrisait l'art de mâcher une idée indigeste et de la faire passer sous une forme convaincante.

J'étais capable d'assurer un grand nombre de tâches pour notre cirque et le ballet : préparation des tournées à l'étranger, relations avec la presse, publication de postes à pourvoir, paperasserie administrative courante et, surtout, je pouvais assister à des congrès.

Cette nouvelle vie me convint jusqu'à ce que je commence à écrire mon autobiographie. Je perdis soudain l'envie d'aller à des congrès. Quand j'étais assise dans ma chambre à lécher la pointe de mon crayon, je ne souhaitais rien davantage que continuer à lécher, ne voir personne de tout l'hiver et travailler à mon autobiographie. Écrire ne se distinguait pas beaucoup d'hiberner. Peut-être donnais-je aux observateurs extérieurs l'impression de dormir, mais dans la tanière de mon cerveau, c'était ma propre enfance que je mettais au monde et que j'élevais en secret.

J'étais justement en train de sucer mon crayon en rêvassant lorsque je reçus un télégramme me convoquant à une réunion le lendemain. Le sujet de la discussion serait : « Les conditions de travail des artistes ».

Les réunions, c'est comme les lapins : en général, on constate lors d'une réunion qu'une autre réunion est nécessaire et les réunions se reproduisent à toute vitesse. Si on ne fait rien contre, elles seront bientôt tellement nombreuses que même si chacun de nous sacrifiait chaque jour la plus grande part de son temps à des réunions, nous n'arriverions plus à couvrir les besoins. Il faut que nous trouvions quelque chose pour abolir les réunions. Sinon, nos derrières s'aplatiront à force de garder la position assise, et par-dessus le marché, toutes les organisations et les institutions s'effondreront sous le poids de nos derrières. De plus en plus de gens finissent par utiliser leur tête principalement pour imaginer une excuse crédible pour sécher la prochaine réunion. Le virus du prétexte se répand plus vite que n'importe quelle grippe dangereuse. De fait, tous les parents réels et fictifs doivent mourir plusieurs fois dans leur vie pour que leur enterrement puisse servir d'excuse. Je n'ai pas de famille que je puisse expédier vers une mort fictive. Ma constitution physique est, par nature, incompatible avec la grippe, donc je n'ai aucun prétexte. Le temps passait, je me perdais dans mon agenda attaqué par la moisissure noire des rendez-vous inscrits.

Outre les réunions et les congrès, je devais assister à des réceptions, m'occuper des invités officiels du cirque et participer à des repas d'affaires. Ces tâches me rendaient de plus en plus potelée, et c'était bien le seul aspect positif de ma nouvelle existence. Au lieu de me trémousser en piste, je me prélassais dans un confortable fauteuil de salle de réunion, après quoi je me salissais les doigts avec des pierogi à l'huile, mangeais un bortsch bien nourrissant, engloutissais à la louche du caviar d'un noir luisant, thésaurisant dans mon corps une fortune en graisse.

Si je n'avais pas été surprise et chamboulée par l'arrivée du printemps, j'aurais pu continuer cette vie. Ce n'est pas le contrôle de routine de la toiture aux premiers jours du printemps qui doit faire craindre que la maison entière s'effondre. Un pays impeccablement organisé, l'autoportrait héroïque coulé dans le bronze, l'humeur égale sans hauts ni bas, le rythme de vie régulier : tout cela allait s'écrouler et je n'en soupçonnais rien. Je me retrouvai comme quelqu'un qui a chuté du haut d'une échelle. On serait mal avisé de rester assis dans un navire qui coule, mieux vaut sauter dans la haute mer et tenter de rejoindre le rivage. Pour la première fois, je refusai une invitation. J'avais peur que ce refus cause ma perte, car on perdait sa raison d'être quand on n'accomplissait pas son devoir. Mais, déjà à cette époque, mon désir de poursuivre la rédaction de mon autobiographie était trois fois plus grand que l'angoisse de voir mon existence réduite à néant.

C'était une curieuse sensation que d'écrire son autobiographie. Jusquelà, je m'étais servi du langage avant tout pour transporter mon opinion vers l'extérieur. Désormais, le langage restait auprès de moi et touchait des endroits endormis en moi. J'avais l'impression de m'adonner à des actes interdits. J'avais honte, je ne voulais pas que l'histoire de ma vie soit lue par quiconque. Mais quand je vis toutes ces lettres proliférer sur le papier, je ressentis le besoin de les montrer à quelqu'un. Besoin peut-être comparable à la fierté d'un petit enfant qui exhibe son caca. Un jour, j'étais entrée dans l'appartement de la concierge juste au moment où sa petite-fille présentait aux adultes l'étron marron qu'elle venait de produire. Il était encore fumant. J'avais été choquée mais je comprends maintenant la fierté de l'enfant. L'excrément était le premier exploit accompli sans l'aide d'autrui et il n'y avait aucune raison de reprocher à l'enfant sa fierté.

Mais moi, à qui montrerais-je mon exploit ? La concierge n'était pas une personne digne de confiance, à mes yeux. Dans l'amitié qu'elle avait pour moi, une bonne part était sincère, certes, mais son métier était d'espionner les habitants de l'immeuble. Je n'avais pas de parents, mes

collègues n'entraient pas en ligne de compte car ils m'évitaient autant que possible. Je n'avais aucun ami.

Je pensai alors à un homme qu'on surnommait « Lephoque ». Il éditait une revue littéraire. Il avait été l'un de mes fans à l'époque où ma carrière au cirque était à son zénith et m'avait souvent rendu visite dans ma loge avec d'énormes bouquets de fleurs.

Lephoque avait beau ressembler davantage à une otarie qu'à un phoque, son surnom était quand même « Lephoque » et je suis obligée de l'appeler ainsi car son état civil m'a échappé au fil du temps. Dès la première fois qu'il m'avait vue en piste, il avait été saisi, paraît-il, d'une forte fièvre. Il prétendait être incurablement épris de moi. Après être venu x fois dans ma loge, il m'avoua son désir de partager un oreiller avec moi. Or il savait bien que la nature avait construit nos corps d'une manière telle qu'ils étaient incompatibles.

Moi aussi, j'avais compris au premier coup d'œil que nos corps ne pourraient pas s'accorder dans des rapports sexuels : le sien était humide et glissant, le mien sec et rêche. Chez lui, tout ce qui était dans les environs de la barbe était d'une superbe facture, tandis que les extrémités de ses quatre membres étaient misérablement chétives. Chez moi, à l'inverse, l'énergie vitale se concentrait dans le bout des doigts. Lui était chauve de naissance, tandis que j'étais couverte d'une épaisse toison de la tête aux parties les plus intimes. Jamais nous n'aurions pu former un bon couple. Cela dit, il nous arriva une fois de nous embrasser. J'eus l'impression qu'un minuscule poisson se tortillait dans ma bouche. Lephoque avait une dentition irrégulière, mais cela ne me dérangeait guère, car son authentique virilité se révélait dans l'absence de caries. Et cela, je l'appréciais. Quand je lui demandai comment il se faisait qu'il n'ait pas de dent gâtée, il me répondit qu'il ne mangeait pas de sucreries. Moi, en revanche, j'avais du mal à m'en passer. Sans les sucreries, quelle métaphore emploierais-je pour désigner la meilleure part de ma vie ?

Je ne l'avais pas revu depuis longtemps. Il me donnait régulièrement signe de vie en m'envoyant son dernier catalogue, où figurait l'adresse de son bureau. Rassemblant mon courage, je décidai de le surprendre, sans m'annoncer à l'avance.

Le bureau des éditions L'Étoile du Nord se trouvait en bordure de la ville, au sud. De l'extérieur, on n'aurait jamais soupçonné que l'immeuble puisse abriter une maison d'édition. Un jeune homme debout dans le hall fumait une cigarette. Il me demanda d'un air sévère ce que je venais faire là. À peine eus-je prononcé le mot « Lephoque » qu'il me pria de le suivre et, comme un automate, s'engagea dans un couloir. Des papiers peints à moitié décollés pendaient aux murs du couloir comme des peaux mortes. Pénétrant de plus en plus dans l'intérieur du bâtiment, nous arrivâmes, au bout du couloir, devant une porte verte qui s'ouvrit sur une pièce sans fenêtres. Le plafond était bas, des manuscrits jaunis s'y entassaient.

Lephoque me regarda et détourna la tête aussi brusquement que si je lui avais donné une gifle. « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? », me demanda-t-il froidement. Je comprenais pour la première fois que rien au monde n'est plus dangereux qu'un ancien fan. Trop tard. Moi, misérable star déchue du cirque, je me trouvais, sans protection, avec mon œuvre vierge, devant l'éditeur sanguinaire. J'avais souvent dansé juchée sur un énorme ballon ou chevauché un tricycle ou une moto de cirque. Publier une autobiographie était une acrobatie autrement périlleuse.

J'ouvris prudemment mon sac, en sortis les feuilles de papier à lettres noircies et les posai sur la table sans un mot. Son regard interrogateur se fixa sur mon nez. Voyant les caractères du manuscrit, il ajusta ses lunettes et se mit à lire. Les verres de ses lunettes étaient ronds, il se tenait le dos voûté au-dessus du manuscrit. Il lut la première page, puis la deuxième. Au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, ses yeux luisaient d'un ravissement croissant, mais peut-être était-ce moi qui l'imaginais. Après quelques pages, il caressa sa barbe et ouvrit grand les narines. « C'est toi qui as écrit ça ? »,

me demanda-t-il d'une voix tremblante. Je fis oui de la tête. Il fronça les sourcils puis afficha un masque de lassitude. « Je vais garder le manuscrit ici. Franchement, je suis un peu déçu que ce soit si court. Peut-être pourrais-tu continuer et m'apporter la suite la semaine prochaine ? » Je me taisais et Lephoque fut enhardi par mon silence : « Et est-ce que je peux te dire encore une chose ? Tu n'as pas de meilleur papier que celui-là ? Tu l'as volé dans un hôtel ? Ma pauvre ! Prends celui-là, si tu veux. » Il me tendit une pile de papier à lettres suisse avec les Alpes en filigrane, ainsi qu'un bloc-notes et un stylo-plume Mont-Blanc.

Je me précipitai chez moi et, sur une feuille de ce noble papier à lettres que je venais d'obtenir, j'écrivis : « Quand j'étais dressée sur deux pattes, j'arrivais déjà à la hauteur du nombril d'Ivan. » De la pointe métallique du stylo-plume, je grattais la structure délicate des fibres végétales du papier. C'était aussi bon que de se gratter le dos.

Un jour, Ivan arriva juché sur un étrange véhicule. Il fit quelques tours dessus, en descendit et le plaça entre mes jambes. Il donnait à ce véhicule le nom de « Dreirad », un tricycle. Je mordis la poignée du nouveau véhicule, dont la matière était encore plus dure qu'un de ces quignons de pain gris que me lançait parfois Ivan. Je m'assis par terre et examinai le Dreirad. Ivan me laissa jouer un moment, puis il me le remit entre les jambes. Cette fois, je restai en selle et j'eus droit en récompense à un morceau de sucre. Le lendemain, Ivan plaça mes pieds sur les pédales. J'appuyai en suivant les indications qu'il me donnait de la main et le véhicule roula un peu vers l'avant. À la suite de quoi je reçus un morceau de sucre. J'appuyai et j'eus droit à un sucre. Une fois encore et de nouveau un morceau de sucre. Je ne voulais plus m'arrêter, mais à un moment, Ivan me retira le tricycle : sa journée de travail était terminée. Le lendemain, notre jeu recommença, les jours suivants aussi, et le moment arriva où je m'assis de moi-même sur le tricycle. Une fois compris les principes de base, les cours de conduite ne furent plus très compliqués pour moi.

Je n'en fis pas moins avec ce tricycle une détestable expérience. Un matin, Ivan empestait, c'était un mélange répugnant de parfum et de vodka. Me sentant trompée et avilie, je jetai le tricycle sur Ivan qui l'évita adroitement et me cria dessus tandis que ses bras se mirent à tourner comme des moulinets. Cette fois-là, ce n'est pas à du sucre que j'eus droit, mais au fouet. Il me fallut encore du temps pour comprendre que les activités se répartissent en trois catégories. Les activités de la première catégorie me valaient du sucre. La seconde catégorie ne m'apportait rien : ni sucre ni coups de fouet. Pour les activités de la troisième catégorie, j'étais abondamment récompensée en coups de fouet. Tel un employé de la poste triant le courrier, je répartissais ces activités en trois catégories.

Ayant clos ainsi cette partie de mon autobiographie, je portai mon manuscrit à Lephoque. Il soufflait dehors un vent frais, tandis que dans l'air immobile de sa maison d'édition flottait toujours l'odeur du tabac froid de cigarettes soviétiques. J'aperçus sur le bureau une assiette pleine d'os, apparemment des ailes de poulet, derrière laquelle Lephoque était assis, maniant son cure-dents avec agilité, comme un oisillon agite le bec. En dessert, je lui servis mon manuscrit couvert de lettres serrées. Il les engloutit avidement, se racla la gorge, bâilla et dit : « Mais tout ça est beaucoup trop court. Écris davantage ! » Je fus exaspérée par ce ton arrogant. « Combien de pages j'écris, c'est mon affaire à moi. Et puis qu'est-ce que tu me donneras si j'écris davantage ? » Mon ancienne fierté de star du cirque se manifestait à nouveau. Lephoque était décontenancé, n'ayant apparemment pas escompté que j'exige quoi que ce soit de lui. De ses doigts nerveux il ouvrit un tiroir, prit une tablette de chocolat, me la remit en glissant ce commentaire : « Un excellent produit de RDA. Je ne mange pas de sucreries. Donc tu peux le garder. » Je n'en crus pas un mot, car l'emballage coloré qui enveloppait le chocolat comme une armure métallique rutilait d'une façon qui ne me semblait guère est-allemande. Lephoque avait dû obtenir ce chocolat grâce à sa filière à l'Ouest. Je

pourrais le dénoncer ! Mais, sans laisser paraître que j'avais tout percé à jour, je cassai la tablette en deux, emballage compris. Une séduisante peau de cacao couleur de perle noire apparut toute nue. Trop amère à mon goût, hélas. « Tu en auras d'autres si tu continues à écrire. Enfin, pour être franc, je ne suis pas trop sûr que tu aies vraiment encore quelque chose à dire. » Lephoque remit son masque d'éditeur affairé et renvoya son esprit se glisser dans les paperasses.

Agacée par sa provocation facile, je rentrai vite chez moi et me précipitai à ma table. L'énergie hautement inflammable de la colère est propice à la production d'un texte. Elle permet d'économiser la force qu'il faudrait pour aller chercher cette énergie ailleurs. Le combustible qu'est la rage ne se trouve pas dans les forêts. Aussi suis-je reconnaissante à quiconque me met en rage. J'avais dû écrire avec trop de pression dans mes doigts. Le bout de mon porte-plume ne la supporta pas et se tordit. Le sang du Mont-Blanc, couleur bleu-des-cimes, jaillit et colora mon ventre blanc. J'avais commis l'erreur de me dévêtir complètement à cause de la chaleur. Une autrice ne devrait jamais travailler nue. Je me lavai, mais ne pus faire disparaître la tache d'encre.

J'appris à porter, ou plutôt à supporter, une jupe de fillette à volants de dentelle sans me l'arracher immédiatement. Je tolérai aussi de grands nœuds sur ma tête. Ivan disait que j'étais une fille et que je devais m'y faire. À la différence des morceaux de sucre que je pouvais avaler sans fin, son argument me restait en travers de la gorge. On m'attachait sur la tête divers bouts de tissu, je finis par m'y faire, tout comme aux effroyables rayons lumineux des projecteurs. Je ne perdais jamais contenance, même face à une masse humaine en ébullition. La fanfare annonçait mon entrée et, en selle sur mon tricycle, j'arrivais sur la piste baignée de lumière, les hanches enveloppées de la jupe à volants, un gros nœud papillonnant sur ma tête. Je descendais du tricycle, puis je tendais à Ivan ma main-patte droite et montais sur un ballon sur lequel je me balançais un moment. Sous les

tonnerres d'applaudissements j'apercevais du sucre qui jaillissait de la paume d'Ivan comme de l'eau s'écoulant d'une source. Le goût sucré sur la langue et les vapeurs d'allégresse exhalées par les pores des spectateurs m'enivraient.

Il m'avait fallu une semaine pour écrire péniblement jusqu'ici avant de retourner chez Lephoque. Il lut mon manuscrit avec avidité, mais sans oublier un seul instant d'afficher une expression d'indifférence. À la fin, il livra un commentaire bourru : « Nous publierons peut-être ton texte un jour où nous aurons un trou dans la production. » Puis il me mit dans la main-patte une nouvelle tablette de chocolat de l'Ouest et se détourna rapidement, comme s'il voulait me cacher ses pensées. « Par principe nous ne versons pas de droits d'auteur. Si tu as besoin d'argent, essaie de devenir membre de l'Union des Écrivains. »

Un jour, je pris l'avion pour Riga où je devais assister à un congrès. Une fois là-bas, je m'aperçus bientôt que quelques congressistes me lançaient des regards de côté, non pas avec méfiance, comme les autres fois, mais différemment. Quelque chose n'allait pas dans l'air que je respirais, ou bien j'avais manqué quelque chose. Pendant la pause, de petits groupes se formèrent et l'on se mit à chuchoter. Je m'approchai d'un groupe, qui s'empressa alors de parler en letton, si bien que je ne compris plus un mot. Je me réfugiai dans le couloir, près de la fenêtre. Un homme à lunettes s'approcha gentiment de moi et me déclara : « J'ai lu votre œuvre ! » Un autre homme l'entendit et s'approcha de nous, le visage un peu rouge. « Je trouve ce que vous écrivez absolument passionnant. J'attends la suite avec impatience ! » Une femme, apparemment son épouse, se blottit contre lui et me sourit en chuchotant à son mari : « Tu en as de la chance. Tu peux échanger quelques mots avec l'autrice en personne. » En un rien de temps, je me retrouvai entourée d'une haie humaine. Je compris peu à peu que

Lephoque avait publié mon autobiographie dans sa revue sans m'en informer. J'étais outrée.

Le congrès s'acheva plus tôt que prévu et je n'avais qu'une idée en tête : me précipiter à la librairie de la principale rue commerçante et demander la revue. Le vendeur répondit que, s'il s'agissait bien du dernier numéro de cette revue, qui était sur toutes les lèvres, ce numéro était épuisé. Il me toisa du front aux genoux et me glissa un tuyau : « Tous les soirs, le théâtre là en face donne *La Mouette* d'Anton Tchekhov. Le comédien qui joue Treplev a acheté un exemplaire tout à l'heure. Il joue ce soir. »

Je courus de la librairie au théâtre et frappai si violemment à la porte vitrée fermée qu'elle se fêla. Heureusement, personne ne m'avait vue, sauf un jeune homme au visage tordu sur une affiche. Il m'adressa un clin d'œil de son œil droit, je fus la seule à m'en apercevoir.

Juste à côté se trouvait un jardin public. Je bus un gobelet de kwas et passai le temps grâce aux journaux qui tapissaient la surface du kiosque comme du papier peint. Une heure pile avant le début de la représentation, je retournai au théâtre. « Je dois parler à Treplev », dis-je à la femme au guichet. « Le spectacle commence dans une heure. Vous ne pouvez pas parler à un comédien maintenant. » Le refus était sec et sans fard. Je n'eus pas de meilleure idée que d'acheter un billet pour le spectacle et de retourner au jardin public boire un autre gobelet de kwas. Une heure s'écoula et je franchis d'un air altier le seuil du vaste hall du théâtre avant de prendre place dans la salle. Tout était nouveau pour moi. Absorbée que j'avais été par mon travail au cirque, je n'avais jamais eu l'occasion de voir d'autre scène, et surtout pas du côté des spectateurs. De plus, le monde du théâtre était, comme l'Est de l'Ouest, séparé du monde du cirque par un mur épais. Mais j'avais fait erreur en rejetant le théâtre tel un enfant qui déteste un légume sans même y avoir goûté. Le théâtre aurait pu m'apprendre beaucoup, par exemple à varier le rythme du déroulement d'un programme ou à conjuguer mélancolie et humour. Si j'avais su cela à

l'époque où je me produisais encore au cirque, je me serais souvent accordé une soirée au théâtre.

Le spectacle était délicieux, particulièrement savoureuse me parut la mouette morte sur la scène.

La pièce terminée, je me faufilai vers la loge des artistes où flottait une mauvaise odeur de talc. Des cosmétiques colorés étaient éparpillés devant une rangée de miroirs fixés au mur. Les comédiens n'étaient pas encore revenus. Je découvris la revue que je cherchais, la pris, la feuilletai fébrilement et trouvai le texte que j'avais écrit. Il était même pourvu d'un titre. Je ne me rappelais pas lui en avoir donné un ni avoir été priée d'en fournir. Il n'y avait que Lephoque pour avoir dégoté un titre aussi quelconque, *Tempête d'applaudissements dans les larmes*. Et il n'avait pas eu honte d'ajouter : « Premier épisode. » Sans avoir demandé à l'autrice, il annonçait une suite ! Il y allait un peu fort dans l'autoritarisme.

J'entendis un brouhaha dans le couloir, puis sentis la sueur des comédiens mêlée à un parfum de roses. Actrices et acteurs eurent un brusque mouvement de recul en me trouvant plantée au beau milieu de la loge des artistes. Brandissant la revue, je déclarai : « C'est moi l'autrice de *Tempête d'applaudissements dans les larmes* ! » Ce qui aurait pu sonner comme un prétexte maladroit produisit son effet : la frayeur quitta les visages pétrifiés des comédiens et céda la place à l'éclat de la vénération. Ce changement s'opéra d'abord autour de la bouche puis remonta lentement jusqu'au front. Les cils se mirent à papillonner avec coquetterie. « Je vous en prie, de grâce, asseyez-vous donc ! » Ils me proposaient un minable tabouret. Je n'eus pas plus tôt déposé sur lui une partie de mon poids qu'il menaça de se fracasser. Je renonçai à ma place assise. « Puis-je vous demander un autographe ? » C'était Treplev qui me posait cette question. Son corps dégageait une odeur de savon, de sueur et de sperme.

Le soir même, je repris un vol pour Moscou où, plongée dans l'odeur familière de mon lit, je songeai que j'étais devenue une autrice et que cette

destinée était irréversible. Je ne trouvais pas le sommeil, et même une coupelle de lait chaud avec du miel n'y changea rien. Enfant, j'étais toujours sous pression, je devais me coucher tôt pour pouvoir me lever de bonne heure le lendemain et commencer aussitôt l'entraînement. Avant l'enfance, il y avait eu dans ma vie une période encore antérieure où aucune horloge ne faisait tic-tac, où je distinguais la lune, sentais les rayons du soleil sur ma fourrure et percevais avec précision la lente alternance de clarté et d'obscurité et ses petits décalages. M'endormir et me lever n'était pas mon affaire privée mais celle de la nature. Le début de l'enfance fut la fin de la nature. Je veux découvrir ce qui m'arriva avant l'enfance.

Allongée dans le creux de mon lit et regardant fixement le plafond, j'y découvris une crevette qui n'était en réalité qu'une tache. Le fin visage de Treplev apparut, bien qu'il n'eût aucune ressemblance avec la crevette. Dans les jours, les semaines, les mois et les années à venir, il se démènera sur scène, il s'éprendra de quelqu'un et un jour il mourra. Et moi ? Je mourrai avant. Et Lephoque ? Lui, il mourra avant moi. Quand meurent les êtres vivants, leurs souhaits non exaucés et leurs mots non exprimés continuent à flotter sans eux dans l'espace, ils se mêlent les uns aux autres et restent sur terre comme un brouillard. Que voient les yeux des vivants dans ce brouillard ? Est-ce que, ne se souvenant plus du tout des morts, ils tiennent de banals propos sur le temps : « Il y a du brouillard, aujourd'hui, n'est-ce pas ? »

Il était presque midi quand je me réveillai. J'allai surprendre Lephoque à son travail. « Donne-moi le dernier numéro de ta revue ! — Nous n'avons plus d'exemplaires, épuisé ! — Tu as imprimé mon autobiographie. — C'est bien possible. — Pourquoi ne m'as-tu fait parvenir aucun exemplaire d'auteur ? — Tu sais, les envois postaux risquent souvent la censure. Je voulais t'apporter personnellement un numéro, mais tu vois bien, je ne sais pas où donner de la tête, et l'exemplaire que j'avais mis de côté pour toi a disparu je ne sais trop comment. Mais tu n'as pas besoin de relire ce texte.

Tu sais quand même ce que tu as écrit, non ? » Pas la moindre goutte de mauvaise conscience ne perlait sur son visage. Il avait raison : je n'avais pas à relire mon texte.

« Au fait, il faut que tu rendes le deuxième épisode au plus tard au début du mois prochain. Ne laisse pas passer ce délai de remise ! me dit-il avant de se racler la gorge. — Pourquoi ne m'as-tu pas consultée avant d'annoncer une série ? — Voyons, ce serait trop dommage qu'une biographie si passionnante ne soit pas racontée jusqu'au bout. » Sa remarque flatteuse m'apaisa un instant, mais je me souvins aussitôt de la manière inexcusable dont il s'était comporté envers moi. « Tu sais bien que mon corps est fait de telle façon qu'il ne connaît pas les larmes. Alors que signifie ce titre stupide ? » Lephoque se frotta les mains comme s'il cherchait la pâte appropriée pour y pétrir un nouveau pain de mensonge. Je restai sur l'offensive. « Ne t'avise pas de donner le premier titre qui te passe par la tête ! Réfléchis au moins au sens des mots ! Les larmes, c'est bon pour la sentimentalité des humains. Chez moi, il n'y a que la glace et la neige qui comptent. Tu ne peux quand même pas les faire fondre pour qu'elles se changent en larmes. » Lephoque eut un drôle de sourire et sa barbe bougea. Il venait apparemment d'avoir une idée pour renverser la situation à son profit. « À peine entends-tu le mot "larmes" que tu crois qu'il s'agit des tiennes. Mais le monde ne tourne pas autour de toi. Ce n'est pas toi, ce sont les lecteurs qui doivent verser des larmes. Et toi, on ne te demande pas de pleurer mais de respecter la date de remise. » Intimidée par ses propos effrontés, je me sentis, alors que j'étais pourvue de facultés de course et de préhension me permettant de terrasser l'ennemi, comme une petite otarie dont les quatre membres se sont rétractés au cours de l'évolution. Lephoque me cracha littéralement ses derniers mots : « Ça y est, tu as débité ton texte ? Alors rentre chez toi. Moi, j'ai du travail. » Au lieu de lui flanquer une gifle, je lui tirai la langue, encore imprégnée d'une certaine saveur sucrée. « Au fait, le chocolat de l'Ouest que tu m'as offert

n'était pas mauvais. Tu as une bonne filière à l'Ouest ? » Oubliant son rôle, Lephoque prit de ses doigts nerveux une tablette de chocolat dans son tiroir et me la lança.

De retour chez moi, aussitôt après avoir refermé la porte, je m'assis à mon bureau. La fureur ne m'ayant pas quittée, le désir de créer me saisit la cheville comme un piège et ne me lâcha plus. Au Moyen Âge déjà, des hommes tels que Lephoque plaçaient des pièges dans les forêts pour capturer des ours vivants. Ils paraient l'ours de fleurs et l'obligeaient à se trémousser dans la rue. Le peuple se réjouissait, battait des mains avec enthousiasme, lui lançait des pièces de monnaie. Peut-être les chevaliers et les artisans méprisaient-ils cet ours saltimbanque qui coquetait avec le peuple, le flattait, se soumettait et était dépendant de lui. Or, pour l'ours, il y allait de tout autre chose : il voulait accéder à l'extase en même temps que son public ou, par sa danse et sa musique, communiquer avec les esprits et les morts. Le peuple, la coquetterie, il ignorait ce que c'était.

Enfant déjà, j'étais tous les jours en piste, mais je ne percevais jamais ce qui se passait en même temps sur cette piste. Il m'arrivait d'entendre un lion rugir, mais je ne le voyais pas se produire sur la piste.

Ivan n'était pas seul à travailler pour moi. Quelqu'un d'autre m'apportait des glaçons qu'il lançait par terre, un autre encore rangeait mes gamelles. Pendant mon sommeil, ils se parlaient à voix basse ou glissaient sur la pointe des pieds pour ne pas me réveiller. Cela m'amusait car, même plongée dans le sommeil, je remarquais la moindre petite souris qui, à l'autre bout de la pièce, se nettoyait le museau de ses gants de velours. Les corps d'Ivan et d'autres hommes dégageaient une odeur si forte que, même dans le plus profond sommeil, mon nez ne pouvait ignorer leur présence.

Parmi les cinq sens, l'odorat était celui auquel je faisais le plus confiance, et c'est resté ainsi. Si j'entends une voix, cela ne veut pas toujours dire que son propriétaire est présent. Un gramophone ou une radio aussi peuvent restituer une voix. Quant à mon organe de vision, je ne puis

me fier à lui. Une mouette empaillée ou un humain déguisé avec une peau d'ours : ce ne sont là qu'enveloppes voulant abuser mes yeux. Mais une odeur, non, elle ne me trompera pas aussi facilement. Qu'un humain fume, qu'il aime les oignons, qu'il porte des chaussures neuves en cuir ou ait ses menstruations, je le sens. Aucun parfum ne parvient à masquer l'odeur de la sueur et des aisselles ni celle de l'ail. Au contraire. Il la souligne, ce dont les humains, manifestement, ne se doutent pas.

Un champ enneigé recouvre mon champ de vision. Partout, nulle autre couleur que du blanc. Mon estomac est vide, la faim le picote de l'intérieur, et je sens bientôt l'odeur d'un campagnol des neiges. Il est invisible, occupé à creuser une galerie souterraine. Cette galerie n'est pas en profondeur, j'appuie mon nez contre le sol enneigé et je suis à l'odeur les déplacements du rongeur. Sans rien voir, il m'est facile de savoir où il se trouve. Le voilà ! À l'attaque ! Je me réveille. La surface blanche que j'aperçois alors n'est pas un champ enneigé, mais la page vierge d'un manuscrit.

Ma rétine se rappelle très bien ma première conférence de presse. Toutes les cinq secondes, les flashes des appareils photo venaient la picoter. Ivan était pétrifié dans son costume qui bouffait sur ses épaules et sa poitrine. Le public ne comptait pas plus de dix personnes, ce n'était pas comme une représentation de cirque normale. « Fais attention, c'est une conférence de presse ! » C'est Ivan qui m'avait mis à l'oreille l'expression étrange « conférence de presse ». Nous prîmes place sagement côte à côte sur l'estrade. Nous fûmes à nouveau assaillis par une averse de flashes. De l'autre côté d'Ivan était assis son supérieur, dont l'odeur des cheveux et les mouvements de doigts, dégageant une impression de lâcheté et de sadisme, me rendaient agressive. Je lui aurais montré les crocs s'il avait été plus près de moi. Il devinait apparemment l'aversion que j'avais pour lui, car jamais il ne s'approcha.

« Si le cirque est un divertissement de première classe de la classe ouvrière, c'est que... » Le supérieur, qui entendait sans doute épaissir son

discours en le tartinant d'un peu de signification, fut aussitôt interrompu par un journaliste qui lui posa cette question : « Avez-vous déjà été mordu par un fauve ? » Le supérieur demeura sans réponse. Ce fut alors à Ivan d'être bombardé de questions. Tombant sur lui comme des confettis multicolores, elles le plongèrent dans la confusion : « Est-il vrai que vous parlez la langue des ours ? », « On dit que les ours volent l'âme des hommes et que ceux-ci meurent prématurément, est-ce une superstition ? » Ivan marmonnait des mots inintelligibles tels que « Humm, euh, je, enfin, excusez-moi, en un mot, euh, ça ne veut pas dire que... » Malgré ses non-réponses, de grands articles sur nous parurent la semaine suivante non seulement chez nous, mais aussi en Pologne et en RDA.

Je dois l'admettre : faire de moi une autrice a changé ma vie. Plus exactement, je n'ai rien fait de moi-même, ce sont les phrases que j'ai écrites qui ont fait de moi une autrice, et l'histoire ne s'arrêtait pas là : un résultat en engendrait un autre et je me retrouvais poussée à un endroit dont je n'avais aucune idée auparavant. Écrire était une acrobatie plus périlleux que danser sur un ballon en mouvement. Certes, danser sur un ballon était un travail à risquer ses os, et effectivement je m'étais fait des fractures pendant les répétitions, mais, en définitive, j'avais atteint mon but. Si j'étais sûre de pouvoir garder l'équilibre sur un objet roulant, je ne pouvais pas en dire autant à propos de l'écriture. Où roule le ballon de l'écriture ? Il ne fallait pas qu'il roule en ligne droite, sans quoi je serais sortie de la piste. Mon ballon devait tourner à la fois sur son axe et autour du centre de la piste. Comme le globe terrestre autour du soleil.

Écrire me coûtait autant d'énergie que chasser. Quand l'odeur d'une proie se faisait sentir, la première chose que j'éprouvais était le désespoir : arriverais-je seulement à capturer cette proie, ou échouerais-je de nouveau ? Cette incertitude est le quotidien du chasseur. Une grande faim me rendait incapable de chasser. En fait, il aurait fallu que je déjeune d'un menu à trois plats dans un restaurant gastronomique avant de me mettre en chasse. De

plus, avant une grande chasse, je voulais accorder à mes membres un bon moment de repos. Tous mes ancêtres passaient l'hiver à sommeiller, à l'abri dans leur tanière. Que ce serait agréable si je pouvais moi aussi me retirer au moins une fois par an en attendant que le printemps vienne me chercher ! Un vrai hiver, ça ne connaît ni la lumière ni le bruit ni le travail. Dans les grandes villes, l'hiver n'a cessé de rétrécir de sorte que la vie aussi a rétréci.

Le souvenir de ma première conférence de presse s'est imprimé comme un tableau dans mon cerveau, mais c'est à peine si je me rappelle ce qui arriva ensuite. Un travail succédait à un autre. Je travaillai dix ans durant sans arrêt dans une chaleur où il n'y avait place pour aucun hiver. Tout ce qui me pesait et me blessait se métamorphosait aussitôt en engrais pour ma carrière. Raison pour laquelle je n'en ai gardé aucun souvenir.

Mon répertoire s'élargissait constamment, mon vocabulaire s'étendait, mais jamais plus je ne vécus une surprise aussi grande ni une telle illumination que la première fois où je compris ce qu'était l'art de la piste. Travailler constamment à de nouveaux numéros me donnait l'impression d'être une ouvrière à la chaîne qui, même lorsqu'elle se voyait confier une nouvelle tâche plus exigeante, la ressentait comme monotone et n'en tirait aucune fierté. « Même le travail du cirque peut être éprouvé comme un travail à la chaîne. » C'est là une opinion que je défendis lors d'un congrès ayant pour thème « La fierté de la classe ouvrière ».

Lephoque survola mon manuscrit et déclara : « Ce serait mieux si tu ne critiquais pas la politique dans ton texte. Et puis ta philosophie aussi me barbe. Tes lecteurs préfèrent apprendre comment tu as pu maîtriser le grand art de la piste sans perdre ce qu'il y a de sauvage en toi et ce que tu as ressenti. L'important, ce sont tes expériences, pas tes idées. » Sans que je sache pourquoi, son opinion me mit en rage et, en rentrant, j'achetai aux halles de la République un bocal de miel dont je vidai tout le contenu d'un

seul coup de patte. Depuis, je n'écris plus rien de politique, même si je ne sais pas trop ce qui est politique et ce qui ne l'est pas.

On pourrait croire que je suis douée de naissance pour l'acrobatie et qu'il m'a suffi de me perfectionner par un entraînement rigoureux avant de montrer fièrement le résultat au public : cette interprétation est totalement erronée. Je n'ai eu aucun choix dans mon métier, et il n'a jamais été question de talent. Je roulais en tricycle et j'étais récompensée par des morceaux de sucre. Mais si j'envoyais le tricycle balader dans un coin, on ne me donnait plus à manger et j'avais droit au fouet. Ivan non plus n'avait pas le choix. Même le pianiste, qui n'était pas attaché au cirque et ne jouait pour nous qu'occasionnellement, ne se posait probablement jamais la question de savoir s'il avait envie ou non de jouer du piano quand il le fallait. Jour après jour, tous poussés dans une impasse, nous faisions le minimum nécessaire pour survivre, ce qui représentait en même temps un défi maximal. Je n'étais pas victime de la violence d'Ivan. Aucun des mouvements du corps que j'exécutais sur scène n'était superflu ou inutile, et cela ne pouvait donc être le résultat d'une violence extérieure.

Dans la vie, nous n'avons pas le choix, car, en regard de l'existence, ce dont nous sommes capables n'est pas aussi important que nous le croyons. Mais si nous n'accomplissons pas à cent pour cent ce peu dont nous sommes capables, nous ne pouvons pas survivre. Et ce principe ne doit pas être bien différent pour les jeunes gens gâtés dans une société prospère.

Il aurait suffi que mes capacités physiques, la motivation d'Ivan ou l'intérêt du public faiblissent un tant soit peu et notre art de la piste aurait été réduit à néant.

Rapidement publié grâce à une pratique inconvenante de l'éditeur, mon texte attira l'attention de ceux qui, à l'étranger, lisaient le russe. Un slavisant répondant au nom d'Eisberg et vivant à Berlin traduisit en allemand le premier épisode de mon autobiographie et le publia dans une

revue littéraire. Cette traduction donna lieu à un compte rendu euphorique dans un journal allemand non dénué d'importance. La boîte à lettres de la maison d'édition ne désemplassait pas de courriers de lecteurs réclamant la suite. Au moment où le premier épisode était publié à Berlin, le second paraissait ici à Moscou. L'original et sa traduction se mirent à jouer une fugue. Pour moi, ce jeu ressemblait plus à celui du chat et de la souris qu'à la sublime forme musicale de la fugue. La souris traquée que j'étais devait courir de plus en plus vite pour ne pas être rattrapée par le chat.

Ce n'était sûrement pas M. Eisberg qui avait publié le texte illégalement. Lephoque avait dû lui vendre les droits de traduction sans m'avertir. C'est ainsi que mon texte se métamorphosa en devises occidentales qui disparaissaient dans la poche de son pantalon. Ma concierge m'ayant dépeint ce scénario, j'allai trouver Lephoque et lui demandai de prendre position. Sa peau épaisse empêchait de voir s'il mentait ou non. Il me tourna le dos et eut le culot d'émettre ce commentaire : « Tu ferais mieux d'écrire les épisodes suivants au lieu de perdre ton temps à gérer tes droits de traduction. »

Ses paroles m'entrèrent dans l'estomac et le retournèrent. Si j'avais pu, je les aurais vomies. Il me vint une idée méchante pour me venger et j'avais beau la trouver répugnante, je n'y renonçai pas. D'une cabine, je téléphonai au concierge de l'immeuble où étaient terrées les éditions L'Étoile du Nord et lui racontai que Lephoque cachait chez lui une grosse somme en devises occidentales. Le concierge était probablement au courant depuis longtemps, peut-être même profitait-il lui aussi de cette situation. Mais comme il devait tenir compte de l'éventualité que l'appel anonyme vienne de la police secrète qui voulait ainsi mettre sa fidélité à l'épreuve, il ne pouvait pas faire comme s'il ne l'avait pas reçu. Le risque aurait été grand pour lui aussi de finir au pénitencier. Il commença donc par avertir Lephoque, puis il le dénonça à la police secrète. Tout cela n'est que conjectures de ma part. Lors

de la perquisition chez Lephoque, la police ne trouva pas une seule tablette de chocolat occidental, et moins encore de billets étrangers.

Par la suite, j'eus vent d'une rumeur ayant trait à une dame d'Odessa qui avait acheté à un curiste venu de Grèce une Toyota blanche comme neige. Ses voisins se demandèrent d'où cette femme pouvait avoir tant de devises occidentales. Peu auparavant, Lephoque avait été vu à Odessa. Un témoin rapporta que Lephoque s'était faufilé avec un gros sac de sport dans la villa où vivait cette femme. Ma tête échafaudait déjà un scénario : la vente des droits de traduction avait rapporté à Lephoque une grosse somme en devises occidentales avec laquelle il avait pu acheter une voiture à sa concubine d'Odessa.

Ce fut un grand malheur pour moi que d'avoir un traducteur aussi talentueux que M. Eisberg. De mes phrases ursines il avait fait une littérature sophistiquée qu'un journal occidental réputé fut prompt à encenser. Il faut reconnaître cependant qu'aucun critique littéraire ne vanta la qualité poétique de mon autobiographie. Les éloges se fondaient sur de tout autres critères dont je n'avais pas la moindre idée.

À l'époque, il existait en Allemagne de l'Ouest un mouvement de protestation contre l'exploitation des bêtes de cirque. Selon les porte-parole du mouvement, le dressage portait atteinte aux droits de l'homme animaliers et les animaux étaient encore plus opprimés à l'Ouest que dans le bloc de l'Est. Un livre intitulé *Dressage de l'amour*, dont l'auteur était une certaine Dr Aikova, parut chez nous à l'Est. Son père était zoologue, raison pour laquelle sans doute elle arrivait à inculquer sans fouet ni menaces l'art de la piste aux tigres et aux loups de Sibérie. Le livre était composé principalement d'interviews où l'autrice évoquait ses relations affectueuses avec les animaux. Il fut reçu par les journalistes occidentaux comme une provocation. « Les animaux sauvages ne s'intéresseraient jamais à l'art de la piste si les hommes ne les y contraignaient par la violence. Aikova veut justifier son cirque qui n'est rien d'autre qu'un

pseudo-art grâce auquel le socialisme veut continuer à engranger des devises occidentales. » Telle était à peu près l'opinion des journalistes agacés. Ils virent dans mon autobiographie la preuve de la maltraitance des animaux sous le régime socialiste.

Il ne fallut guère de temps pour que la renommée de mon livre à l'Ouest parvienne aux oreilles des autorités concernées chez nous. Je reçus un jour un télégramme de Lephoque m'informant qu'il était impossible de poursuivre mon autobiographie. Tout en pestant contre Lephoque, je n'avais aucun doute concernant l'avenir de mon écriture. Je continuerais tout bonnement à écrire même si Lephoque ne voulait plus rien imprimer de moi. Qui sait, je trouverais peut-être même un meilleur éditeur. C'en était assez de ces piques venimeuses que me lançait régulièrement Lephoque pour essayer de soustraire à mes mains-pattes quelques nouvelles lignes ! Je n'aurais plus d'égards pour quiconque, je me retirerais, et ma plume et moi jouirions de notre intimité.

Ma vie devint aussi vide qu'une cheminée où le feu s'est éteint depuis longtemps. Avant, je ne pouvais même pas aller m'acheter quelques canettes dans un magasin sans être abordée par un fan. Désormais, plus personne ne m'approchait. Même dans la cohue du marché hebdomadaire, mon regard n'en croisait plus aucun. Les regards s'envolaient comme des mouches éphémères, impossible d'en attraper un seul. J'eus la joie de voir le facteur m'apporter une lettre de mon employeur, mais elle me disait seulement que je n'avais pas à me montrer au bureau tant que la situation ne s'était pas améliorée, et que le projet avec des musiciens de Cuba avait cessé d'être de mon ressort : quelqu'un d'autre en était désormais chargé. Je ne recevais plus non plus d'invitations à des congrès.

La revue de Lephoque n'avait certainement pas le monopole dans le pays, mais, curieusement, aucune autre ne prit contact avec moi. Le monde littéraire dans son ensemble semblait s'être concerté pour m'ignorer. Cette pensée m'échauffa la bile, je frappai du poing sur mon bureau. Réaction

spontanée après laquelle je m'aperçus que je tenais un stylo-bille à la main. Trop tard.

Son cou était déjà rompu, sa tête était plantée dans la chair ligneuse de la table tandis que son corps demeurait dans ma main-patte.

Autrefois, le moindre acte symbolique me paraissait ridicule et, par exemple, je ne faisais pas grand cas d'un auteur bipède qui brisait son stylo-plume pour protester contre la censure. Et maintenant, c'était moi qui détruisais mon stylo-bille. Moi qui croyais qu'un ustensile d'écriture serait un appui pendant la crise, voilà qu'il s'était laissé casser aussi facilement que le bras d'un nourrisson.

Un jour, je reçus une lettre d'une association nationale nommée « Association pour la promotion de la communication internationale ». La demande formulée était curieuse : « Ne voudriez-vous pas participer au projet de planter des orangers en Sibérie ? Il est très important pour nous qu'une célébrité telle que vous soit de la partie. Cela nous permettrait d'attirer l'attention de l'opinion publique sur notre projet. » Moi ? Une célébrité ? Ces mots furent des pétales de roses chatouillant agréablement l'intérieur de mon oreille. J'acceptai sans hésiter.

Le même jour, un peu plus tard, j'ouvrais la porte de chez moi pour descendre mon sac-poubelle quand je vis la concierge plantée juste devant moi. Elle me demanda comment j'allais. Cela sentait le prétexte et j'étais curieuse de savoir ce qu'elle avait à cacher. « J'envisage d'aller travailler en Sibérie », répondis-je fièrement en lui racontant plus en détail cette invitation qui m'honorait. Les sourcils de la concierge se tordirent de pitié. « Le projet consiste à faire pousser des oranges dans le froid », ajoutai-je pour couper court à un éventuel malentendu. Mes paroles faillirent la faire éclater en sanglots. Pressant son mouchoir contre sa poitrine, elle s'excusa en disant qu'elle devait malheureusement s'en aller, ayant quelque chose d'urgent à faire.

Naïve et optimiste comme j'étais, je croyais que des oranges poussaient même en Sibérie. On récolte bien des kiwis et des tomates dans le désert israélien. Alors pourquoi pas des oranges en Sibérie ? De plus, s'il y avait quelqu'un qui allait avec la Sibérie, c'était bien moi. Le froid était ma passion.

À compter de ce jour, la concierge m'évita. À chaque fois que je sortais de mon appartement, elle s'empressait de disparaître de la cage d'escalier pour se réfugier derrière sa porte. Marchant sur le trottoir devant notre immeuble, je remarquai plusieurs fois qu'elle m'observait en écartant légèrement les voilages de sa fenêtre. Un jour que j'avais besoin d'elle et frappai à sa porte, elle feignit de ne pas être chez elle.

Comme plus personne ne me parlait, la moisissure se développait dans mes oreilles. La langue n'est pas seulement l'organe de la parole, elle s'utilise aussi pour la consommation des aliments. Les oreilles, elles, ne sont là que pour écouter des voix et des bruits. Mes oreilles qui n'entendaient plus que les crissements du tramway commençaient à rouiller comme les roues d'un train désaffecté. Les voix humaines me manquaient, j'eus l'idée de me procurer une radio et me rendis dans un magasin d'appareils électriques. Mais le vendeur me dit que les postes de radio étaient en rupture de stock dans tout le pays. La nouvelle me réjouit plutôt, par dépit. Si j'avais pu me procurer un appareil, il aurait sûrement été de si mauvaise qualité que le son aurait ressemblé à celui d'un tramway qui passe en hurlant. En rentrant chez moi, je fis un crochet par la papeterie pour prendre du papier à lettres. Je parlai au commerçant de mon projet Oranges-en-Sibérie et sa réaction ne se fit pas attendre : « Je suis désolé pour vous. Mais je pense qu'il doit tout de même exister une échappatoire. » Il fallait peut-être que je me fasse du souci. Au moment où j'allais gravir l'escalier jusqu'à chez moi, la concierge se glissa hors de son appartement et me remit sans commentaire un papier portant le nom et l'adresse d'un homme inconnu de moi. Aussitôt je compris que cet homme pourrait me sauver,

mais agir rapidement n'était pas mon fort. Une semaine passa sans que j'entreprenne quoi que ce soit.

Une nouvelle semaine commença, un facteur haletant, les joues rouges, m'apporta un courrier en recommandé. C'était une invitation à un congrès international à Berlin Ouest. La lettre était rédigée dans un style sec et froid. La proposition me parut d'autant plus énigmatique que l'organisateur voulait me verser un cachet de dix mille dollars pour participer au congrès. Il y a quelque chose que j'ai dû mal comprendre, pensai-je en relisant la lettre, mais il y figurait bien, noir sur blanc : « dix mille dollars » et « Berlin Ouest ». Pourquoi me payait-on une telle somme ? Et puis, bizarrement, on ajoutait que le cachet serait viré non sur mon compte, mais sur celui de l'Union des Écrivains de mon pays. Plus tard, je compris peu à peu de quoi il retournait. Sans cette proposition en argent, je n'aurais pas obtenu l'autorisation de quitter le territoire. En moins de quinze jours, je réunis tous les papiers, y compris un billet d'avion Moscou/Berlin-Schönefeld.

Je n'avais presque pas de bagages, le voyage étant censé être très court. L'avion sentait le plastique qui fond, la position assise ne m'apaisa pas non plus car le siège était très étroit. L'appareil atterrit à l'aéroport de Berlin-Schönefeld où m'attendaient des policiers venus apparemment exprès pour moi. Ils m'accompagnèrent dans un camion qui me transporta jusqu'à une gare où ils m'installèrent dans un gracieux train pour Berlin Ouest. J'étais seule dans le train. Quand le douanier se présenta, je lui montrai tous les papiers dont j'étais pourvue. Ce train était bizarrement vide, dehors défilaient des paysages déserts, déformés par l'épaisseur des vitres. Une mouche vola contre mon front, mais non, ce n'était pas une mouche, c'était une phrase : « Je pars en exil ! » Subitement, je compris ma situation. Quelqu'un avait manigancé ma fuite pour me protéger d'un danger que j'ignorais.

Des lunettes en plastique rouge surgirent devant mes yeux, celles d'une femme encore jeune, peut-être la vingtaine. Elle me posa une question, je

répondis en russe : « Je ne comprends pas. » Après quoi les lunettes demandèrent en un russe chancelant si j'étais russe. Bien sûr que non, mais comment lui expliquer ce que j'étais ? Tandis que je cherchais mes mots, elle dit : « Ah, oui, vous appartenez à une minorité ethnique, n'est-ce pas ? J'ai écrit ma maîtrise sur les minorités ethniques et les droits de l'homme et pour la première fois j'ai eu une bonne note. Pour moi, cela a été une expérience inoubliable. Vivent les minorités ! » Les lunettes en plastique s'assirent à côté de moi tandis que je luttais encore avec le chaos qui régnait dans ma tête. Ma tribu appartenait-elle à une minorité ethnique ? Peut-être bien que nous ne sommes pas aussi nombreux que les Russes, en tout cas dans les villes, mais tout au nord, dans la nature, ceux de mon espèce sont plus nombreux que les Russes. « Les minorités, c'est merveilleux ! », s'exclamèrent les lunettes, apparemment dans un état psychologique exalté. Elles ne me lâchaient plus, me bombardant de questions, me demandant par exemple où j'allais ou si j'avais des amis à Berlin Ouest. À ces questions typiques de celles que posent les espions, je ne répondis pas.

Les platanes qui, peu avant, couraient encore à une vitesse insolente à travers le paysage, titubaient maintenant comme de fragiles personnes âgées se soutenant sur des béquilles. Le train entra en se tortillant dans une gigantesque cathédrale, crissa et finit par s'immobiliser.

La gare était un grand chapiteau de cirque. Posés sur des tringles en hauteur, quelques pigeons roucoulaient. Pour moi, les pigeons, cela sortait du haut-de-forme d'un prestidigitateur. Un âne en fer chargé d'une montagne de valises passa près de moi. Un tableau magique clignotant affichait constamment de nouveaux numéros de cirque. C'était maintenant une femme aux vêtements bariolés qui entra en piste, les cuisses dénudées. Le micro annonçait au public le nom des stars. Derrière moi, quelqu'un siffla, et un chien imposant habillé comme un humain se présenta. Un tas de morceaux de sucre était posé sur le comptoir, la récompense classique des artistes de cirque.

Un bouquet de fleurs fut plaqué contre mon nez, qui se promenait en l'air sans orientation, une odeur de nectar, un mot d'accueil me parvint à travers les fleurs : « Bienvenue ! » Plusieurs mains me furent tendues : une main enflée, une main osseuse, une main fine, main, main, main, main, main. Je tendais la mienne comme une politicienne serrant celles des autres d'un air important.

Je n'avais jamais vu un bouquet si imposant. Mais pourquoi donc me donnait-on un bouquet ? Je n'avais pas accompli d'exploit particulier. L'exil était-il un exercice de funambulisme qui me valait une récompense ? Certes, exécuter cette acrobatie sans répétition ni appui était un défi, mais je ne trouvais pas cela vraiment difficile. La femme aux cheveux teints en rouge qui m'avait tendu le bouquet voulait probablement me dire quelque chose, car sa bouche bougeait et semblait me parler. Mais il n'en sortait pas un mot. À sa place, ce fut un jeune homme potelé comme un bébé appétissant qui m'adressa la parole : « Je suis désolé. Je suis le seul à parler russe. Je m'appelle Wolfgang. Enchanté de faire votre connaissance. » À côté de lui se tenait un homme trempé de sueur, tenant de la main droite un drapeau et de la gauche un corpulent sac de voyage. Le drapeau portait ces mots : « Initiative citoyenne chaos, Comité Halte aux Auteurs dans les Orangeries de Sibérie ! » Tous portaient des jeans bien repassés et des chaussures en cuir lustrées, sans doute une sorte d'uniforme pour cette initiative.

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont ils parlaient. L'un d'entre eux prit congé, puis un deuxième, la compagnie se clairsemait et pour finir il ne resta plus que Wolfgang et moi. « Allons-y ! »

Sur la gauche et la droite se dressaient des bâtiments de hauteurs variées, plus petits que ceux de Moscou. Certains immeubles m'évoquaient des gâteaux sobrement décorés. Les voitures scintillaient dans la lumière du soleil, je voyais même ma silhouette se refléter sur leurs surfaces métalliques. Dans cette ville, les jambes des hommes et des femmes portaient des jeans bleus. Un courant d'air m'apporta des odeurs de chair de mammifère brûlée, de charbon, et des parfums douceâtres.

Wolfgang s'arrêta devant une maison, grimpa l'escalier, c'était sans doute là, pensai-je, que se trouvait mon appartement, dans cet immeuble repeint à neuf. J'entrai derrière lui. Quand j'ouvris le réfrigérateur, un rêve de paysage vallonné s'offrit à ma vue, fait de saumon rose coupé en tranches fines comme du papier et scellé dans du plastique transparent. Je goûtai aussitôt une tranche, elle n'était pas mauvaise, sauf qu'elle avait quelque chose de fumé. Le pêcheur avait peut-être trop fumé en travaillant. Au bout d'un moment, le goût de fumé commença à me plaire. Wolfgang regarda autour de lui et dit : « Pas mal, cet appart, hein ? » L'appartement ne m'intéressait pas. J'aurais voulu me glisser dans le réfrigérateur et y rester. Wolfgang remarqua mon regard fixé sur le saumon et se mit à rire : « Comme vous voyez, nous avons fait des emplettes pour vous. Cela devrait suffire pour commencer. » À peine fut-il dehors que j'engloutis la provision entière de saumon.

Plantée devant la porte ouverte du réfrigérateur vide, je savourais l'air froid. J'ouvris un tiroir placé dans la partie inférieure. Il était rempli de séduisants petits glaçons. Je les mis dans ma bouche et les broyai entre mes dents.

Trouvant bientôt la cuisine ennuyeuse, je me rendis dans la pièce voisine, qui comportait une télévision et une chaise. Je posai prudemment

mon derrière sur la chaise en répartissant lentement mon poids, mais elle se fracassa. La chaise perdit un pied. De l'autre côté de cette pièce se trouvait la salle de bains, pas plus grande que la cabine du cirque ambulante. Je pris une douche d'eau glacée et sortis du tub sans me sécher. Une énorme flaque d'eau se répandit aussitôt sur le sol. Je m'ébrouai et me mis au lit sans pouvoir réprimer un rire, car cela me rappelait un conte : trois ours préparent une bouillie de blé noir et vont se promener. En leur absence, une fillette égarée entre chez eux, mange la bouillie, casse une chaise, se met au lit et s'endort. Les trois ours rentrent chez eux, trouvent la casserole vide, la chaise cassée et une fillette endormie dans le lit. La fillette se réveille, a peur, saute du lit et s'enfuit. Les trois ours indignés sont sans voix. Voilà, je me trouvais dans la situation de cette fillette. Que ferais-je si les trois ours rentraient maintenant de leur promenade ?

Le lendemain, ce ne furent pas les trois ours, mais Wolfgang qui vint voir comment je m'en sortais dans ce nouveau domicile. « Comment nous portons-nous aujourd'hui ?, demanda-t-il. — Je me sens comme la fillette d'un livre de nounours pour enfants. — Quel nounours ? Winnie l'Ourson, ou peut-être Paddington ? » Je ne connaissais pas plus l'un que l'autre. « Je veux dire les trois ours de Lev Tolstoï ! » À quoi Wolfgang répondit : « Jamais entendu parler. »

Un rideau de glace nous séparait, Wolfgang et moi. Mais, dure en apparence, la glace fond vite au contact de la chaleur corporelle. Je posai mon bras sur l'épaule de Wolfgang, comme par jeu, mais avec fermeté. Il se dégagea avec une rapidité et une adresse étonnantes, disposa son visage en rectangle et déclara : « Je vous ai apporté un peu de papier et un stylo-plume. Nous espérons que vous poursuivrez votre ouvrage. Il faut vous y mettre très vite pour que ce soit achevé dès que possible. Nous vous rétribuerons, soyez-en assurée. » La bouche de Wolfgang sentait le mensonge. Diverses sont les manières de mentir et chacune a son odeur à elle. Dans le cas présent, l'odeur était suspecte. Sans doute Wolfgang ne

restituait-il pas ses propres pensées, mais les paroles de son supérieur. Wolfgang mentait, certes, mais heureusement il était encore jeune. Son odeur révélait qu'il n'était encore qu'un enfant, or une odeur ne saurait mentir. Je lui décochai un coup, pour jouer, et comme il ne réagissait pas, je lui en donnai un deuxième. « Arrête ! », s'écria-t-il en pointant les lèvres, mais sans pouvoir réprimer plus longtemps l'envie qu'il avait de lutter avec moi. Je le jetai au sol en veillant à ne pas l'écraser. L'odeur du mensonge quitta son corps au fur et à mesure que nous jouions.

Bientôt, mon estomac affamé se serra et, délaissant Wolfgang, je m'en allai toute seule dans la cuisine ouvrir le réfrigérateur. Plus de saumon, je le savais bien. Wolfgang m'avait suivie et, voyant les compartiments vides du réfrigérateur, dit : « Eh bien, tu n'as pas trouvé le saumon aussi mauvais que je craignais, on dirait. » Ce ton ironique était censé masquer combien il était choqué, je suppose.

Le lendemain, il revint sans que je le lui aie demandé. Il clignait des yeux nerveusement et bégayait légèrement. « Comment nous portons-nous aujourd'hui ? — Pas bien. » Comme je ne maîtrisais pas la technique du sourire, l'impression que je produisais était souvent ambiguë. L'air anxieux, Wolfgang me demanda : « Tu ne vas pas bien ? Que se passe-t-il ? — Je suis malade de faim. — Je ne crois pas que la faim soit une maladie. » C'était bien ce que je m'étais dit. Je ne peux pas vraiment tomber malade. Tomber malade, avais-je entendu dire un jour, était une tradition théâtrale des employés de bureau, autorisés à jouer uniquement le lundi, quand ils n'ont pas envie d'aller travailler. Je n'avais encore jamais été malade de ma vie. « Qu'est-ce que tu as fait hier soir ? — J'étais à mon bureau, mais je n'ai pas pu écrire. » Pendant un instant, les yeux de Wolfgang jetèrent des éclairs glacés. « Prends ton temps. Personne ne te presse de travailler au point d'en perdre la tranquillité intérieure. » Voilà que Wolfgang recommençait à sentir le mensonge, j'en eus des frissons. « La faim n'est pas le meilleur ami de la poésie. Allons faire des emplettes ! — Je n'ai pas

d'argent. — Alors nous allons t'ouvrir un compte en banque. D'ailleurs, c'est ce que notre chef a proposé. »

En nous rendant à la banque, nous passâmes devant deux gigantesques éléphants postés sur le bord de la route. C'était une masse grise, peut-être du béton. « C'est un cirque, là-bas ? — Non, c'est l'entrée du zoo. — Il y a des animaux en béton qui vivent derrière cette porte ? — Mais non ! Il y a plein de vrais animaux qui vivent au zoo. Ils vivent sur de grandes parcelles clôturées. — Les lions, les léopards et les chevaux aussi ? — Oui, tu y verras plus d'une centaine d'espèces. » J'en restai baba.

Ce que nous fîmes ensuite à la banque n'était sans doute pas malhonnête, mais j'eus tout de même mauvaise conscience après-coup. Nous entrâmes dans un bâtiment orné d'un logo qui se donnait des airs mystérieux. Wolfgang chuchota quelque chose à l'homme assis au guichet, ils parlèrent ainsi un moment en retenant la voix. Puis l'homme sortit un formulaire conjuratoire. Je laissai l'empreinte de ma patte sur une feuille de papier en guise de signature. C'est ainsi que j'ouvris mon premier compte en banque. J'allais devoir attendre une semaine, me dit-on, avant de disposer de ma carte bancaire. Wolfgang me montra comment retirer de l'argent à un distributeur. Je notai qu'il se tenait devant le distributeur en écartant inutilement les cuisses. Ensuite, il me montra un supermarché installé dans un passage sous une voie ferrée. Tout au fond du magasin, à un endroit où les marchandises les plus froides étaient exposées à la lumière la plus claire, se trouvait le saumon fumé. « Je ne pourrai pas venir chez toi dans les prochains jours car on m'a confié une tâche très importante. Je pars une semaine. À mon retour, nous irons ensemble chercher la carte de ton compte courant. D'ici là, il faut que tu te débrouilles avec cette ration de saumon. Ne mange pas trop ! » J'engloutis le soir même la brassée entière de saumon que Wolfgang m'avait achetée. Les jours suivants, je ne mangeai rien mais, heureusement, je n'avais pas faim.

« Tu ne devrais pas manger autant de saumon sauvage canadien », m'exhorta Wolfgang avec calme lorsqu'il ouvrit la porte de mon réfrigérateur une semaine plus tard. Je fus interloquée, car il était évident qu'en son for intérieur, il était fâché contre moi et aurait voulu me hurler dessus. Mais il contrôlait sa voix et parlait posément en évitant avec peine des paroles discriminantes. Je me sentais comme une acrobate qui a commis une faute d'exécution devant son public. Mes pensées tournaient et retournaient autour de la raison pour laquelle je n'aurais pas dû manger autant de saumon canadien. « Qu'est-ce qui cloche avec le Canada ? » Wolfgang, crispé, sembla chercher une image capable d'expliquer le plus simplement possible le problème. « Le Canada n'y peut rien si les saumons qui nagent dans ses eaux coûtent cher. Le problème, c'est qu'ils engloutissent tes économies. L'argent, ça se met de côté. » Je ne comprenais pas bien ce qu'il entendait exactement par-là, mais je constatai une chose : le mot « Canada », il sonnait frais, il sonnait bien. « Tu es déjà allé au Canada ? lui demandai-je. — Non. — Sais-tu quel genre de pays c'est ? — Un pays très froid. » Entendant cela, j'eus aussitôt envie de partir pour le Canada.

Quelle sonorité charmante dans l'adjectif « froid » ! Je sacrifierais tout pour trouver le froid. La beauté de la reine des neiges. Des frissons voluptueux. La vérité glacée. Des acrobaties téméraires qui vous refroidissent les pieds. Un talent qui fait pâlir les concurrents et les fait comme trembler de froid. La raison affûtée comme une stalactite de glace. Le froid a un large spectre.

« Il fait vraiment si froid que ça au Canada ? — Oui, incroyablement froid. » Je me pris à rêver d'une ville gelée dont les immeubles auraient des façades de glace transparente. Au lieu de voiture, des saumons nageraient dans les rues.

Je vivais nuit et jour fenêtres grandes ouvertes. Berlin était pour moi une ville tropicale. Certaines nuits, la chaleur me tenait, m'empêchant de

sombrer dans le sommeil. On avait beau être en février, la température dépassait zéro. Je résolus définitivement d'émigrer au Canada. J'avais déjà fait avec succès l'expérience de l'exil, il devait m'être possible de m'exiler une seconde fois.

Une semaine plus tard, je me rendis à la banque en compagnie de Wolfgang pour retirer la nouvelle carte de mon compte courant. J'introduisis la carte rectangulaire et rigide dans la fente du distributeur, appuyai quatre fois sur le chiffre un, mon code secret, et observai la machine cracher les billets. Puis j'appuyai quatre fois sur le chiffre deux. « Mais qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? Tu as eu ton argent, voyons ! », me lança Wolfgang tout bas, mais sévèrement. Je voulais savoir si un distributeur pouvait cracher encore autre chose, et de plus intéressant, si je tapais un code différent.

Lors de notre deuxième visite au supermarché, mon nez fut aussitôt dérouté par de nombreuses odeurs. Je ne savais plus où trouver le saumon. Le supermarché vendait beaucoup trop de choses inutiles et absurdes au lieu de proposer le plus important : du saumon. Je demandais à Wolfgang une explication sur chaque marchandise qui m'intéressait. « C'est quoi ? Ça se mange ? » Il y avait tant de choses que je n'avais jamais vues ailleurs. Dans le monde animal aussi il y a des raretés comme, par exemple, les animaux qui préfèrent les feuilles arrachées, les racines déterrées ou les pommes tombées de l'arbre. Mais tout cela n'est rien en comparaison des curiosités qu'apprécient les humains : la graisse dont on enduit les joues ; un liquide épais dont on se colore les griffes ; de minuscules baguettes sans doute pour se curer le nez ; les sacs dans lesquels on garde quelque temps les choses à jeter ; le papier pour s'essuyer le derrière ; les assiettes jetables rondes en carton et les cahiers pour enfants avec un panda sur la couverture. Tous ces produits sentaient une odeur bizarre. À peine les eurent-elles touchés que mes pattes furent prises de démangeaisons.

Je l'avais dans le nez, ce supermarché, je voulais regagner ma chambrette où m'attendait mon autobiographie. Wolfgang en fut soulagé.

Ma table ne me plaisait plus, elle me semblait soudain trop basse, trop basse pour y écrire une autobiographie digne de ce nom. Si seulement le manuscrit était posé directement sous mon nez — tellement près qu'il pourrait si nécessaire recueillir le sang de mon nez —, je pourrais laisser calmement venir chaque souvenir. Peut-être était-ce cela, le poids de la solitude, et pourtant personne d'autre que moi n'avait prié Wolfgang de quitter cette pièce où j'écrivais.

Des jours passèrent sans que Wolfgang se montre. Le compte en banque était peut-être censé remplacer une liaison amoureuse. L'argent était viré sur le compte, je le retirais, j'allais faire des courses et mangeais ce que j'avais acheté. Puis, éperdue, je me précipitais de nouveau vers la porte de mon bien-aimé, je la secouais, je sonnais, et il apparaissait sous forme de billets de banque. Comme je ne pouvais pas les manger, je les échangeais au supermarché contre du saumon. Je mangeais, je mangeais, je mangeais, sans jamais être repue. Il ne faisait aucun doute qu'une partie de mon cerveau évoluait à reculons jour après jour : la nuit, je restais éveillée dans mon lit et, le matin, je n'arrivais plus à soulever mon corps. Mes membres étaient mous comme des nouilles, mon humeur manquait de lumière. Une vraie dégénérescence. Je devais réagir. Mon rêve était de travailler par un froid cinglant un nouveau numéro pour la piste afin de récolter les tonnerres d'applaudissements du public.

Je sortis de chez moi. Une moto pétaradant à percer les oreilles fila juste devant mon nez.

Moi aussi, il y a longtemps, j'avais eu une moto, un modèle conçu spécialement pour moi. Son bruit de moteur me faisait tellement peur que je m'étais d'abord tenue à distance. J'étais arrivée à bien rouler sur mon tricycle, mais pas sur une bicyclette. On m'avait donc construit une moto à trois roues qui ne se renversait pas. Ivan jouait régulièrement du bruit de

moto devant ma cage pour que je m'y habitue. Oui, j'étais dans une cage. Le mot « cage » me heurta. Cela me fit passer l'envie de continuer à écrire.

Laissant là mon stylo, j'allai en ville. Devant moi marchait une femme en manteau de fourrure. On aurait dit qu'elle s'était glissée dans des renards morts. À travers les parois vitrées, je voyais non seulement les marchandises en vente dans les magasins, mais aussi ce que les clients des restaurants avaient dans leur assiette. Il fallait que les passants s'ennuient profondément pour scruter ainsi toutes les marchandises exposées et, quand les fenêtres étaient assez grandes, toutes les assiettes des restaurants. S'ils s'intéressent au plat que mange un inconnu dans un restaurant, alors ils trouveront infiniment divertissante l'histoire d'un enfant en cage.

De biais face à la banque se trouvait une librairie. Les derniers temps, mon regard avait été attiré par le pull-over blanc du libraire. Ce jour-là, n'apercevant personne à première vue, j'osai m'aventurer dans le magasin. Environnée de hauts rayonnages, je me tenais là comme abasourdie et sursautai presque lorsqu'une voix, derrière moi, me demanda si je cherchais un livre en particulier. C'était le pull-over blanc. Il barrait l'issue, impossible de m'enfuir. « Avez-vous une autobiographie ? — De qui ? si je puis me permettre. — Peu importe. » Le pull-over blanc me désigna une étagère derrière lui et dit : « Voilà, tout ça, ce sont des autobiographies ! ». J'étais maintenant capable d'improviser une petite conversation en allemand.

Quelle déception de voir combien il existait déjà de pavés autobiographiques remplissant dix rayons entiers d'une étagère. Apparemment, l'autobiographie est une sorte de texte qui peut être écrit par quiconque sait tenir une plume. « Tout ça, c'est en allemand !? — Qu'y a-t-il de si drôle ? — Faut-il forcément écrire en allemand ? Faut-il que j'apprenne l'allemand ? — Pas la peine. La langue que vous parlez en ce moment est ce que nous appelons l'allemand. — Je peux parler, c'est ma nature. Mais lire et écrire... — Alors il faut que nous allions là-bas, jusqu'à

cette étagère. Nous avons un grand choix de méthodes de langue. En voulez-vous une avec les explications en anglais ? — Non, en russe. Ou en nord-polaire. — Il me semble que j'ai une méthode en russe. »

Ma méthode de langue coûtait moins qu'un gros paquet de saumon, mais elle était aussi moins digeste, hélas. Comme dans le manuel de montage d'une machine, l'auteur expliquait en détail toutes les pièces telles que verbes, substantifs, adjectifs et autres. Mais il était peu vraisemblable qu'on soit capable à la fin de construire soi-même une machine. Dans la dernière partie du livre, je trouvai une section intitulée « Grammaire appliquée » ; elle donnait à lire une nouvelle. Je la dévorai comme le saumon, mais j'en oubliai toute la grammaire.

La protagoniste était une souris. Son gagne-pain : chanter. Son public : le peuple. Je trouvai dans la liste de vocabulaire le mot *Volk*, « peuple », en face du mot russe correspondant *narod*.

Il fut un temps où je ne doutais pas que le mot *narod* ne désigne le public présent au cirque. Plus tard, à l'occasion de nombreux congrès et réunions, je compris que mes suppositions étaient fausses, cela ne m'aida pas à définir ce mot, mais mon ignorance passa inaperçue.

Tant que la souris chantait, le peuple lui accordait toute son attention. Nul ne la singeait, nul ne ricanait, nul ne perturbait le concert en se faisant remarquer par des couinements, pas la peine qu'elle se ronge les sangs. Mon public à moi se comportait exactement de la même façon et mon cœur se mit à battre lorsque je repensai au cirque. Dans mon public, chacun était capable de marcher sur deux pattes ou de conduire sur trois roues. Pourtant, tous avaient les yeux rivés sur moi comme si j'accomplissais un miracle. Et à la fin, ils m'applaudissaient généreusement. Pourquoi, au fait ?

À ma seconde visite, le libraire vint tout de suite vers moi, se racla la gorge d'un bruit sec et demanda si la méthode de langue m'avait été utile. « Je n'ai pas compris la grammaire, mais l'histoire était intéressante. L'histoire de la souris-cantatrice, Josefine. » Ma réponse le fit rire. « Si

vous avez compris l'histoire, la grammaire est superflue. » Il me sortit un autre livre d'un rayonnage. « Voici un livre du même auteur. Il a écrit, entre autres, quelques récits du point de vue des animaux. » Lorsque nos regards se croisèrent, quelque chose sembla le frapper et le déconcerter. Il s'empressa d'ajouter : « Je voulais dire que cette littérature a de la valeur en tant que littérature, et pas, naturellement, parce qu'elle a été écrite du point de vue de la minorité. En fait, le personnage principal n'est jamais un animal. Lors du processus au cours duquel un animal se métamorphose en un non-animal ou un humain en un non-humain, la mémoire se perd, et le personnage principal, c'est cette perte. » Ses propos furent pour moi comme une grande quantité de salade servie en garniture sans plat principal. Je n'arrivais pas à le suivre, mais il fallait éviter qu'il s'en aperçoive. C'est pourquoi je baissai les yeux en faisant semblant d'avoir des pensées profondes sur le livre. Au bout d'un moment, j'eus enfin une question : « Au fait, comment vous appelez-vous ? » L'homme fut surpris par ma question. « Oh, excusez-moi. Je m'appelle Friedrich. » Lui ne me demanda pas comment je m'appelais.

J'ouvris le livre comme on rompt un pain de campagne. J'avais les ongles trop longs pour le feuilleter adroitement. J'avais essayé autrefois de me les couper, mais j'avais perdu trop de sang. Désormais, je les laissais simplement pousser. Bondissant du livre ouvert, un titre comportant le mot « chien » me sauta aux yeux. Pour être franche, je n'ai jamais pu supporter le chien lâche et sournois qui s'approchait de moi par derrière à petits pas inoffensifs avant de me planter ses crocs dans la cheville à la première occasion. J'aurais continué à éviter tous les chiens si l'animal n'avait pas été présent dans ce titre à la sonorité si savoureuse dans la bouche de Friedrich : *Recherches d'un chien*. Un chien pouvait donc posséder un esprit de chercheur. Ce fait nouveau pour moi atténua mon préjugé à l'endroit de cette espèce. Friedrich me montra une autre histoire dans le même livre, il était question d'académie. « Cette histoire-là devrait vous

passionner encore plus que celle avec le chien. » En cet instant, Friedrich ressemblait exactement à ce que serait un maître d'école heureux.

J'achetai ce recueil de récits et le premier que je lus fut *Un rapport pour une académie*. Il me faut hélas avouer que je pris de l'intérêt à cette histoire de singe. Mais cet intérêt pouvait avoir des causes diverses, il pouvait être dû à la colère. Plus je lisais, moins je pouvais maîtriser ma colère et moins je pouvais cesser ma lecture. Le singe était un animal tropical, raison suffisante pour que la littérature de singe ne me vaille rien. Il me semblait trop simiesque de vouloir devenir un humain et de vouloir, qui plus est, raconter son propre devenir humain. Je me représentais un singe singeant un humain ; et déjà les démangeaisons dans mon dos se faisaient aussi insupportables que si des poux et des puces avaient dansé le twist dans mon pelage. Le singe narrateur croyait manifestement avoir écrit l'histoire d'une réussite. Si on me le demandait, je répondrais du tac au tac que marcher sur deux pattes n'est pas un progrès.

En me souvenant comment, enfant, j'avais appris à marcher sur deux pattes, j'eus la nausée. Non seulement je l'avais appris, mais j'avais aussi écrit un texte sur ce sujet et je l'avais publié. Sans doute mes lecteurs pensaient-ils que je racontais ces ridicules singeries pour soutenir la théorie de l'évolution. Si j'avais lu ce rapport du singe plus tôt, j'aurais écrit mon autobiographie tout autrement. Le lendemain, Wolfgang me rendit une visite surprise. Je lui parlai aussitôt de ce singe qui me préoccupait. Wolfgang réagit avec une mine scandalisée. « Écris plutôt ton texte à toi au lieu de perdre ton temps à lire les livres des autres ! Une autrice qui ne fait que lire est une fainéante. Lire te vole le temps que tu pourrais employer à écrire. — Mais cela me permet d'apprendre l'allemand. J'écris en allemand et tu économises de l'argent. Plus de traduction. — Non, ça n'est pas possible ! Il faut que tu écrives dans ta langue maternelle. Tout doit venir droit du cœur et de manière naturelle ! — C'est quoi, ma langue maternelle ? — La langue de ta mère. — Je n'ai jamais parlé avec ma mère.

— Une mère est une mère, même si tu ne lui as jamais parlé. — Je crois que ma mère ne parlait pas russe. — Ta mère, c'était Ivan. Tu as oublié ? C'est fini, le temps des mères qui sont des femmes ! »

J'étais troublée car Wolfgang ne sentait pas le mensonge, c'est donc qu'il considérait comme vrai ce qu'il disait, mais je ne pouvais lui faire confiance. M'imposer la langue russe était sûrement une idée de son supérieur pour que son traducteur puisse tordre mon texte comme cela lui convenait politiquement. Les abeilles pouvaient transformer le nectar des fleurs en miel. Le nectar seul, c'est déjà sucré, mais le goût prononcé et insistant du miel ne se forme que lors du processus de fermentation déclenché grâce au liquide répugnant provenant du corps des insectes. Je précise que je tiens cela de documents reçus lors d'un congrès sur « L'avenir de l'apiculture ». Wolfgang et ses amis entendaient mélanger leurs humeurs corporelles à mon autobiographie et en faire un produit différent. Pour parer à ce danger, je devais écrire le texte directement en allemand. Et le titre, je voulais cette fois le choisir moi-même.

Wolfgang dit qu'il ne voulait pas m'empêcher plus longtemps d'écrire et quitta l'appartement. Je l'observai depuis ma fenêtre. J'attendis qu'il soit monté dans un bus pour sortir de l'immeuble et me rendre à ma librairie. Ce jour-là, il y avait un client dans le magasin. Il se tenait dans un coin, de dos par rapport à moi. Il avait des cheveux très noirs que je ne quittai plus du regard. Friedrich remarqua mon arrivée, releva les cils, ce qui lui agrandit les yeux tandis que ses lèvres prenaient la forme d'un sourire aimable. « Comment allez-vous ? Il fait froid aujourd'hui », dit-il. Il suffit que, par un jour de grande chaleur, on m'affirme qu'il fait froid pour que je me sente rejetée dans la solitude. On ne devrait pas trop parler du temps qu'il fait, car le temps est une affaire on ne peut plus personnelle qui fait échouer toute communication. « *Le Rapport pour une académie* était amusant, mais je n'ai pas pu suivre les idées du singe. Ridicule, cette façon d'imiter les humains. — Vous êtes-vous demandée si cela se produisait de plein gré

pour le singe ? — Il ne pouvait pas faire autrement. C'est ce qu'il écrit. Il n'y avait pas d'issue pour lui. — Justement. Je crois même que là était l'essentiel pour l'auteur. Nous autres humains non plus ne sommes pas devenus volontairement ce que nous sommes. Nous avons été contraints de nous transformer pour survivre. Jamais il n'y eut de choix. » À cet instant, le client inconnu, jusque-là plongé dans un livre, se retourna et ajusta soigneusement ses lunettes du bout des doigts. « La marque Darwin est redevenue vendeuse ! Pourquoi les femmes se maquillent-elles ? Pourquoi mentent-elles ? Pourquoi sont-elles jalouses ? Pourquoi les hommes font-ils la guerre ? À toutes ces questions, la seule et unique réponse est : c'est l'évolution qui l'a voulu. Cela justifie tout. Mais moi, il ne me vient aucune raison pour expliquer en quoi le fait que ce nuisible homo sapiens produise des descendants serait une bonne chose pour la terre. Et à toi, Friedrich ? » La voix de celui qu'on venait d'interpeller se cassa lorsqu'il s'écria : « Salut frangin ! » L'homme aux cheveux noirs et Friedrich s'embrassèrent chaleureusement, mais s'aperçurent rapidement que je voulais m'esquiver du magasin pour ne pas les déranger. Friedrich le libraire me fit revenir dans le magasin et me présenta à son frère. « Voici l'autrice de *Tempêtes d'applaudissement dans les larmes*. » J'étais sidérée. Friedrich savait depuis le début qui j'étais !

Friedrich était la raison principale pour laquelle je fréquentais sa librairie. Les hommes de l'espèce homo sapiens me plaisaient. Ils étaient dodus, petits, avaient des dents fragiles, mais gentilles. Leurs doigts étaient délicats, pratiquement dépourvus d'ongles. Ils me rappelaient parfois ces animaux en peluche qu'on presse contre sa poitrine.

Un jour, dans la librairie, une femme guettait mon arrivée. C'était une connaissance de Friedrich, elle s'appelait Annemarie et faisait partie d'une organisation de défense des droits de l'homme. Elle voulait m'interviewer, discuter avec moi de la situation des artistes et des sportifs dans le bloc de

l'Est. Je lui répondis que les droits de l'homme n'étaient pas un sujet pour moi. Elle me lança un regard d'abord déçu puis choqué.

Je compris que moi et les droits de l'homme sommes liés par le destin. Et pourtant, je ne savais que faire de ces droits humains. C'étaient les hommes n'ayant que les hommes en tête qui avaient inventé la notion de droits de l'homme. Un pissenlit n'a pas de droits humains, pas plus qu'un ver de terre ou un lièvre. Une baleine, peut-être. Je me rappelai un texte que j'avais lu jadis pour le congrès sur « Chasse à la baleine et capitalisme » : les grands mammifères avaient plus de droits que les animaux de petite taille, par exemple la souris, et cela tenait probablement au goût de certains humains qui donnent plus de valeur aux grandes choses qu'aux petites choses. Parmi les mammifères qui ne sont pas végétariens et ne vivent pas dans l'eau, nous, les ours polaires, sommes les plus grands. À part cela, je ne voyais pas la raison pour laquelle on me courait après pour m'attribuer les droits de l'homme.

Annemarie avait quitté le magasin. J'étais là, la tête vide, au milieu des rayonnages, ne supportant qu'à grand-peine le regard grave et scrutateur de Friedrich. « Tu n'as pas un nouveau livre pour moi ? » Friedrich me tendit un livre. « Tiens, *Atta Troll*. C'est pour toi ! Un vrai texte ursin. » La couverture portait les mots Heinrich Heine, j'ouvris n'importe où, c'était par hasard l'une des rares pages illustrées, et l'on y voyait un ours noir, pattes avant et pattes arrière en extension. Il était si séduisant qu'il me fut impossible de reposer le livre. Je voulus payer, et Friedrich me toucha alors tendrement la main-patte en disant : « Tu as la main froide. Tu as froid ? » Mon sourire eut un goût amer.

Le lendemain matin, j'adressai des reproches à Friedrich. « C'est un livre peu digeste que tu m'as vendu ! — Ce n'est pas sans raison. L'auteur a tout tourné et retourné plusieurs fois pour ne pas être attaqué par ses ennemis. — Quel loup pouvait-il bien avoir pour ennemi ? — La censure, par exemple. — Cent quoi ? — La censure, le radar du pouvoir. Tu n'en as

jamais entendu parler en Union soviétique ? » J'eus beau fouiller dans mon cerveau à la recherche de cette notion, je n'y trouvai que confusion. « Est-ce pour cela qu'on écrit de manière compliquée ? — Même si l'auteur écrit aussi simplement que possible, il arrive que l'effet sur le lecteur soit compliqué. » Friedrich s'empara du livre, le feuilleta et déclara : « Lis ces lignes ! Tu ne regretteras pas d'avoir dépensé de l'argent pour ce livre. »

La nature, était-il écrit, ne pouvait avoir donné des droits aux humains, puisque les droits ne sont pas naturels. Friedrich ajouta : « Si les hommes veulent s'octroyer les droits de l'homme, il faut qu'ils donnent aux animaux les droits des animaux. Mais comment justifier que j'aie mangé de la viande hier ? Je ne suis pas assez courageux pour penser cette question jusqu'au bout. À propos, mon frère est devenu un jour végétarien. » Son regard m'invitait à répondre. « Je ne peux pas être végétarienne », répondis-je rapidement alors même que je savais que mes ancêtres et de lointains parents se passaient de viande. Ils se nourrissaient principalement de légumes et de fruits, très rarement d'un tourteau ou d'un poisson. Je me souvins d'un congrès sur le capitalisme et la consommation de viande lors duquel on me demanda pourquoi je tuais d'autres animaux. Je n'avais su que répondre.

Il m'arrivait d'en venir aux mains, j'en ai honte aujourd'hui. J'entends notre éducatrice haranguer ses protégés pour les motiver. « Maintenant, dansons tous ensemble en cercle ! » Je n'arrivais pas à entrer dans le cercle. L'éducatrice prit ma main-patte et m'entraîna dans le cercle. Une situation analogue se reproduisit plusieurs fois et le moment vint où l'éducatrice cessa de vouloir me faire participer et me laissa tranquille. Immobile dans un coin de la pièce, j'observais ce qui se passait. Un jour, un enfant demanda à l'éducatrice pourquoi je ne participais pas. Parce que j'étais égoïste, répondit-elle, et à cet instant je lui donnai un coup et elle tomba sur le derrière. Ce n'était pas moi, mais un réflexe musculaire qui m'avait poussée à la violence. Je me fis peur à moi-même, sautai par la fenêtre du

troisième étage et atterris sans me blesser. Puis je m'enfuis au hasard. Personne ne put me rattraper. À partir de ce moment, je fus considérée officiellement comme une enfant à problèmes. J'avais beau être douée pour le sport, j'étais asociale. Je devais être envoyée dans une institution pour enfants doués, car dans notre pays, être sportif passe pour être un capital à considérer. La prétendue institution dans laquelle je fus transférée était une cage. De là, je ne voyais plus le soleil. Au souvenir de la cage revint en moi la sensation d'humidité et d'obscurité. Ivan se tenait devant la cage. Mon temps au jardin d'enfants semblait antérieur à ma rencontre avec Ivan.

Quelqu'un frappa à ma porte, mon autobiographie s'arrêta. C'était Wolfgang, accompagné d'un inconnu. J'appris qu'il était le meneur de l'initiative citoyenne chaos. Apparemment, il savait déjà que mon allemand suffirait pour une conversation facile. « Comment allez-vous ? » Sa question, posée avec un sourire emprunté, ressemblait à un examen. Son nom de famille était Jäger, un nom qui évoquait à mes oreilles méchanceté et ruse. L'homme avait des traits distingués. Sa barbe blanche le faisait ressembler à un officier. Au cirque, des hommes aux façades similaires étaient parfois assis au premier rang.

« Et votre autobiographie ? Vous avancez bien ? » À cette question, je me braquai, j'avais peur qu'il ne me vole mon œuvre. « J'avance péniblement. La langue se met en travers. — La langue ? — Plus exactement : l'allemand. » M. Jäger jeta un regard réprobateur à Wolfgang. Je le sentis bouillir intérieurement, sa voix resta pourtant calme et froide lorsqu'il me dit : « Je pensais que nous vous avions informée de manière suffisamment claire que vous deviez écrire dans votre propre langue, étant donné que nous avons un traducteur fantastique. — Ma propre langue ? Je ne sais pas laquelle c'est. Sans doute l'une des langues du pôle Nord. — Vous plaisantez. Le russe est la plus splendide langue littéraire du monde. — Mais j'ai l'impression de ne plus savoir le russe. — Ce n'est pas possible. Écrivez ce que vous voulez mais, s'il vous plaît, dans votre

langue ! Vous n'avez pas à vous faire de souci pour votre subsistance, tant que vous écrivez nous payons. » Un sourire recouvrait son visage alors que ses aisselles dégageaient une odeur de tromperie sournoise. Les gens essaient trop souvent de me vendre leur générosité pour mieux me manipuler. Je voulus appeler Wolfgang à la rescousse, mais je ne voyais que son dos. Il s'intéressait plus à la fenêtre qu'à moi. « Je suis sûr que votre autobiographie sera un best-seller. »

La visite des deux hommes fit mollir mon crayon. L'image d'un crayon dressé ou non à la verticale me semble naturellement trop masculine. Étant de sexe féminin, je dirais plutôt que plus le texte nouveau-né est petit, mieux c'est, car les chances de survie sont alors plus grandes. De plus, j'ai besoin de beaucoup de calme. Une mère-ourse donne naissance dans une tanière obscure, sans l'accompagnement de quiconque. Elle ne parle à personne de la naissance, elle lèche ses petits et sent les nouveau-nés téter le lait à ses mamelles. Personne n'a le droit de voir les petits, elle les sent et elle les touche, mais elle ne les voit pas. C'est seulement quand les petits ont atteint une certaine taille que la mère sort de la tanière avec eux. Il peut arriver que le père affamé, apercevant par hasard ces petits animaux, les mange sans savoir que ce sont ses propres enfants. Un thème classique. Les anciens Grecs ont déjà écrit sur des cas similaires. Je trouve que les ours polaires devraient apprendre des pingouins, chez lesquels les deux parents couvent alternativement les œufs. Il est impensable pour un papa-pingouin de manger ces œufs. Il les couve et attend jour et nuit pendant des semaines, dans la violente tempête de neige, sa femme partie en quête de nourriture.

« Les mariages de pingouins se ressemblent tous alors que les mariages d'ours polaires sont tous différents. » Je notai cette phrase en russe et posai le manuscrit ostensiblement sur le bureau afin que M. Jäger le trouve tout de suite au cas où il reviendrait me rendre visite à l'improviste. Comme on pouvait le supposer, M. Jäger et Wolfgang se présentèrent de nouveau chez moi quelques jours plus tard et tombèrent aussitôt sur la phrase que j'avais

mise en évidence. Wolfgang traduisit la phrase en allemand et s'écria sur un ton d'euphorie : « Voilà de la littérature universelle ! » Prenant ma main-patte, M. Jäger dit : « Surtout n'arrêtez pas d'écrire ! Plus vite ce sera, mieux ce sera. On pourra toujours, plus tard, raccourcir le texte ou le peaufiner. La plus grosse erreur, c'est de trop réfléchir et d'écrire trop lentement ! » Il essayait apparemment, par ces mots, de m'encourager. « Avant mon exil, j'avais beaucoup à écrire. Les sujets se multipliaient comme des vers sur un cadavre. Mais depuis que je suis ici, je n'ai plus accès à ce que j'étais. Comme si le fil du souvenir était cassé. Ça ne continue plus nulle part. — C'est probablement que vous n'êtes pas encore acclimatée. — Il fait une chaleur insupportable. Je ne supporte pas la chaleur. — Mais c'est l'hiver, et vous avez les mains froides. — Et c'est bien ainsi. Garder constamment le bout des mains et des pieds chaud, c'est du gaspillage d'énergie. L'important, c'est que le cœur reste chaud. — Vous avez peut-être un rhume. — Je n'ai jamais été enrhumée de ma vie. Seulement un peu fatiguée. — Si on est fatigué, on peut regarder la télévision, par exemple. » Sur cet utile conseil, M. Jäger mit fin à sa visite et repartit avec Wolfgang. Leurs épaules tombantes me firent discerner chez eux une légère déception.

À peine les deux hommes eurent-ils disparu de mon champ de vision que j'allumai la télévision. Debout devant une carte de géographie multicolore, une femme à l'allure de panda parlait d'une voix aiguë. Demain, les températures chuteraient de trois degrés. Sa voix avait des accents dramatiques, comme si cette différence de trois degrés allait bouleverser la politique mondiale. Je passai à une autre chaîne, où l'on montrait deux pandas. À l'extérieur des grilles, deux politiciens se serraient la main. Il ne me sembla pas correct que les pandas se mêlent de la politique de l'homo sapiens. Mais je m'aperçus que j'étais moi aussi partie prenante dans la politique et n'étais en rien meilleure que les pandas. Je travaillais enfermée dans une cage invisible, preuve vivante de la

transgression des droits de l'homme, et cela alors que je n'étais même pas humaine.

J'éteignis cette télévision qui voulait continuer à me torturer avec des images stupides. La silhouette floue d'une femme bien en chair apparut alors dans l'écran sombre. C'était moi, la femme aux épaules et au front étroits. À cause de mon museau pointu, je n'étais pas aussi mignonne que les pandas. Je me mis à pétrir mon complexe d'infériorité comme de la pâte à pain : cette activité m'était connue depuis l'enfance. Mais soudain, un cierge magique s'alluma dans mes prunelles. Oui, exactement comme autrefois : quelqu'un était là et me consolait. Mais quand était-ce ?

J'étais la seule fille blanche et vigoureuse, toutes les autres étant minces et brunes. Elles avaient le nez court et le front large. Leurs épaules affichaient leur fierté. « J'envie les autres filles. Elles sont belles. Je voudrais devenir comme elles », dis-je avec une sentimentalité de coquette. À quoi l'humain répondit : « Ce sont tous des ours bruns, et au cas où tu ne le saurais pas : tous les ours ne sont pas des ours bruns. Reste telle que tu es. De plus, grâce à ton caractère sauvage, tu pourras avoir un grand public si tu travailles un jour en piste. » Il se tenait là, un balai à la main. C'était l'un des nombreux ouvriers qui nettoyaient les jardins d'enfants et les écoles. Ils étaient toujours là, mais je ne savais jamais comment ils s'appelaient. On ne prononçait jamais leur nom. La journée, ils travaillaient anonymement, le soir ils vivaient probablement avec leur famille et utilisaient leur prénom. Je remercie cet homme, l'un des innombrables ouvriers, pour ses paroles.

J'étais une fille vigoureuse, j'arrivais sans peine à lancer en l'air mes camarades de jeu. Un jour qu'une fois encore j'envoyais un enfant en l'air, il m'injuria en employant un mot qui me surprit. Soudain, je m'aperçus que tous les enfants sauf moi portaient le même foulard autour du cou. Je n'étais pas l'un d'eux. À la différence d'eux, je n'avais pas de maison ni de parents. C'est peut-être pour cette raison que la piste devint mon chez-moi,

c'était là que se déroulait ma vie. J'étais libre, j'étais applaudie, j'éprouvais de l'extase presque à m'en évanouir.

Wolfgang vint me voir, seul cette fois. J'aurais dû m'abstenir, mais je ne pus m'empêcher de lui montrer le manuscrit encore tout chaud. Au point qu'il fumait encore. Wolfgang le lut en entier sans enlever sa veste ni s'asseoir. La dernière phrase lue, il laissa tomber son corps sur la chaise comme un sac et dit : « Il y a eu des moments où j'étais tellement désespéré que je me remettais à me ronger les ongles comme autrefois. En tout cas, ce n'était pas facile de te stimuler. Ta créativité est de retour. Je suis soulagé. — Tu trouves ça bien, ce que j'ai écrit ? — Absolument ! Continue d'écrire ! L'épisode avec les foulards plaira sûrement. Tous les autres enfants appartenaient à l'organisation des pionniers, mais pas toi. Chez nous, il y avait une organisation qui s'appelait les scouts. Tous mes amis en étaient membres et ils avaient le même foulard noué autour du cou. Je les enviais, je n'avais pas le droit d'être des leurs. — Et pourquoi donc ? — Ma mère était contre. Elle disait que c'était une idéologie, et moi je ne comprenais pas. — Quelle idéologie ? — Je ne sais pas exactement. Peut-être quelque chose comme la disposition à se sacrifier. Pour la patrie par exemple. Ma mère disait qu'il ne fallait pas implanter des idées pareilles dans la tête d'un enfant. — C'était son opinion ? — Oui. Et ta mère à toi, elle était comment ? — Quel beau temps il fait, aujourd'hui. J'ai envie de sortir. — Où veux-tu aller ? — Je voudrais visiter un grand magasin. »

Le bâtiment qu'on appelait grand magasin était un supermarché, mais en plus triste. Il y avait moins de produits au mètre carré que dans un supermarché et guère de chalands. Un grill pour cuire le saumon. Une parure de lit à fleurs. Un grand miroir. Un sac à main dont la surface me fit penser à de la peau de phoque. Nous pénétrâmes dans un espace de vente sans un seul client. Une musique bruyante s'efforçait de combler le vide. Un gramophone était posé sur une estrade et, juste à côté, un chien blanc à taches noires grandeur nature en synthétique. On retrouvait son image sur

tous les disques, ce qui me parut maladivement exagéré. « Un dalmatien », dit Wolfgang avant d'ajouter aussi fièrement que s'il avait fait une découverte extraordinaire : « Tu sais, il y a toutes sortes de chiens, et pourtant ce sont tous des chiens. Est-ce que ce n'est pas une énigme ? » Je lui aurais volontiers répondu que j'avais déjà lu la même idée dans *Recherches d'un chien*, mais n'en fis rien, car je ne voulais pas que Wolfgang pense que j'avais encore lu un nouveau livre.

Non seulement le grand magasin accaparait mon attention, mais il dévorait aussi toute mon énergie, même si je ne cherchais rien de précis. Je ne trouvais aucune marchandise que je veuille posséder. Finalement, la fatigue s'empara de moi et il ne resta plus que le sentiment d'être perdante. Non loin du grand magasin se trouvait un parc de loisirs. Je proposai à Wolfgang d'y aller le visiter, je m'aperçus aussitôt qu'il n'en avait aucune envie, mais, au lieu de laisser tomber, j'insistai avec une obstination bougonne, comme si je voulais me venger.

Nous étions assis l'un près de l'autre sur un banc du parc de loisirs. Wolfgang me demanda si j'avais regardé la télévision. « Oui, mais c'était ennuyeux. Il n'y avait rien que des pandas. — Et pourquoi les pandas t'ennuient-ils ? — Comme ils ont par nature un maquillage expressif, ils ne se donnent pas la peine d'être intéressants. Ils ne maîtrisent pas plus un art de la piste qu'ils n'écrivent d'autobiographies. » Wolfgang éclata de rire, ce qui n'était pas fréquent chez lui.

Une femme sèche comme une trique passa devant nous, avec à la main une laisse de chien enroulée. Devant elle, ce n'était pas un chien qui se promenait, mais un homme de haute taille. Wolfgang alla nous chercher des glaces dans deux gobelets en carton ridiculement petits. Ma langue lapa d'un coup toute la glace à la vanille. Puis cette même langue exprima mon plus profond désir : « Je veux émigrer au Canada ! — Qu'est-ce que tu viens de dire ? — Je veux émigrer, au Ca-na-da ! » Un bout de glace tomba de la cuillère-langue de Wolfgang. « Pourquoi précisément là où il fait

froid ? — Tu n'as toujours pas compris que, quand toi, tu trouves la température agréable, moi j'ai bien trop chaud ? » Les yeux de Wolfgang s'emplirent de larmes, ce qui lui donna l'air d'un chien. En général, les chiens cherchent comme des fous ceux que la meute a perdus. Ils poussent des hurlements mélancoliques, non par amour, mais par angoisse existentielle car ils croient ne pouvoir survivre qu'en groupe. Moi, je ne suis pas une égoïste, mais je préfère être seule, car c'est plus rationnel et plus pratique pour la recherche de nourriture.

Je pris congé laconiquement de Wolfgang en me réjouissant d'avance de pouvoir travailler sans être dérangée. Je voulais retrouver au plus vite le souvenir du gramophone de mon enfance. Mais ce qui me vint à l'esprit à la fin de ma tentative, ce fut le gramophone que j'avais vu auparavant dans le grand magasin, avec en plus cet effronté de dalmatien à côté de lui. Il faisait comme si sa présence allait de soi alors qu'il n'était même pas un vrai chien. Dans le grand magasin, l'enseigne d'une marque s'était substituée à mon souvenir.

Écrire une autobiographie, cela signifiait deviner ou inventer tout ce qu'on ne savait plus. Je croyais avoir suffisamment décrit le personnage d'Ivan. En réalité, je ne me souvenais plus du tout de lui. Ou plutôt : je me souviens de lui nettement maintenant, et cela est possible seulement parce que cet Ivan n'est rien d'autre que ma création.

Mon souvenir était contenu dans le mouvement de mon bras. Il m'avait surprise pendant ce congrès. Si j'essayais de me dépeindre le visage d'Ivan, n'apparaissait plus que l'image d'Ivan le Nigaud venu d'un livre pour enfant.

Un doute nouveau quant à l'écriture germa en moi. Au lieu de poursuivre la rédaction de mon autobiographie, je saisis un livre que, par bonheur, je n'avais pas à écrire puisqu'il l'avait déjà été par quelqu'un d'autre. Lire, c'était certes une fuite devant l'écriture, mais peut-être était-il plus excusable de relire un livre plutôt que d'en lire un nouveau. Le chien

du récit *Recherches d'un chien* se préoccupait du présent, il rouspétait et ruminait et n'essayait pas de se bricoler une enfance crédible. Pourquoi ne m'est-il pas donné d'écrire le présent ? Pourquoi suis-je obligée d'inventer un passé qui ait l'air véridique ? L'auteur de l'histoire du chien n'avait pas écrit une autobiographie. Au contraire, il se plaisait à être tantôt singe, tantôt souris. Pendant la journée, il prenait une forme humaine et vaquait à son emploi de bureau. La nuit, il se penchait sur son manuscrit. Je suis allée un jour à un congrès à Prague. Le nom de Kafka ne fut jamais mentionné. Cette ville aussi connut plus tard son printemps, mais Kafka avait vécu bien avant. Avant même l'hiver. Certes, il ne connaissait pas la vie dans notre pays, mais il savait ce que j'entendais par là quand je disais que personne ne peut agir entièrement selon son libre arbitre.

Les journées tropicales se succédaient. Dans les cellules brûlantes du cerveau, les lambeaux de pensées refusaient de se réunir. Dans un pays de neige et de glace, j'aurais pu me refroidir la tête pour me sentir fraîche. Je veux émigrer au Canada ! Je m'étais déjà enfuie d'Est en Ouest. Mais comment fait-on pour fuir d'Ouest en Ouest ? Un jour, la bonne réponse à cette question me tomba dessus.

Lors d'une promenade, je découvris un paysage recouvert de neige et de glace. Il était enfermé dans une affiche. D'autres affiches étaient placardées sur la façade et je compris que je me trouvais devant un cinéma. Sans hésiter, je cherchai l'entrée, m'achetai un billet, faisant mine d'en avoir l'habitude alors que j'allais au cinéma pour la première fois. Un film canadien me montra la vie au pôle Nord. Lièvres blanchons, renards bleus, carnivores blancs, baleines grises, phoques, loutres, orques et ours polaires. Je n'arrivais pas à imaginer la vie là-bas, mais en même temps je savais que cela avait été le quotidien de mes ancêtres.

En rentrant, je pris le raccourci par une ruelle obscure derrière la gare. Cinq jeunes traînaient là, l'un d'eux barbouillait avec une bombe des signes mystérieux sur le mur. Curieuse, je m'arrêtai et les observai sans faire de

commentaire. Le plus petit de ces jeunes, remarquant ma présence, me chassa. « Va-t'en ! » Je ne supporte pas que quelqu'un tente de m'exclure d'un groupe. M'obstinant, je ne reculai pas d'un pas. Les quatre autres jeunes me remarquèrent à leur tour. L'un d'eux me demanda d'où je venais. « De Moscou. » Aussitôt, les cinq garçons se jetèrent sur moi comme si le mot Moscou avait été un code signifiant « à l'attaque ! ». Mon intention n'était pas de blesser ces maigres garçons au crâne doux et nu, mais il fallait bien que je me défende. Mains-pattes ouvertes, je décochai donc quelques coups délicats. Le premier tomba sur le derrière et, incapable de se relever, me regarda d'un air surpris. Le deuxième fit un vol plané, se remit sur ses jambes, serra les mâchoires et essaya de me cogner, mais repartit en l'air avec la légèreté d'une plume. Le troisième sortit un couteau de sa veste et voulut me poignarder. Il s'approchait, j'attendais, à la dernière seconde je m'écartai, me retournai et le poussai d'un coup dans le dos. Il s'écrasa sur une voiture garée là, s'énerva, se précipita sur moi, les lèvres éclatées. Je l'évitai une nouvelle fois et lui donnai une chiquenaude par-derrière. Il tomba par terre, se releva illico, cette fois pour déguerpir. Ses copains avaient depuis longtemps débarrassé le plancher.

L'homo sapiens se déplace avec lourdeur, comme si son corps avait trop de chair superflue alors qu'il est d'une maigreur pitoyable. Il cligne trop souvent des yeux, surtout dans les moments décisifs où il faudrait qu'il voie tout. Quand rien ne se passe, il imagine quelque chose qui l'oblige à bouger nerveusement, mais en cas de réel danger, il agit trop lentement. L'homo sapiens n'est pas fait pour le combat et il ferait mieux d'apprendre la sagesse et l'art de la fuite, comme les lièvres ou les chevreuils. Mais il aime le combat et la guerre. Qui a donc pu créer cette créature stupide ? Certains humains prétendent être à l'image de Dieu. Ce serait faire offense à Dieu. Au nord de notre globe terrestre, de petits peuples se souviennent que Dieu ressemblait à un ours.

Un blouson en cuir noir de bonne qualité était resté par terre. Je l'emportai chez moi pour en faire cadeau à Wolfgang.

Il vint me voir le lendemain à point nommé. « J'ai trouvé un blouson en cuir dans la rue, il est trop petit pour moi. Tu veux l'essayer ? » Wolfgang lança d'abord un coup d'œil indifférent sur le blouson, puis son visage se figea. « D'où sors-tu ce blouson ? Tu ne vois pas la croix gammée ? » Effectivement, il y avait une espèce de croix peinte sur le blouson. Je pris peur : pourvu que je n'aie pas blessé des gens de la Croix-Rouge ! Je m'empressai de chercher une justification : « Ce sont ces types qui m'ont agressée en premier. C'était de la légitime défense. » Une vapeur de colère se répandit autour du visage de Wolfgang. Il devait s'agir d'un malentendu que je voulus dissiper au plus vite. « Vraiment, ils étaient à peine blessés. S'il le faut, j'irai les trouver et m'excuserai. Ils m'ont mal comprise. J'ai dit Moscou et le groupe entier m'a agressée. C'est un code, Moscou ? »

Wolfgang s'assit en poussant un soupir et m'expliqua que, d'après des statistiques, les néonazis s'attaquaient le plus fréquemment à des Russes d'ascendance allemande qui ont une couleur aussi claire que moi, et non à des individus basanés ou aux cheveux noir ottoman. Les gens qui sont plutôt d'extrême droite ont peur des gens qui leur ressemblent tout en étant différents. « Je ne leur ressemble pas, protestai-je. — Peut-être pas. Mais un nom de lieu comme Moscou déclenche beaucoup d'émotions et il arrive qu'il attise la rage. »

Wolfgang appela le président de chaos et informa ensuite la police. On me montra plus tard un article de journal où il était écrit qu'une autrice en exil avait été agressée par des extrémistes de droite. Comme je n'avais pas été blessée du tout, on n'avait pas pu écrire que la victime se trouvait à l'hôpital dans un état grave, ce qui aurait paru plus convaincant. Je n'avais pas eu la moindre égratignure et pourtant il n'en restait pas moins que moi, être féminin, avais été agressée par cinq hommes et que cela fut une raison suffisante pour que Wolfgang et ses amis demandent à l'ambassade du

Canada que le Canada m'accueille comme réfugiée politique puisqu'il était trop dangereux pour moi de rester en République fédérale d'Allemagne. Je suppose que chaos voulait se débarrasser de moi parce que je mangeais trop de saumon et n'écrivais pas assez. « Nous n'avons plus qu'à attendre la réponse de l'ambassade du Canada », dit Wolfgang avec la voix d'une rose qui aurait beaucoup d'épines.

La nostalgie du pays glacial ne faiblissait pas, mais un souci imprévu surgit en moi, d'abord de manière insignifiante, ne se manifestant que tout bas dans la question de savoir si je devrais apprendre l'anglais. Était-ce pour rien que j'avais péniblement appris l'allemand ? Il fallait espérer que je ne m'embrouillerais pas avec une vie s'écrivant en plusieurs langues à la fois ! Puis vint un autre souci, qui me parut plus menaçant que le premier : ce que j'avais mis sur le papier jusqu'ici ne se perdrait plus, c'était pour ainsi dire sécurisé. Mais qu'en était-il des événements qui m'attendaient dans le Nouveau Monde ? Jamais je n'arriverais à apprendre la langue au rythme de la vie qui continuerait. « Je », ainsi s'appelait quelque chose qui pouvait disparaître. Mourir voulait dire ne plus être là. Jusque-là, je n'avais jamais eu peur de la mort, mais maintenant que je m'étais lancée dans mon autobiographie, j'avais peur : je pourrais mourir avant d'avoir décrit ma vie jusqu'au bout.

Mes ancêtres ne connaissaient sûrement pas l'insomnie. Comparée à eux, je mangeais trop et ne dormais pas assez. Mon évolution représentait nettement un pas en arrière. Je sortis la bouteille de vodka que je gardais dans une cachette derrière mon bureau pour mes nuits d'insomnie. À Moscou, il me fallait l'aide de personnes bien placées pour me procurer une bouteille de Moskovskaya, tandis qu'à Berlin on en achète dans n'importe quel kiosque de gare. Tenant la bouteille en trompette devant mon museau comme si j'entonnais une fanfare, j'étanchai ma soif. Vint le moment où je n'arrivai plus à détacher la bouteille de mon visage. Si j'essayais de l'arracher, cela faisait mal. Elle était incrustée en moi. J'étais une licorne, je

vis un ours polaire avancer vers moi, et la frayeur me précipita dans l'eau glacée. L'ours polaire, planté là affamé et salivant, soufflait avec énervement. Je le connaissais, c'était mon oncle. Pourquoi voulait-il me dévorer ? « Cher tonton », commençai-je gentiment, mais il me montra les dents et se mit à grogner. Ah oui, bien sûr, il ne comprenait pas ma langue. Pas étonnant. Je me sentais en sécurité dans l'eau car dans la réalité, l'eau était mon élément. Près de moi nageait une autre licorne. Elle me chuchota : « Tu ne peux pas te permettre d'être ivre ! Fais attention ! Les orques arrivent ! — Quelle bêtise ! Il n'y a pas d'orques ici ! rétorqua une autre licorne. — Si, elles émigrent car la nourriture vient à manquer dans leurs contrées d'origine aussi. — Alors, fuyons ensemble ! » Toutes les trois nous nageâmes épaule contre épaule en direction du nord. Nous plongeons dans la mer bleu glacé et en réémergions, nous tendions le cou sous l'eau entre des blocs de glace qui tanguaient et nous ressortions brusquement. Comme disaient les jeunes à l'époque, c'était « trop cool » de traverser les mers avec des potes. Si des glaces flottantes heurtaient ma tête, cela ne faisait pas mal du tout. Bientôt je cessai d'être attentive. Et puis apparut ceci : au premier abord, on aurait dit un petit bloc de glace inoffensif, mais soudain il s'agissait d'un gigantesque iceberg dont je ne voyais que la pointe. Ma corne heurta le géant, craqua et se brisa. Tant pis, la corne n'était qu'un ornement, pensai-je tout haut, mais je constatai aussitôt que, sans corne, je perdais l'équilibre. Mon corps, tournant autour de ma colonne vertébrale, fut entraîné vers le bas par un tourbillon. Au secours ! Je manque d'air ! J'aperçus de nombreux bébés phoques qui gigotaient. Apparemment, eux aussi étaient en train de se noyer. Si je n'avais pas été occupée par ma propre noyade, je les aurais volontiers dégustés.

Les visions nocturnes disparurent, je me réveillai, effrayée à l'idée de partir pour le Canada. Je me forçai à aller jusqu'à ma table de travail, mais n'ayant pas encore recouvré mes esprits, je promenai les yeux dehors. Dans la rue, un garçon roulait très lentement sur une drôle de bicyclette qui

rappelait un teckel. Il tira vigoureusement les poignées vers lui, la roue avant se redressa et la bicyclette ne roula plus que sur la roue arrière. Il tourna ainsi en rond pendant un moment avant de laisser retomber la roue avant. Puis, sans cesser de rouler, il se retourna et finit par se retrouver assis de dos par rapport au sens de la marche. Il ignorait si et quand il se produirait en piste, mais aucun doute : il s'entraînait pour le cirque. Soudain, il bascula comme si une méchante main invisible lui avait décoché un coup de côté. Ses genoux nus se colorèrent de rouge. Mais la douleur ne l'empêcha pas de continuer. Il se releva et essaya alors de faire le poirier sur la bicyclette. Le mot « guidon » me passa par la tête, oui, je veux un guidon avec lequel guider mon destin. Pour cela, il faudrait que je poursuive mon autobiographie. La bicyclette, c'est ma langue. Je n'écirai pas sur le passé mais sur tout ce qui peut encore m'arriver. Ma vie se déroulera exactement de la manière dont je l'aurai fixée par écrit.

À l'aéroport de Toronto, un vent glacial m'accueillit chaleureusement. Représenter une scène dans laquelle des inconnus venaient me chercher, je savais le faire, mais c'eût été une répétition de la scène à Berlin, que j'avais déjà mise par écrit. Comment une autrice éviterait-elle la répétition si une même scène se répète constamment à l'identique dans la vie ? Les autres qui ont émigré au Canada, comment ont-ils écrit sur leur vie ? Confrontée à de telles questions, rien ne vaut une bonne librairie. « La littérature de migrants, c'est là-bas. » Friedrich désignait le rayon où était encore fixée la vieille étiquette « Philosophie ». Le choix était si vaste que je ne savais même pas quel dos de livre toucher en premier. Friedrich me recommanda trois titres et je les achetai tous les trois.

Dans le premier livre, il était écrit que l'État du Canada traitait bien les nouveaux immigrants dès le premier jour. On organise pour chacun des nouveaux naturalisés une cérémonie où le maire en personne vient serrer la main du nouveau citoyen et lui tendre un bouquet de fleurs. Je recopiai ce passage.

À la scène suivante, le narrateur se rendait dans une école de langue. La pensée d'une nouvelle langue m'oppressait. L'allemand était encore trop nouveau pour que j'aie besoin d'une langue encore plus nouvelle. Une photographie dans le livre montrait une salle de classe à l'école de langues, avec des chaises minables et déglinguées. Cela ne valait pas le coup d'émigrer, me dis-je, s'il fallait presser son derrière sur des sièges étroits pour apprendre une nouvelle grammaire. De plus, l'auteur écrivait que la salle de classe était bien chauffée, à tel point que c'en était presque inquiétant pour le gaspillage d'énergie, mais ajoutait qu'il ne fallait pas s'en soucier puisque le Canada disposait de ressources en énergie inépuisables. Effroyable rien que d'y penser ! J'en avais plein le museau de ce premier livre et je le jetai dans un coin pour ouvrir le deuxième. Le rédacteur de ce livre-là voyageait en bateau depuis le sud du Nouveau Continent vers le nord et s'introduisait secrètement au Canada. « J'arrivai par une nuit obscure dans un petit port de pêcheurs désert. Je grelottais. J'ôtai mes lourds vêtements trempés et m'enveloppai dans un filet de pêcheur. Une odeur d'algues me monta au nez. » Les fringues froides et trempées et l'odeur d'algues me plurent tellement que je recopiai ce passage avec avidité. Mais cet auteur non plus ne demeurait pas longtemps sur la plage et, dès le lendemain, il se rendait auprès des autorités avant d'atterrir lui aussi dans une école de langue. Je refermai le livre et ouvris le troisième à peu près au milieu, je voulais atterrir en plein dans la vie. Là m'attendait la première rencontre, le désir, le premier baiser : je fus aussitôt aspirée par le livre.

À l'époque, je fréquentais un centre de formation. Au début, je ne visais pas autre chose qu'apprendre l'anglais. J'aimais bien parler avec tout le monde et ne m'inquiétais pas de savoir comment les autres me trouvaient. Au fil des semaines, il m'apparut de plus en plus clairement que j'étais la seule de la classe à être blanche comme neige. Le sentiment d'infériorité se mit à éclore comme une fleur vénéneuse. Personne ne se montrait offensant

envers moi pour cette raison, sans doute personne ne faisait-il attention à ma couleur, mais le miroir me montrait un visage blême et me chuchotait que j'avais une mine malade et triste. Je commençai à me rendre après les cours au bord d'un lac en bordure de la ville pour prendre le soleil, attendant le miracle brun, mais ma nature empêchait toute couleur de se fixer sur moi. Dans ma classe, un garçon nommé Christian avait attiré mon attention agréablement. Il me demanda si quelque chose m'angoissait. Au lieu de lui donner une réponse, je lui proposai d'aller nager ensemble le dimanche suivant. Il accepta aussitôt, ne laissant paraître aucune réticence.

Nous étions étendus près du lac, le corps mouillé, sous la douche des minuscules et douces particules lumineuses du soleil vespéral. Christian lui aussi était pâle, comme moi, et il était inexplicable que cela ne m'ait pas frappée plus tôt. Je lui parlai de mon chagrin, sur quoi il me dit le conte du vilain petit canard. Christian était fier de sa ville natale, Odense, d'où était aussi originaire l'auteur de ce conte. Une humeur joyeuse m'envahit, nos regards se croisèrent, et je posai ma main-patte sur sa tête. Il se pencha lentement, pressa son museau contre ma poitrine. Tandis que nous flirtions, le soleil descendit les dernières marches et disparut dans la cave. Nous étions trois étendus là, Christian, moi et la nuit.

Christian déclara qu'il ne voulait pas m'épouser dans une église, car la religion n'était pas une drogue de ce temps. Nous célébrâmes notre mariage entre nos quatre murs. Je tombai enceinte comme si on avait appuyé sur un bouton et donnai naissance à des jumeaux : une fille et un garçon. Le garçon mourut avant d'avoir reçu un nom. Je donnai à la fille celui de Tosca.

Tandis que je recopiais ces passages du troisième livre, j'entrai dans l'histoire racontée dont je devins une protagoniste. Je voulus l'adopter comme histoire de ma vie et la vivre moi-même jusque dans l'ultime signe de ponctuation. J'en lus à voix haute et en recopiai chaque phrase, mais le moment arriva où je n'eus même plus à regarder la page. Une voix sortant

du livre me susurrail l'histoire. J'écoutais et j'écrivais. Cette activité me coûtait beaucoup d'énergie vitale.

Mon mari et moi terminâmes notre formation. Pour couronner le tout, il trouva un emploi chez un horloger et moi dans un cabinet d'infirmières. Mon mari rejoignit peu après le syndicat des artisans, s'engagea en politique et ne rentra plus jamais à l'heure pour le dîner. Le week-end, au lieu de se reposer, il ne faisait plus que lutter pour les travailleurs avec une intensité croissante. Notre fille Tosca grandit seule entre mes mains. Elle était d'une nature gaie, elle me donnait de la joie, mais me plongeait parfois dans l'embarras. Elle dansait et chantait dans la rue, et si les passants applaudissaient avec enthousiasme, elle ne s'arrêtait plus. Un jour, mon mari me fit cette proposition surprenante : « Émigrons en Union soviétique. » Une agitation incurable s'empara de moi. Que de peine et de souffrance cela ne m'avait-il pas coûté de laisser derrière moi mon pays natal. Que m'arriverait-il si l'on m'y regardait comme une traîtresse ? Quand mon mari apprit ces craintes, il ne parla plus d'émigrer. Soulagée, je pensai la question de l'exil réglée à jamais. Mon amour pour le Canada était grand, même si je ne veux pas surévaluer cet amour, car j'aimais aussi les États-Unis, tout du moins les pancakes qu'on y préparait. Au bout d'une semaine, je compris que j'avais sous-estimé l'obstination de mon mari. Il vint vers moi avec une autre proposition : « Émigrons en Allemagne de l'Est ! Là-bas, on ne sait rien de ton passé. Nous déposons une demande en tant que Canadiens et disons que nous voulons aider à la construction d'un État idéal. J'aime le Canada autant que toi, mais le premier monde est dans l'impasse. Je t'ai déjà raconté que ma mère a perdu son travail au Danemark parce qu'elle avait participé à une opération d'extrême-gauche. Elle est venue avec moi au Canada et, peu après, elle a été assassinée par son amant, un névrosé. Si nous restons ici, nous devons continuer à trimer pour rien. Tosca ne pourra pas faire d'études à sa mesure. Elle est exceptionnellement douée. À l'Est, elle bénéficierait gratuitement d'une

bonne formation. Elle peut devenir patineuse artistique ou ballerine. » Quand j'entendis cela, ma décision d'aller en Allemagne de l'Est avec ma famille fut pratiquement arrêtée.

Je me jetai dans mon lit avec un soupir de soulagement et laissai mon oreille se blottir dans le mol oreiller. Couchée là comme un croissant, j'embrassais Tosca, qui n'était pas encore née. Elle faisait encore partie du rêve que je faisais, plongée dans un doux sommeil. Une chose était sûre : ma fille monterait un jour sur une scène de théâtre et danserait le rôle principal dans *Le Lac des ours polaires* de Tchaïkovski. Plus tard, elle mettrait au monde un fils qui serait tellement mignon qu'on aurait tout de suite envie de le chouchouter. Mon premier petit-fils, je l'appellerais Knut.

Je regardai vers la vaste étendue : pas une maison, pas un arbre, jusqu'à l'horizon tout était couvert de glace. Dès le premier pas, je m'aperçus que le sol était fait de blocs de glace. Mes pieds s'enfoncèrent en même temps que le bloc de glace sur lequel j'avais marché, j'étais déjà jusqu'aux genoux dans l'eau glacée, puis ce fut au tour du ventre et des épaules d'être mouillés. Je ne craignais pas de nager et trouvais plutôt plaisant d'être rafraîchie par l'eau glacée, mais, tout de même, n'étant pas un poisson, je ne pouvais pas rester pour toujours dans l'eau. Je vis une surface que je pris pour le bord de la terre ferme, mais à peine l'eus-je touchée qu'elle s'inclina et disparut dans la mer. À défaut de trouver la terre ferme, je me mis en quête d'un bloc de glace suffisamment gros. Après plusieurs échecs, j'en trouvai enfin un assez massif pour supporter mon poids. En équilibre, regardant vers l'avant, je sentais la glace fondre seconde après seconde à la chaleur de mes plantes de pied. L'île de glace avait encore la taille de mon bureau, mais le moment viendrait où elle aurait disparu. Combien de temps me restait-il ?

DEUXIÈME PARTIE

Le baiser de la mort

OceanofPDF.com

Ma colonne vertébrale s'étire, ma poitrine s'élargit, je rentre un peu le menton et je me tiens sans crainte devant le mur de glace vivant. Ce n'est pas un combat. Le mur de glace est en fait une chaude toison neigeuse. Je lève mon regard et croise deux yeux tels des perles noires et un museau humide. Vite je dépose un morceau de sucre sur ma langue et la tire dans sa direction. L'ourse polaire se penche lentement vers moi. Elle incline d'abord le bassin, puis la nuque, en se balançant sur les pattes arrière. Elle souffle, sa gueule exhale une puissante odeur de neige. Puis sa langue dérobe prestement le sucre dans le recoin le plus intime de ma bouche. Était-ce un baiser ?

Le public retient son souffle, oublie d'applaudir et demeure transi un moment. Mille regards emplis de crainte sont rivés sur l'ourse polaire Tosca, aucun spectateur n'imagine que le vrai danger se trouve ailleurs. Bien sûr, c'en serait vite fini de ma vie si Tosca, du haut de ses trois mètres, me décochait un coup de sa patte vigoureuse. Mais elle ne le fait pas. La situation serait bien plus critique, en revanche, si le groupe des neuf ours blancs debout à l'arrière-plan venait à perdre son calme. Qu'un seul d'entre eux s'énerve et c'est l'étincelle qui jaillit et allume un grand feu dévastant la piste et nous réduisant en cendres. C'est pourquoi je les observe attentivement, même ceux qui se trouvent derrière moi. Mon corps entier est une antenne. Chaque pore de ma peau est un œil, même dans mon dos j'ouvre des yeux innombrables. Tous les poils de ma nuque s'activent comme des radars pour surveiller les rapports de force dans le groupe. Pas une seconde pendant laquelle je relâche mon attention, sauf celle où Tosca et moi nous donnons ce baiser. À cet instant, mon attention entière se porte sur nos lèvres et je ne puis m'occuper du groupe des ours. Ma main gauche qui tient un fouet tressaille au moment du baiser.

Le public croit que le fouet m'assure de mon pouvoir sur tous ces grands animaux. En réalité, ce serpent de cuir est comparable à la baguette inoffensive d'un chef d'orchestre. Aucun musicien ne craint d'être frappé ni blessé par la baguette. Mais, peut-être parce qu'il a toujours un pas d'avance, ce fin petit bâton incarne la puissance. Il en va exactement de même pour mon fouet et mes fauves.

De tous les êtres vivants en présence sur la piste, je suis la plus petite, la plus faible et la plus lente. Mon unique avantage est de percevoir d'avance et de façon précise les variations d'humeur des autres êtres vivants. Au cas où le rapport de forces entre les neuf ours vacillerait et où seulement deux des ours se jetteraient l'un sur l'autre, mon corps n'aurait pas la force nécessaire pour stopper cette bagarre. C'est pourquoi, au moindre soupçon d'hostilité, je fais siffler mon fouet et j'appelle pour détourner l'attention des ours. Sinon, la situation pourrait vite dégénérer et atteindre un point de non-retour.

Neuf ours polaires se tenaient sur le pont incurvé, tels les têtes de Naga, le serpent mythologique à neuf têtes. Une première tête bougeait comme le pendule d'une horloge, une deuxième faisait sortir du fond de sa gorge une voix grave. Chaque tête attendait son tour et la récompense sucrée qui suivrait.

Ma jupe était courte, mes bottes hautes, ma longue chevelure bouclée nouée en queue-de-cheval. Je mesurais un mètre cinquante-huit, personne ne s'apercevait que j'avais dépassé la quarantaine. C'était Pankov, le directeur du cirque, qui, en me voyant, avait eu l'idée de programmer ce numéro. « Une fillette qui tient dix ours sous sa coupe. Fascinant ! J'en ai déjà la chair de poule ! Il nous faut un numéro sensuel. Les ours polaires sont bien plus grands que les ours bruns, et comme ils sont blancs, ils ont l'air encore plus grands qu'ils ne le sont en réalité. Quand ils sont alignés, on dirait une gigantesque paroi de glace. Magnifique ! » Aujourd'hui encore, la voix rauque de Pankov retentit à mon oreille. Sa consommation

de cigarettes faisait fi de l'économie planifiée. « Alors, qu'en dis-tu ? Es-tu à la hauteur d'une telle exigence ? Essaie donc ! N'aie pas peur de l'échec ! Je ne te limogerais pas, même si tout va de travers. Tu pourras continuer à travailler chez nous en faisant le ménage. » Et il partit d'un rire méchant. Pendant des années j'avais nettoyé l'écurie du cirque avant de détenir la clé de ma carrière actuelle. Pankov ne le savait que trop bien. Il me provoquait. Il voulait peut-être que la rage me fasse bondir hors de moi.

Je n'avais pas l'expérience des ours polaires, exception faite d'une tentative ratée qui forme une phase courte mais inoubliable de ma vie. À l'époque, je dressais un groupe de fauves et, un jour, je fus contrainte, à mon corps défendant, d'y admettre un ours polaire. J'aime tous les mammifères, mais j'abhorrais ce numéro de cirque très répandu qui mélange les espèces. Plus exactement, j'abhorrais la bêtise et la vanité des hommes qui se sentent fiers de forcer des tigres, des lions et des léopards à se blottir les uns contre les autres. Cela me rappelle les chorégraphies officielles qui font parader les minorités en vêtements bariolés. On leur accorde une autonomie politique, en contrepartie de quoi elles ont le devoir de simuler visuellement la pluralité culturelle de leur pays. À la différence de chez les hommes, le regroupement par race aide ces grands animaux. S'ils se tiennent à distance les uns des autres, c'est pour éviter de devoir se battre et tuer sans raison. Les hommes enferment les animaux ensemble dans un espace exigu pour que cela ressemble à une page de dictionnaire zoologique. J'avais souvent honte de me trouver en piste en représentante de cette espèce stupide nommée homo sapiens.

Sans ours polaire, ma troupe de fauves n'avait aucun intérêt, avaient déclaré mon supérieur ainsi que le supérieur de mon supérieur. Rétrospectivement, je compris qu'ils vivaient eux-mêmes comme des fauves dans leur troupe de politiciens avec la peur constante d'être dévorés par un autre fonctionnaire. Après la mort de Staline en 1953, il fut difficile de prévoir quel serait le suivant qui serait dévoré et par qui. Nous avions de

plus en plus l'impression qu'aucun cirque ne pourrait survivre s'il était la propriété de particuliers. Nous sentions une insécurité d'un genre nouveau. Personne ne savait si nous pourrions continuer à travailler de la même façon ou si une tempête viendrait arracher notre chapiteau de son emplacement.

En 1961, les trois troupes des cirques Busch, Aeros et Olympia prirent un nouveau départ en fusionnant pour devenir le Cirque national de la République démocratique allemande. Je nourrissais l'espoir que le Cirque national renoncerait aux numéros de fauves mélangés, étant donné que leur brutalité primaire ne s'accordait pas avec l'idée d'un État moderne. Mais mon souhait de fonder une paisible famille de lions ne rencontra aucun écho dans le monde du cirque. Toujours plus nombreux étaient les spectateurs avides de ce dangereux mélange de plusieurs espèces.

À l'époque, je ne savais pas encore avec certitude si les ours polaires étaient ou non des êtres aussi paisibles que les lions. En outre, je soupçonnais Pankov de m'avoir fait cette proposition uniquement pour me mettre en difficulté. Mais finalement, j'acceptai. Je ne voulais pas moi-même fermer une porte pouvant conduire vers mon ascension.

Quand je rencontrai Markus, mon mari, il avait déjà passé le sommet de sa carrière de dompteur d'ours. Depuis plusieurs années, j'étais de ceux, nombreux, qui admiraient son numéro avec les ours. Sous sa férule, les corps des ours, clairs, légers, brillants, traversaient la piste comme des particules lumineuses. Je tombai amoureuse de lui alors qu'il traversait une crise. J'assistais par hasard à l'une de ses répétitions. Il était entouré de stagiaires qui le vénéraient. Ses cheveux étaient soigneusement peignés et, même s'il ne s'agissait que d'une répétition, il portait une culotte de cheval anglaise et des bottes élégantes. Il se tenait là comme un maître expérimenté, mais je discernais sur son visage une expression de désarroi et la peur qui montait. L'ours brun ne suivit pas l'ordre de Markus et je crus voir dans les yeux de l'ours un signe de mépris.

L'ours brun possède la faculté, quand cela lui convient mieux, d'ignorer la présence des hommes. Même s'il se retrouve dans un espace, si exigu soit-il, avec un homme, il peut faire comme s'il était seul. Telle est la sagesse des animaux, obligés de partager un espace vital étroit. Ils peuvent ainsi éviter les querelles inutiles. J'ai entendu dire que les employés de bureau japonais qui se rendent chaque matin au travail dans un train de banlieue bondé possèdent la même sagesse.

Cependant, l'ours brun ne peut pas ignorer une personne qui le provoque. Markus le provoquait involontairement, et c'était là une grave erreur qu'aucun dompteur ne peut se permettre. Étais-je la seule à s'en être aperçue ? Markus traversait une crise existentielle, il ne comprenait plus les ours. En revanche, il ouvrait son cœur aux êtres humains, ce qu'il n'avait pas fait auparavant. La répétition finie, j'étais assise à côté de lui sur un banc, nous respirions au même rythme, ce qui diminuait très vite la distance qui nous séparait, et il ne se passa guère de temps avant que notre union ne fût inscrite sur le registre des mariages du pays. Pour moi, c'était le second mariage. Markus ne fit aucun commentaire lorsque je lui racontai que ma fille du premier lit vivait chez ma mère. Et il ne broncha pas lorsque je lui révélai que mon premier mari était lui aussi dompteur.

Markus avait l'intention de présenter la saison suivante un numéro avec l'ours kodiak. Ce nouvel ours, pas encore acclimaté, nous regardait d'un air buté comme s'il voulait nous dire que nous aurions beau lui donner un seau entier plein de sucre, il ne bougerait pas une oreille. Quand Pankov venait assister à une répétition, Markus faisait siffler son fouet plusieurs fois de suite pour donner l'impression qu'il travaillait. Markus était chaque jour plus négligé. Il arrivait nu-pieds aux répétitions dans un vieux survêtement bleu marine délavé. Ses cheveux fins, trempés de sueur, n'étaient plus peignés.

Il restait encore assez de temps jusqu'à la première, Markus pouvait aller à son rythme, mais il fallait que l'ours montre les dents pour que

Markus s'aperçoit enfin qu'il était furieux, et c'était préoccupant. Il était comme quelqu'un qui tente de se dépatouiller dans une conversation alors qu'il ne maîtrise pas la langue utilisée. J'en avais des sueurs froides, j'aurais voulu fermer les yeux.

Je fus soulagée, et Markus aussi, quand Pankov proposa de placer quelque temps l'ours kodiak entre les mains d'un psychologue animalier puisque cet animal avait un comportement singulier. « À la place, nous aurons des ours polaires », déclara Pankov avec un sourire qu'aucun de nous ne sut interpréter. Markus, d'abord effrayé, se calma quand Pankov ajouta que c'était moi qui présenterais un numéro d'ours polaires.

Mon mari se trouvait dans une autre phase de la vie que moi : il ne voulait pas d'un large public et n'aspirait pas non plus à continuer sa carrière. Au plus profond de son cœur germait le souhait de quitter à jamais son rôle de dompteur. Malheureusement, on ne saute pas d'un train en marche, à moins qu'on ne veuille mettre un terme à sa vie. Si on lui avait dit qu'il devait maintenant quitter son tortillard pour prendre l'express des ours polaires, il aurait préféré sauter par la fenêtre du train. Les ours polaires passaient pour être particulièrement agressifs et imprévisibles.

À l'époque, des cauchemars le faisaient hurler en pleine nuit comme un petit garçon mordu par un gros chien. Je le connaissais, ce cri-là. Enfant, j'avais vu un ami être victime d'une attaque par un chien.

Apparemment, Pankov s'était fait une idée assez précise de ce qu'il voulait voir sur la piste. Je devais me dégager le front avec un serre-tête, porter une jupe courte et diriger les ours polaires comme une fée, sans efforts. Markus était censé rester sur le côté de la piste et garder un œil sur les ours pour me protéger des dangers éventuels. Le public croirait qu'il n'était qu'un assistant. En réalité, ce devait être lui, l'instance de pouvoir agissant dans l'ombre. Pankov choisissait ses mots avec prudence afin de ne pas blesser mon époux, tandis que ce dernier savourait sans embarras son immense soulagement. Pour finir, Markus demanda d'une voix claire : « Et

combien d'ours polaires aurons-nous ? — Neuf, répondit Pankov. » Markus ne dit plus rien du reste de la journée.

J'appris plus tard de quoi il retournait : si Pankov avait un besoin si urgent d'une idée neuve, c'est qu'il avait reçu neuf ours polaires en cadeau de l'Union soviétique. Jamais notre cirque n'avait par le passé reçu un présent si généreux. Tout le monde se demandait en son for intérieur pourquoi la grande puissance avait eu l'idée de faire un tel cadeau à sa petite cousine allemande. Peut-être craignait-elle que la bénéficiaire ne la quitte bientôt pour courir rejoindre son ex, l'Allemagne de l'Ouest. Ou bien voulait-elle faire concurrence à sa voisine asiatique qui élargissait rapidement son cercle d'amis en offrant partout des pandas. Quoi qu'il en soit, les cadeaux, en l'occurrence ces ours polaires qu'on nous imposait, ne tardèrent pas à rejoindre notre cirque.

Si on vous offre un gâteau, il faut s'empresse de le manger. Si on vous fait cadeau d'une peinture, il faut l'accrocher au mur. Il y va des bonnes manières de qui reçoit. Les neuf ours polaires n'étaient pas des objets à exposer en vitrine, c'étaient des danseurs accomplis. La lettre d'accompagnement disait que les ours polaires avaient étudié à l'académie des Arts de Leningrad d'où ils étaient sortis avec d'excellentes mentions et qu'ils étaient donc prêts à se produire sur scène. L'administration chargée du dossier mit la pression sur Pankov : il devait, pour la prochaine visite du Kremlin, monter un show digne de ce nom, dont les neuf ours polaires seraient le clou. La prochaine visite du Kremlin, c'était comme un tremblement de terre ou un orage : on ne pouvait jamais la prévoir. Pankov fut pris de panique : il fallait mettre sur pied au plus vite ce show avec les ours polaires.

Les mots « ours polaire » me rappelèrent non seulement l'ours à problèmes que j'avais essayé d'intégrer à la troupe des fauves, mais aussi une ourse qui se produisait dans un théâtre pour enfants. Elle était comédienne et, si je ne m'abuse, elle se nommait Tosca. J'avais eu un billet

d'entrée, probablement par des relations professionnelles, et j'étais allée au théâtre pour tuer le temps. Je n'avais jamais entendu parler de Tosca mais, après avoir pris place dans la salle, j'entendis le couple assis à côté de moi parler d'elle.

Tosca, disaient-ils, était brillamment sortie de l'école de ballet mais n'avait décroché aucun rôle, même pas dans le spectacle *Le Lac des cygnes*, alors qu'on s'y attendait. Elle jouait alors régulièrement pour les enfants. Sa mère avait été une personnalité célèbre qui avait émigré du Canada pour gagner la partie socialiste de l'Allemagne et avait rédigé une autobiographie. Malheureusement, le livre était épuisé depuis longtemps, personne ne l'avait lu et il était donc devenu plutôt légendaire.

Assise au premier rang, je retins mon souffle quand le gigantesque corps blanc et souple entra en piste. Je n'avais jamais rien vu de comparable : un bloc de vie, léger comme une plume et souple, qui me rendait sensible la pesanteur et la chaleur de la chair.

Dans ce spectacle pour enfants, Tosca n'avait pas de texte à réciter, mais il lui arrivait de bouger la mâchoire. Les yeux rivés sur sa gueule, je n'arrivai bientôt plus à respirer tant il était évident pour moi qu'elle voulait dire quelque chose, mais je ne comprenais pas quoi. Les éclairages étaient probablement progressistes pour l'époque : les rideaux imitaient une aurore boréale, envoyant régulièrement vers nous de mystérieuses ondes lumineuses. La toison de Tosca changeait selon la lumière, passant de l'ivoire au marbre, puis au givre. Durant cette représentation, nos regards s'étaient croisés quatre fois en tout.

Nous ne fûmes pas peu surpris, une semaine après l'arrivée des neuf ours polaires, de les voir fonder un syndicat. Ils n'y allèrent pas de main morte avec les revendications qu'ils posaient à Pankov et, comme ce dernier les ignora, ils entamèrent une grève féroce.

Les ours polaires étaient capables de tenir couramment en allemand un discours politique. J'appris de leur bouche de nouveaux mots spécialisés,

issus sans doute du mouvement ouvrier. Leurs revendications ne comportaient rien dont on pût dire que ce fût typiquement ursin. La majoration pour heures supplémentaires ; le congé mensuel pour les femmes ; une cantine proposant chaque jour de la viande fraîche et des algues de la mer du Nord ; une salle de douche avec de l'eau glacée ; la climatisation, ainsi qu'une bibliothèque de prêt pour les employés du cirque. Les êtres humains eux aussi auraient bien pu avoir l'usage d'une douche ou d'une cantine, mais nous n'avions jamais eu le courage d'exposer la moindre revendication à Pankov. Nous travaillions jour et nuit dans une telle précipitation que nous en avions oublié jusqu'au contenu de notre contrat de travail.

Pankov devint cramoisi lorsque le délégué du syndicat lui lut la liste des revendications. « Une salle de douche ! Une cantine ! Vous êtes tarés ! Vous pouvez vous laver à l'eau froide n'importe où dehors. Je n'ai rien non plus contre le fait que vous mangiez votre bizarrerie d'algues. Mais tout ça n'a rien à voir avec moi, voyons ! Quel culot d'avoir seulement l'idée de faire grève ici ! Notre pays est le pays des travailleurs. Donc pas de grève chez nous, compris ? »

Au fond de lui, Pankov était un homme du Moyen Âge ; pour lui, les ours n'avaient pas plus de droits que des esclaves. Mais il lui restait un faible pour les choses intellectuelles : il refusa toutes les revendications, sauf qu'il promit de construire une petite bibliothèque. Les ours, venus d'un grand pays, n'étaient pas habitués à faire des compromis avec un petit pays. La seule forme de rapprochement qu'ils connaissaient était l'invasion. Ils ne songèrent pas à terminer la grève ni à remercier Pankov pour la bibliothèque.

Quand je toquai à la porte de Pankov pour lui donner une bouteille de vodka de contrebande, cela faisait dix jours qu'il se trouvait en état de guerre. Il ressemblait à une plante verte qui s'étirole. Voyant la bouteille de vodka dans ma main, il eut un sourire éteint. Puis il prit deux gobelets, en

fait plutôt des verres à dents, et nous versa une vodka. Nous trinquâmes et je fis semblant de boire tandis que Pankov, lui, avalait vraiment sa gnôle. Il reprit provisoirement de la vigueur et je saisis cette seconde pour lui parler de Tosca. Les mots « ourse polaire » le dégrisèrent illico, il se versa un autre petit verre et but. J'attendis quelques secondes et proposai d'inviter Tosca à nous rejoindre pour que je monte un numéro avec elle. « Si j'arrive à préparer un spectacle épatant avec Tosca, le scepticisme des visiteurs du Kremlin fondra, même si la grève devait s'éterniser autant que le froid sibérien. Aucune crainte ! Jamais les hommes politiques russes ne s'apercevront que l'ourse polaire vient du Canada et pas d'Union soviétique. »

L'identité nationale a toujours été quelque chose d'étranger aux ours polaires. Chez eux, il est fréquent de tomber enceinte au Groenland, d'accoucher au Canada et d'élever ses enfants en Union soviétique. Ils n'ont ni nationalité ni passeport, franchissent les frontières sans demander la moindre autorisation et ne sont donc jamais vraiment en exil.

Pankov était suspendu à mes lèvres comme un pochard qui se noie dans une mer de vodka et s'accroche à un fétu de paille. Il demanda à sa secrétaire de téléphoner au théâtre pour enfants, s'assoupit sur son canapé et se mit à ronfler avant même de connaître le résultat de la conversation. La secrétaire fit le nécessaire par téléphone pour que Tosca vienne comme artiste invitée. À ce moment-là, le théâtre pour enfants n'avait pas de rôle pour Tosca et elle s'ennuyait. Le directeur du théâtre pour enfants l'autorisa aussitôt à travailler dans notre cirque.

Par la suite, j'appris que cette information avait été modifiée, sinon falsifiée. Il n'était pas vrai qu'il n'y avait pas eu de rôle possible pour Tosca. Tosca s'était vu proposer un rôle, mais il ne lui plaisait pas. Elle avait protesté et il y avait eu des différends avec le théâtre. Un auteur allemand avait laborieusement bricolé à partir d'*Atta Troll* de Heinrich Heine une pièce pour enfants dans laquelle Tosca était censée jouer le rôle

de Mumma, l'ourse noire. Tosca déclara n'avoir rien contre le fait de jouer Mumma. Elle voyait même comme un honneur de peindre son corps en noir, de se faire enchaîner par le montreur d'ours et d'exécuter une danse lascive sur un marché. Mais elle n'était pas d'accord avec l'intrigue. Son mari, avec lequel elle dansait, aspirait à la liberté et se rebellait contre la chaîne du montreur d'ours. Tosca récusait le présupposé selon lequel Mumma était d'un esprit plus vil, n'ayant pas d'aspiration à la liberté. Proposer de l'art corporel dans la rue et demander de l'argent pour cela, était-ce servile ? Un négociant de la Hanse était-il plus noble qu'une saltimbanque alors que tous deux travaillaient pour de l'argent ? Et qu'en était-il de la danseuse étoile du ballet soviétique de Leningrad, qui dénudait pour les spectateurs une grande partie de son corps ?

Autre chose encore préoccupait Tosca : Mumma éduquait seule ses enfants, ce qui était la règle chez les ours. Mais il n'arrivait jamais dans la nature qu'une mère-ourse morde par amour l'oreille de son benjamin et la mange. Tosca demandait que le dramaturge change ce passage. Enfin, Tosca était heurtée par le ton narquois sur lequel on parlait de Mumma, du succès qu'elle remportait dans la ville capitaliste de Paris et du fait qu'elle prît pour amant un ours blanc. Qu'avez-vous donc contre Paris ? Qu'avez-vous contre un ours polaire ?

Le metteur en scène et le dramaturge jugèrent déplacé, et même inexcusablement culotté, qu'une actrice critique la teneur d'une pièce classique. Le dramaturge se sentit blessé dans sa dignité, le metteur en scène éclata en sanglots et se plaignit au directeur. Ce dernier lui aussi fut indigné en apprenant cette impertinence de Tosca, mais les lois sur le travail ne lui permettaient pas de la licencier. Juste à ce moment, alors qu'il trépignait de rage, il reçut du cirque la demande d'y faire travailler Tosca quelque temps.

Tosca accepta aussitôt l'invitation, elle était comblée. Mais dès son arrivée au cirque, elle déchanta une première fois. On l'avait amenée dans

une cage superbement décorée montée sur de grandes roues. Quand la voiture passa devant les neuf ours polaires, ces derniers lancèrent des invectives : Traîtresse ! Briseuse de grève !

À l'instant où Tosca m'aperçut, son visage brilla d'une étincelle de reconnaissance. Elle essaya de se lever, mais le plafond de la cage était trop bas. Je m'approchai d'elle, elle me regarda, huma mon haleine. Je crus discerner dans son regard une sorte d'affection.

Cette nuit-là, je mis du temps à m'endormir, exactement comme lorsque, enfant, on m'avait donné mon premier chiot. À cinq heures du matin, je me réveillai pour la dernière fois d'un sommeil léger et fus incapable de rester couchée. Je poussai la cage sur roues jusqu'à la salle de répétition et m'assis par terre face à Tosca. Elle me regarda avec curiosité, passa ses pattes à travers la grille comme si elle voulait me rejoindre. Le temps s'arrêta, je ne bougeais pas. Quand je fus certaine que Tosca s'était calmée, j'ouvris la cage. Elle sortit lentement, reniflant mon corps par endroits, léchant la paume que je lui montrais, puis elle se dressa sans peine sur ses deux pattes. Elle était au moins deux fois plus grande que moi. À cet instant, je me dis que les ours bruns, eux, étaient vraiment petits. Je posai un morceau de sucre sur ma paume, Tosca reposa son train avant sur le sol et, d'un coup de langue, s'empara de la plus douce des friandises.

« Il lui est très facile de se tenir sur deux pattes. Elle doit avoir cette faculté dans ses gènes. » C'était la voix de mon mari, qui nous avait apparemment observées tout ce temps par la porte entrebâillée. « Alors comme ça, tu es déjà réveillé, Markus. — Tosca a hérité ses facultés de sa mère. Sa mère était une star du cirque. — Je ne crois pas qu'une chose de cet ordre soit héréditaire, répondis-je distraitement. » Balayant mon avis d'un revers de main, mon mari continua : « Et pourquoi pas ? Il a fallu je ne sais combien de milliers d'années à l'humanité pour marcher sur deux jambes. Mais à nous, une année suffit. Ce qui veut dire que le résultat de l'entraînement a été inscrit dans les gènes puis s'est transmis. »

L'après-midi suivant, on nous livra un pont incurvé en poutres métalliques massives. Une fois monté, il fut installé dans la salle de répétition. Tosca posa une patte sur le pont, le gravit prudemment, pas à pas, et, arrivée à l'endroit le plus haut, s'arrêta. Puis, tendant le cou vers l'avant, balançant lentement le museau, elle huma l'air autour d'elle. On aurait pu croire à une pièce de théâtre. « Une scène pareille, c'est déjà du théâtre ! » s'exclama mon mari avec un hochement de tête satisfait. Pankov était venu se planter près de lui, affichant une mine fière. « Le moment viendra bien où les neuf ours polaires cesseront cette grève ridicule et travailleront sagement avec nous. Ils se tiendront tous alignés sur ce pont. Ce sera superbe ! J'ai fait fabriquer cet ouvrage d'art pour qu'il supporte cinq tonnes. Je lui ai déjà trouvé un nom : le Pont de l'Avenir. Ça en jette, non ? Et s'il te plaît, ne t'avise pas d'oublier que c'est moi qui l'ai baptisé ainsi ! »

Ensuite, Markus alla chercher un ballon bleu avec lequel il entraînait autrefois les otaries. Tosca renifla le ballon, lui donna un petit coup de museau et, quand il se mit à rouler, le suivit à pas légers. Cela lui valut de ma part quelques morceaux de sucre en récompense et elle recommença le même jeu.

Répéter un numéro nouveau avec Tosca était trop simple, et donc presque frustrant. Je n'avais rien à lui enseigner. Il me suffisait de lui faire reprendre les choses que la curiosité la poussait à faire et de les combiner. Mais je devais être sûre que Tosca les referait vraiment lors de la représentation. Notre public serait probablement satisfait d'un tel show.

Apparemment soulagés, Markus et Pankov allèrent se chercher une bière pour fêter l'événement, tandis que, pour ma part, je n'étais pas encore totalement contente de nous. Déplacer le ballon avec son museau : cela s'accordait mal avec l'aura divine de l'ourse polaire Tosca. Le premier histrion venu était capable de gravir le « Pont de l'Avenir » et de regarder langoureusement au loin. Non, pas de cabotinage saugrenu avec Tosca !

N'y avait-il donc aucune idée revigorante capable de galvaniser le public ? Mon ambition soudain revenue me fit sourire avec malice.

Je montrais à l'époque de petits signes de dépression, comme après mon premier mariage. On n'employait pas alors chez nous le mot de dépression. En secret, je nommais cet état « tristesse ». Le premier signe de cette tristesse s'était manifesté quand je mis au monde ma fille et passai le plus clair de mon temps à allaiter mon bébé, comme n'importe quel mammifère, et à lui changer ses couches. En plus de quoi je devais aider mon premier mari dans les tâches de gestion, laver son linge et repasser ses tenues de scène. Renonçant à ma carrière de dompteuse, j'étais devenue quelque temps la maîtresse de maison du cirque. Le vide que je sentais en moi n'était pas impondérable. Au contraire. Chaque fois que mes mains se tenaient tranquilles et que je restais inactive quelques secondes, le vide augmentait dans ma poitrine et m'oppressait. La nuit, la sensation de vide s'asseyait sur ma poitrine, me rendant la respiration difficile, et je me retournais dans mon lit toutes les cinq minutes. Je voulais être de nouveau en piste sous la douche de lumière des projecteurs et avoir les oreilles déchirées par les acclamations du public. Surtout, je voulais recommencer à travailler avec les animaux. Je me disais que le monde m'aurait vite oubliée si je jouais plus longtemps la femme d'intérieur. C'était cette inquiétude qui m'avait fait accepter sur-le-champ une proposition risquée, celle de mener une troupe de divers grands animaux, et j'avais confié ma petite fille aux soins de ma mère.

Ma « tristesse » était revenue depuis que j'avais épousé Markus, mon deuxième mari. Seul mon art de la piste pouvait trouer le ciel morne et procurer aux spectateurs la surprise d'une lumière bleue ensoleillée !

Markus me demanda, inquiet, ce qui m'arrivait pour que je n'aie pas dit un mot depuis un certain temps. Le ciel était si morne, répondis-je. « Depuis le temps que ton Anna est chez ta mère, tu ne la vois jamais. Cela te convient ? » Je fus surprise que mon mari pense à ma fille. « Pourquoi ne

vas-tu pas lui rendre visite ? — Je n'ai pas le temps. Tu sais bien que le car a des horaires impossibles. Je ne peux pas me permettre de penser à mon enfant. Cela ne sert à rien. »

Après la chute du Mur, on m'aurait peut-être traitée de marâtre, mais à l'époque, nombre de mères ne pouvaient pas faire autrement que confier leurs enfants aux soins de la puissance publique et leur rendre visite uniquement le week-end. Il existait même des métiers qui empêchaient les mères de voir leurs enfants pendant des mois. On ne le leur reprochait aucunement. L'amour maternel était inconnu, même comme mythe. Les églises où la Vierge Marie tenait exemplairement son enfant dans ses bras étaient fermées. Une fois que la répression de la religion commença à faiblir, le mythe de l'amour maternel se leva comme un mirage à l'horizon du pays. Après la chute du Mur, quand on critiqua durement Tosca pour avoir rejeté son fils Knut, cela me fit de la peine. Certains disaient que si Tosca avait confié son fils à des étrangers, c'était parce qu'elle venait de la RDA. D'autres écrivirent dans la presse que Tosca avait perdu son instinct maternel parce qu'elle avait travaillé dans un cirque zoophobe où elle avait subi un stress typiquement socialiste. La notion de stress me semblait inappropriée. On ne parlait pas de stress avant la chute du Mur, on disait seulement souffrance. La notion d'instinct maternel n'était pas moins bancal. Chez les animaux, c'est l'art, et non l'instinct, qui permet d'éduquer les enfants. Il ne saurait en aller bien autrement chez les êtres humains, sans quoi ils n'adopteraient pas des enfants différents d'eux.

Si mon ambition se remet à grandir, c'est peut-être parce que je redoutais la prochaine poussée de tristesse. « Ça ne me suffit pas de montrer Tosca dans un vulgaire show sur le pont ou avec un ballon. Il faut proposer quelque chose d'absolument nouveau, du jamais vu dans le monde du cirque ! » J'assenai mon projet sur la table sans faire mystère de mon ambition. Pankov arrêta de se déverser la bière dans le gosier et dit que les

livres d'ethnologie et de mythologie nous fourniraient peut-être des idées neuves. Au cirque, en général, les gens évitaient de paraître trop intellectuels, sinon ils auraient pu attirer l'attention de la police secrète. De plus, ils craignaient de couper l'appétit des spectateurs avec leur intellectualisme. Pankov, en se montrant grossier et méchant, tentait de faire oublier le fait qu'il avait un doctorat en anthropologie.

Mon mari et moi eûmes droit à une journée de congé pour recherches. Pankov nous rédigea une lettre de recommandation et nous nous rendîmes dans une bibliothèque publique, celle du cirque n'existant pas encore. Nous y trouvâmes facilement plusieurs ouvrages spécialisés sur le pôle Nord et, plongés dans la lecture, nous nous oubliâmes tout autant que l'objet de notre visite.

Les ours polaires, n'ayant plus aucun contact avec les hommes depuis longtemps, ne pouvaient soupçonner à quel point les petits bipèdes étaient dangereux. On rapportait qu'un ours polaire s'était par pure curiosité approché d'un petit avion qui s'était posé sur son territoire. Le chasseur amateur était descendu de l'appareil et avait visé l'ours en toute quiétude avant de tirer. Il aurait fallu un miracle pour que la balle mortelle ne l'atteigne pas. La chasse aux ours polaires devint un sport prisé ne requérant ni technique de chasse particulière ni goût du risque. Cela dit, qui voulait se lancer dans le commerce des ours devait les capturer vivants, ce qui exigeait tout de même une certaine technique. Malgré tous les efforts déployés, de nombreux ours succombaient à l'anesthésie, d'autres pendant le transport. En 1956, l'Union soviétique prohiba la chasse aux ours polaires, mais les États-Unis, le Canada et la Norvège continuèrent de les chasser. Rien qu'en 1960, plus de trois cents ours polaires furent abattus par des chasseurs amateurs.

Je soufflais de rage comme un animal. Sans doute mon mari espérait-il me calmer et me détendre en me disant ceci : « Que dirais-tu de te déguiser en cow-boy et de faire semblant de tirer sur Tosca ? Roulement de tambour,

Tosca s'effondre, elle fait la morte. — Ça pourrait paraître ridicule, je crains. Et comment ça continue ? — Soudain Tosca se redresse et te dévore. C'est-à-dire que la victime de la violence humaine ressuscite et qu'elle triomphe finalement du méchant. — Ce n'est pas possible. Le public ne vient pas au cirque chercher du réalisme socialiste moralisant. Ce qu'il nous faut, c'est plutôt une intrigue mythologique. — Alors, lisons des livres sur les Esquimaux ! »

Nous lûmes que les Esquimaux, ainsi que nous nommions alors les Inuit, possédaient un grand savoir sur les ours polaires, mais que ce savoir n'était pas reconnu par les scientifiques. La raison la plus souvent invoquée pour justifier cette attitude était le manque de preuves. « Nous, nous ne sommes pas des scientifiques. Nous avons le droit de croire ce que disent les Esquimaux. — Oui. Quand j'étais petite, je voulais devenir zoologue. Voilà enfin une raison pour laquelle il est bon que je ne le sois pas devenue. » Dans le même livre, on pouvait lire que les Esquimaux croyaient que les ours polaires se fermaient l'anus avec des bouchons pendant l'hibernation. « Que dirais-tu si Tosca, en piste, se bouchait le trou du cul avec un bouchon de bouteille de vin qu'elle catapulterait en l'air en pétant ? — C'est d'un goût ! Présente ça toi-même. »

Des Esquimaux ont rapporté que les ours polaires, quand ils sont en mer, poussent des blocs de glace en leur donnant de petits coups avec le museau, et ils pensent que c'est probablement une stratégie de chasse leur permettant de s'approcher de leur proie sans se faire remarquer. Je pensai à Tosca qui, dès que je lui avais placé le ballon sous le nez, s'était mise à le pousser à petits coups de museau.

« Que dirais-tu de t'asseoir dans un landau que Tosca pousserait du museau ? » Je ne trouvais pas cette idée si absurde que cela. « Mais est-ce bien la répartition des tâches que le public attend de nous ? Moi bébé et Tosca en maman ? Est-ce à moi de me faire mater par elle ? — Les fondateurs de l'empire romain ont tété le lait d'une louve. Une grande

personnalité capable d'un acte héroïque qui change la face du monde doit avoir été adoptée et allaitée par un animal. — Et une comédie musicale ? Au début, nous montrons mon enfance, je bois du lait d'ourse, et à la fin je me retrouve impératrice. — Bonne idée. Mais j'ai l'impression que tu oublies quelque chose. Nous sommes à la bibliothèque pour chercher une idée réalisable rapidement. Je doute que nous ayons le temps d'écrire, composer et monter une comédie musicale. »

Nous poursuivîmes nos lectures. D'autres Esquimaux rapportent que les ours polaires appliquent des compresses de neige sur leurs blessures pour stopper les hémorragies. Une belle image, mais inutilisable sur une piste.

De nombreux Esquimaux croient que les ours polaires sont gauchers. Ce serait intéressant de montrer Tosca dans une salle de classe reconstituée, écrivant des mots au tableau, de la main gauche. Les spectateurs les plus importants pour Pankov seraient des Russes, donc Tosca devrait écrire en caractères cyrilliques. Je supposai que l'écriture cyrillique serait trop difficile pour la main gauche d'une ourse polaire. À quoi mon mari répondit : « Mais les idéogrammes chinois sont bien plus compliqués que l'écriture cyrillique. Pourtant, en Chine, les pandas maîtrisent les idéogrammes, même s'il s'agit, c'est vrai, des signes simplifiés postérieurs à la réforme communiste. — Quand j'ai parlé à Pankov des pandas qui écrivent, la rancœur l'a fait grincer des dents et il a dit que ce n'était rien d'autre que de la propagande, une propagande-propanda du gouvernement chinois soucieux de justifier sa réforme de l'écriture. Je lui ai demandé pourquoi c'était selon lui de la propagande et si cela voulait dire que même les ours pouvaient écrire à condition que les signes contiennent moins de traits. — Et qu'a-t-il répondu ? — Il s'est obstiné à dire que les pandas ne savaient pas écrire. Qu'on avait beau simplifier les caractères, des caractères restent des caractères et les pandas restent des pandas. Mais je me demandais ce que nous pourrions encore faire — au cas où les pandas seraient quand même par nature plus intelligents que nous ? — La seule

chose, ce serait probablement de n'en rien dire à nos hôtes du Kremlin. — On ne peut pas comparer les intelligences d'animaux différents. Et puis, une piste de cirque n'est pas le lieu pour étaler son intelligence. En outre, envier aux pandas leur intelligence ne nous avance guère. — Chaque ursidé a ses points forts. Le cirque n'est pas là pour afficher le quotient intellectuel de la nation. Au fait, tu te rappelles le livre pour enfants *Les Trois Ours* ? » Ses coq-à-l'âne me surprenaient toujours. « Ça pourrait être mignon et intéressant si l'ourse faisait des choses banales que nous, les hommes, faisons au quotidien : s'asseoir à table, poser sa serviette sur ses genoux, ouvrir un pot de confiture et tartiner de la confiture de fraise sur du pain, boire un chocolat dans un bol et ainsi de suite. »

La bonne humeur de mon mari persistait, et même le ton impertinent de la bibliothécaire qui nous chassa du bâtiment avant la fermeture ne réussit pas à le contrarier. « Qui l'eût cru ? J'aime bien ça, être en bibliothèque ! Faire des recherches et récolter des idées de chorégraphie : ça me convient bien mieux que d'être sur la piste à dompter des fauves. » Il avait les joues émaciées et des cernes autour des yeux. Ses cheveux avaient pris la couleur du givre et ses sourcils étaient devenus broussailleux. Ne devant plus s'occuper d'ours vivants, il était soulagé, en lui une digue s'était rompue, et le flux des années avait recommencé à s'écouler : il avait radicalement vieilli en l'espace de quelques jours.

Le lendemain matin, nous commençâmes de bonne heure à répéter avec Tosca des situations du quotidien. Elle arrivait sans peine à ouvrir un pot de confiture, mais pas à se faire une tartine. L'agilité de ses doigts ne posait pas de problème, c'était seulement qu'elle préférait prendre toute la confiture d'un coup de langue dans le pot. Je ne trouvai aucun stratagème pour lui faire faire ce que je voulais. Pas possible non plus de la persuader par la parole, il nous manquait une langue commune.

« Je ne sais plus quoi faire. Je sors fumer une clope », dit mon mari, me laissant seule dans la pièce avec Tosca. Depuis quelque temps, il fumait de

plus en plus et sirotait de plus en plus souvent de la vodka. Je regardai mélancoliquement en direction de Tosca. Elle était étendue sur le dos comme un bébé, comme ma fille Anna lorsqu'elle était petite. Je pensai à Anna, me demandant comment elle allait, si elle s'était fait des amis à l'école.

Le lendemain, Markus retourna à la bibliothèque, seul, cette fois. Nous ne savions pas encore à quoi ressemblerait notre numéro, mais je pouvais tout de même déjà répéter avec Tosca son entrée et sa sortie, moments dont les non-initiés sous-estiment l'importance. Je marchais vers un coin de la salle de répétition en veillant à ne pas montrer mon dos. Sur le sol, il y avait des ballons, un seau, des animaux en peluche. Tosca s'approchait résolument de moi, reniflait diverses parties de mon corps, s'intéressant particulièrement à mon postérieur, mais aussi à ma bouche et à mes mains. Je me disais qu'il me fallait réprimer mon rire, mais ce que je devais réprimer était bien plus qu'un rire.

À midi, mon mari n'était toujours pas de retour et mon estomac vide se faisait entendre. Je demandai à Tosca d'entrer dans sa cage et de m'y attendre. À cet instant, la secrétaire de Pankov pénétra dans la pièce, m'apportant un ustensile, apparemment une espèce de tricycle bizarre. « Je me suis dit que vous seriez peut-être intéressée par ce véhicule pour petits ours. C'est un cirque russe qui nous l'a offert. L'engin a été utilisé et est un peu cassé, mais on peut encore s'en servir. » Le tricycle était solide, je m'assis dessus mais n'arrivai pas à pédaler. Depuis sa cage, Tosca me lançait des regards envieux. Le tricycle était évidemment trop petit pour elle. Il me faudrait prier Pankov de lui confectionner un modèle spécial, mais il me tiendrait alors un long discours sur les comptes qui étaient dans le rouge.

Assise sur le tricycle, les genoux sous le menton, je pensai au temps où je distribuais les télégrammes à bicyclette. Je ne gagnais pas grand-chose, cette époque était placée dans mon souvenir sous la rubrique « pauvreté ».

Plus tard, en RDA, tous les rapports financiers se mirent à briller d'un éclat noir. Quelqu'un me dit que les chiffres rouges étaient partie intégrante du capitalisme et que nous n'étions pas concernés.

Entre l'Office des Télégraphes et la porte des clients, je m'exerçais chaque jour au cyclisme artistique. Si j'augmentais ma vitesse et abordais un virage sans freiner, mes chevilles venaient effleurer la terre qui défilait. La force centrifuge exerçait sur moi un pouvoir érotique. Parfois, j'avais envie de m'envoler, je tirais le guidon vers ma poitrine et la roue avant quittait le sol. Je roulais alors sur la seule roue arrière : l'euphorie ainsi qu'un sentiment de fierté m'envahissaient. Ou bien je détachais mon postérieur de la selle, déplaçais le poids de mon corps lentement vers les deux poignets et soulevais le bassin. Cela me donnait l'impression de pouvoir lever simultanément les deux pieds des pédales et de faire le poirier sur la bicyclette tout en continuant à rouler. L'acrobatie, c'était mon rêve, j'aurais voulu sauter par-dessus un arc-en-ciel et chevaucher un nuage.

Je vis la flamme noire vaciller dans les pupilles de Tosca. La clarté se fit autour de moi, une clarté telle que j'en fus éblouie et que la séparation entre le mur et le plafond disparut. Je n'avais vraiment pas peur de Tosca, mais l'atmosphère qui régnait là, autour d'elle, avait quelque chose d'effrayant et je me retrouvai dans un domaine où personne ne devrait mettre les pieds. Là, dans les ténèbres, les grammaires de diverses langues perdaient leur couleur, elles fondaient, se mêlaient, regelaient, flottaient et rejoignaient les blocs de glace charriés par les flots. Assise sur le même bloc de glace que Tosca, je comprenais chaque mot qu'elle me disait. Non loin de nous, il en flottait un autre sur lequel était assis un Inuk discutant avec un Monsieur Blanchot.

« Je veux tout savoir de toi. » C'était Tosca qui me disait cela et je comprenais chacun de ses mots. « De quoi avais-tu peur quand tu étais petite ? » Sa question me surprit car en général personne ne m'interrogeait

sur ma peur, moi, célèbre et impavide dompteuse de fauves. Or, en réalité, il y avait une chose dont j'avais peur.

Enfant, il m'arrivait de sentir la présence d'insectes dans mon dos. Un jour de fin d'été, au crépuscule, je jouais seule dans le vestibule de la maison quand je sentis quelqu'un derrière moi ; je me retournai et vis un vieux scarabée, les antennes à moitié rétractées. Ses pattes étaient d'une maigreur évanescente et c'est tout juste si elles parvenaient à traîner son encombrante carapace. Je n'étais plus sûre de savoir si les pattes seules constituaient l'insecte — le dos n'étant qu'un bagage qu'il transportait —, ou si la carapace était elle aussi irriguée de sang, si tant est qu'un insecte ait du sang. Je ne savais pas trop. Je portais mon cartable d'écolière sur le dos comme une carapace qui pourrait me protéger d'une attaque. Je ne l'avais plus ôté depuis longtemps et il commençait à m'entrer dans la chair. Sans que je m'en aperçoive, les vaisseaux sanguins sortaient de mon dos pour irriguer mon cartable, comme les plantes étendent leurs racines sous terre. Si j'avais enlevé mon cartable, la peau serait venue avec et aurait saigné. « C'est toi ? » me demanda ma mère. J'ai encore une chose à faire aujourd'hui. Tu peux dîner toute seule. — Où vas-tu ? — Chez le docteur. — Le dentiste ? — Non, le gynécologue. » Entendant le mot « gynécologue », je me précipitai dehors. Je n'avais toujours pas ôté mon cartable. Je courus en direction d'un espace vert, le paysage familier autour de notre maison avait disparu, il flottait une odeur de vert foncé. La couleur verte sentait vert. Ce qui était rouge sentait rouge, sentait le sang et les roses rouges. La couleur blanche sentait la neige, mais l'hiver demeurait encore au loin, il aurait fallu longtemps avant que je trouve de la neige. Je m'arrêtai, incapable de continuer ma course, respirant comme une pompe en m'appuyant des deux mains sur les genoux. Un minuscule avion aux ailes aussi fines que de la soie atterrit sur le sommet de mon crâne. Je l'ôtai comme un grain de poussière, il s'envola, mais revint aussitôt après exactement au même endroit. Je tendis la main et attrapai ma proie à

l'aveuglette. Plaçant mon poing devant moi, je l'ouvris lentement et vis les restes des ailes écrasées qui luisaient comme une poudre sèche sous la lumière froide. L'insecte n'avait plus de ventre. La partie centrale de l'insecte s'était-elle envolée lorsque je l'avais attrapé ? Ou bien son ventre s'était-il désagrégé parce que j'avais pressé trop fort ? Qui sait : mes cheveux eux aussi n'étaient peut-être rien d'autre que des insectes. Chaque cheveu était une bestiole longue et fine qui avait planté ses mâchoires dans mon cuir chevelu pour me sucer le sang de la tête. Je me mis à haïr mes cheveux et à me les arracher un à un.

Je découvris sur mon cou-de-pied gauche un grain de beauté que je n'avais jamais vu jusque-là. Je le touchai prudemment et il se transforma en fourmi. Ma vue s'aiguisa pour déchiffrer le visage de la fourmi. Par accommodation, le masque noir comme la suie s'agrandit : il n'avait ni yeux ni bouche. Tout à coup, ma vessie fut pleine, je me redressai et écartai les jambes. L'orifice destiné à l'urine s'échauffa, mais rien ne vint. Je restai les yeux rivés sur le sol ponctué par les corps de fourmis. Des fourmis et encore des fourmis ! Rien que des fourmis ! Lorsque je finis par comprendre, quelque chose de brûlant passa par l'urètre, jaillit et coula le long de la face intérieure de mes cuisses. Les fourmis, douchées, retrouvant apparemment une force vitale nouvelle, grimpèrent sur mes jambes en suivant, vers sa source, le cours de l'urine. À l'aide ! À l'aide !

Je posai la tête sur le ventre de Tosca et sanglotai. Il m'avait fallu arriver à cet âge pour trouver enfin une amie auprès de laquelle pleurer sur un terrible souvenir. Les larmes avaient un goût de canne à sucre, il aurait été bien dommage que j'arrête trop vite de pleurer et, élevant la voix, je me remis à chialer de plus belle. « Qu'est-ce qui t'arrive ? », me demanda une voix dont le timbre était bien différent de celui de Tosca. La lampe de chevet s'alluma et je vis le pyjama à carreaux de mon mari. « Tu as fait un cauchemar ? » Cette situation me gênait plutôt, j'essuyai vite mes larmes avec les doigts. « Quand j'étais petite, j'avais peur des insectes. J'ai rêvé de

ça. — D'insectes ? Des fourmis et tout ça ? — Oui. » Mon mari avait le torse secoué de rire, son pyjama aussi riait et devint tout fripé. « Tu as peur des fourmis alors que tu n'as peur ni des lions ni des ours ? — Oui. Mais le pire pour moi a toujours été l'araignée. » J'étais trop turlupinée, je savais que je ne me rendormirais pas de sitôt. C'est pourquoi je lui parlai des horribles araignées.

J'avais eu, enfant, un petit voisin qui s'appelait Horst. À la différence des autres garçons, il sentait bon, mais je ne pouvais pas dire quoi. « Il y a un verger derrière la gare. Allons-y chaparder des fruits. » Moi, cela m'était égal qu'il mente ou non, je trouvais l'idée excitante et le suivis. Il y avait là en effet un verger caché, quantité de pommes en train de mûrir, tirant sur le rouge sang. Les branches des arbres formaient un toit, assez bas pour nos mains de voleurs. Alors que, dressée sur la pointe des pieds, j'essayais de cueillir une grosse pomme d'un rouge étincelant, une araignée descendit grâce à l'ascenseur de son fil juste sous mes yeux. Une grimace, non, c'était le dessin sur son dos qui ressemblait à un visage, et il criait si fort que j'en eus mal aux tympans, crus-je, mais non, c'était ma voix à moi ! Le propriétaire du verger entendit mon cri, accourut et trouva une fillette par terre, sans connaissance. Il s'occupa de moi. Quand je fus revenue à moi, il me conduisit à la maison sans un reproche. Quelques jours plus tard, Horst me proposa un nouveau coup. Cette fois, il voulait voler des friandises dans l'entrepôt d'une épicerie. L'obstacle à franchir, c'était un chien de garde enchaîné devant la porte du hangar. Retroussant les babines, il grondait pour nous mettre en garde. Son langage était sans équivoque. Je dis à Horst : « Si nous passons devant lui, il nous mordra. Rentrons chez nous ! — Est-ce que tu aurais peur de ce chienchien ? » Horst cracha d'un air dédaigneux et s'élança. « Il mord ! » J'étais encore en train de crier que le chien avait déjà planté ses crocs dans le mollet du garçon et secouait la tête sans lâcher prise. Les hurlements de Horst sont gravés dans mes tympans pour le restant de mes jours.

Plus tard, Horst et moi, en nous baladant, passâmes par hasard devant l'entrepôt. Ce jour-là, le chien, de bonne humeur, remuait la queue. Ses yeux me disaient de lui caresser la tête. Je m'approchai de lui sans hésiter et le caressai. Horst n'en revenait pas.

Les pensées des animaux s'inscrivaient sur leur visage aussi nettement qu'avec un alphabet. J'avais du mal à comprendre que cette écriture soit apparemment non seulement illisible pour les autres êtres humains, mais aussi parfaitement invisible. Certains prétendaient même qu'un animal n'avait pas de visage, mais tout au plus un museau. Je ne faisais pas grand cas de ce qu'on appelle le courage. Si un animal ne m'aimait pas, je m'enfuyais, tout simplement. À l'inverse, s'il m'aimait, je le sentais sans équivoque. Les mammifères étaient faciles à comprendre. Ils ne se maquillaient pas et ne jouaient pas non plus la comédie. Si j'avais peur en présence d'un insecte, c'était parce que je ne percevais pas son cœur.

Mon mari m'avait écoutée attentivement. Quand j'eus fini mon récit et me tus, il déclara d'un ton mélancolique : « Je ne suis plus capable de comprendre les sentiments des animaux. Autrefois, je les ressentais très bien, comme un objet que j'avais en main. Crois-tu que je puisse recouvrer un jour cette faculté ? — Naturellement ! En ce moment, tu traverses un passage à vide. Un jour ou l'autre, tu seras aussi en forme qu'autrefois. » J'éteignis la lampe comme si je voulais effacer ma mauvaise conscience.

Le lendemain, Tosca et moi répétions à nouveau l'entrée, la sortie et les salutations. Tosca me regardait parfois profondément dans les yeux, prenant un air entendu. Manifestement, quand j'avais l'impression d'avoir parlé avec elle, ce n'était pas une idée que je me faisais. Nous entrions dans une zone située entre celle des animaux et celle des hommes.

Pankov arriva vers dix heures. Sa barbe était encore barbouillée du jaune de l'œuf à la coque du petit déjeuner. Il nous demanda si nos répétitions avançaient. « Comme ça ne marchait pas avec la confiture, nous essayons avec du miel. — Aha. Et à quoi ressemblera votre numéro avec le

miel ? — Nous fixons des ailes sur le dos de Tosca pour qu'elle ait l'air d'une abeille. Elle transporte le nectar depuis les fleurs jusqu'au nid des abeilles et produit du miel. À la scène suivante, elle se métamorphose en ourse et dévore tout le miel. — Vous ne pourriez pas proposer des acrobaties plus simples ? Danser sur un ballon, sauter à la corde ou jouer au badminton ? Savez-vous quel serait le problème avec un numéro difficile à comprendre ? On pourrait nous soupçonner d'exercer de façon détournée une critique sociale. »

Voulant rassurer Pankov, je lui demandai un ballon pour Tosca. Un tricycle aurait été trop cher, mais un ballon, j'aurais peut-être pu en obtenir un. Pour le badminton, il fallait deux raquettes et un volant et il allait peut-être être difficile de se procurer un modèle spécial convenant à une ourse. Le saut à la corde ? Je trouvais une corde, mais Tosca ne pouvait heureusement pas sauter à la corde. D'emblée j'avais été contre, car ses pattes arrière étaient trop fragiles pour son poids. Sauter à la corde aurait pu lui abîmer les genoux. Je savais que plusieurs caniches sachant sauter à la corde travaillaient au cirque russe. « Si nous nous mettons à imiter les Russes, nous n'avons plus d'avenir ! » Ma voix ayant involontairement grimpé dans l'aigu, mon mari pressa son index sur ses lèvres et chuchota : « Chaque mur contient une oreille de la police secrète. » Nous savions en effet que des engins d'enregistrement étaient dissimulés çà et là dans le cirque.

Mon mari et moi dormions et mangions dans nos caravanes de cirque, notre bureau aussi se trouvait dans un wagon. Pour les répétitions, nous utilisions une salle assez grande dans un bâtiment en dur. Certains collègues louaient une petite chambre en ville et ne dormaient pas au cirque. Nous, nous étions d'authentiques gens du cirque. Nous vivions totalement sur les lieux, comme si nous ne voulions pas les quitter une seule seconde. Pour être franche, j'avais peur, et je dissimulais cette peur de sentir mon mari, si proche, devenir tout d'un coup un étranger si je le voyais hors du cirque.

Les ours nous ont profondément unis l'un à l'autre, bien plus que notre vie intime.

À nouveau, un jour passa sans que nous ayons fait le moindre progrès. En mon for intérieur, j'attendis toute la journée le coucher du soleil. J'avalai en vitesse un bout de pain noir dur comme pierre et un morceau de fromage, bus un bol de thé et me lavai les dents au galop. « Tu te couches déjà ? » Mon mari me lança un regard étonné. Dans la main droite, il tenait la boîte du jeu de go, entre les doigts de la gauche il avait savamment coincé une bouteille de vodka et un paquet de cigarettes. « Aujourd'hui, j'ai des nœuds dans le cerveau, sans doute ceux de la corde sur laquelle nous ne sommes pas arrivées à sauter. » Comme je ne buvais pas de vodka et ne jouais pas non plus au go, je ne voulais pas passer la soirée avec lui. Pour cela, il avait la secrétaire de Pankov.

Une étendue de neige s'ouvrait entre moi et l'horizon dentelé. Je posai un morceau de fourrure sur le dur sol enneigé et m'assis. Tosca me rejoignit, posa le menton sur mes genoux et ferma les yeux. Elle n'avait pas de voix. La déesse de la glace l'avait perdue car elle n'avait pas parlé depuis plusieurs millénaires. Je pouvais lire ses pensées, aussi limpides que si on les avait notées sur du papier à dessin avec une tendre mine de plomb. « Il faisait très noir. J'étais un nourrisson, j'avais froid et je me blottissais contre ma mère. Elle était fatiguée, ne mangeait rien. Jusqu'au jour où nous sortîmes du trou, je ne vis ni n'entendis rien. Plus tard, je demandai à ma mère si j'étais un prématuré. Elle me répondit que c'était tout à fait normal pour un bébé ours de venir tôt au monde. Quel type de femme était ta mère ? »

Cette question me surprit, je recouvrai mes esprits, je m'étais sentie comme un petit de l'ours. Maintenant, c'était mon tour à moi, l'humaine.

Aussi loin que remonte mon souvenir, j'avais vécu seule avec ma mère. Elle me disait que mon père vivait seul à Berlin. Berlin, je ne connaissais pas, et pourtant je n'arrivais jamais à me sortir cette ville de la tête. Je me

rappelle précisément le motif du papier peint de notre appartement, mais pas le visage de mon père.

Un jour, je vis une photo de mariage de mes parents. Du moins ai-je l'impression de me rappeler les gants blancs et le galon qui décorait mélancoliquement la ligne inférieure de la robe de mariée. À la boutonnière de mon père, une rose penchait la tête. Peut-être mon père avait-il vécu chez nous au commencement de ma vie. Ce n'est qu'un vague sentiment, pas un souvenir tangible. J'ignore quand et comment mon père s'est disputé avec ma mère et nous a quittées.

Ma mère travaillait dans une usine de textile à Dresde. Un jour, elle fut mutée dans une autre usine à Neustadt et voulut emménager avec moi dans un nouvel appartement situé en périphérie et tout aussi éloigné de son nouvel emploi que l'ancien appartement. Il existait une ligne de bus directe, m'expliqua-t-elle simplement, mais je sentis aussitôt qu'il y avait une autre raison au déménagement. Il avait peut-être à voir avec ce voisin avec lequel ma mère parlait parfois en baissant la voix. Quoi qu'il en soit, j'étais contre ce déménagement et protestai. Je ne voulais pas me séparer d'une souris qui vivait à la cave. Ma mère répondit : « Un déménagement porte souvent bonheur. À lieux nouveaux, nouveaux animaux ! » Elle disait cela seulement pour m'amadouer, mais le hasard fit qu'elle avait raison. À moins d'un kilomètre de notre nouvel appartement s'était alors installé le célèbre Circus Sarrasini.

Je me réveillai de mon rêve et vis le dos de mon mari. Le soleil allait bientôt se lever. Il se retourna et me demanda si cela me dirait de danser en piste avec Tosca. « Tu as continué à penser à ça toute la nuit ? — Non, ça m'est venu au réveil. — Danser n'est pas mon fort, mais ça vaudrait peut-être la peine d'essayer. »

Pendant la journée, comme Tosca et moi n'avions pas de langue commune, je ne pouvais pas parler avec elle de nos rêves. Cependant, je

percevais à certaines suggestions dans ses gestes et ses regards les instants où notre conversation de la nuit précédente lui passait par la tête.

Debout devant elle et lui tenant la patte, je me disais qu'elle et moi en couple de danseuses, elle étant deux fois plus grande que moi, nous aurions sans doute une drôle d'allure. Le tourne-disque fourni par Pankov pour les répétitions était d'une qualité pire que je n'avais craint. Je trébuchai en essayant de pêcher dans le glouglou de bruits la mélodie de *La Cumparsita* et écrasai le pied de Tosca. Heureusement, par rapport à elle, j'étais un poids plume et je ne lui fis pas mal. Elle se pencha et lécha ma joue, qui avait peut-être le goût de la confiture du petit déjeuner. La musique s'arrêta brusquement, j'entendis mon mari qui traficotait le tourne-disque en marmonnant : « C'est fou. Cet engin ne pourra pas se déglinguer davantage. » J'effleurai prudemment le ventre de Tosca. Il y avait une couche de fourrure épaisse et ferme et, en dessous, une couche molle de poils fins et courts. Ce contact me remit en mémoire mon premier cours de tango. Une voix de femme fredonnait en moi un air de tango et me donnait des directives : « Arrière, arrière, croiser les jambes et faire un pas de côté ! » Comment s'appelait celle qui avait cette voix ? « Maintenant, on fait un tour et on recule d'un pas ! » Je suivais la voix et dansais. Tosca m'observait, un peu embrouillée, mais quand je la tirai par les bras, elle avança sans hésiter. Si je poussais, elle reculait. « Croiser les jambes, un pas de côté, et encore un pas en avant ! » Celle qui m'avait enseigné jadis le tango était équilibriste. Sa mère était originaire de Cuba. Nous dansions, je tombai par terre, et nos lèvres se rencontrèrent.

Assis dans un coin de la salle de répétition, Pankov nous regardait. Je ne m'étais pas aperçue de son arrivée. « Vous deux, vous ne dansez pas bien, mais quand vous êtes comme ça l'une en face de l'autre, c'est aussi artistique qu'une peinture. Ha ha ha ! Si le tango est trop difficile pour vous, vous pourriez peut-être jouer aux cartes. » Mon mari siffla entre les dents. « Que diriez-vous d'une partie de go ? — C'est avec des échecs japonais

que tu passes le temps ? — Oui, tout à fait. Nous utilisons des pièces blanches et des pièces noires, et ce sont exactement les couleurs qu'il faut pour nos interprètes. Dix ours polaires comme pièces blanches luttant contre dix pièces noires, pour lesquelles nous pouvons emprunter dix otaries. — Alors les pièces blanches dévoreront les noires et nous, nous nous retrouverons dans le rouge. Et d'ailleurs, pourquoi le go et pas les échecs ? Les Russes vont penser que nous avons quelque chose contre les échecs parce que beaucoup de joueurs d'échecs mondialement célèbres sont des Russes. Évite toute allusion équivoque ! Au fait, nous aurons aujourd'hui la visite d'un jeune metteur en scène qui a quelque chose d'important à nous raconter. Pourrais-tu assister à la conversation ? Apparemment, il aurait travaillé autrefois avec Tosca. Peut-être qu'il nous apportera de bonnes idées. »

Le jeune metteur en scène s'appelait Honigberg, il était membre de la commission chargée du casting de la production du *Lac des cygnes* qui, malgré son intervention, avait refusé de confier un rôle à Tosca. Il se sentait encore maintenant coupable de ne pas avoir pu imposer Tosca. À l'époque, il travaillait comme chorégraphe pour une compagnie de ballet en province. Il avait été agacé par le conservatisme du jury qu'il essayait de rendre sensible au talent magique de Tosca. Il n'avait pas craint de dire qu'il ne pouvait voir un génie réduit ainsi à une ombre qui allait tomber dans l'oubli alors que d'ex-camarades de classe de Tosca comme Mme Lapie ou M. Goupil poursuivaient une carrière scénique fulgurante.

Le doyen des membres du jury l'avait mis en garde en lui expliquant qu'un corps de femme vigoureux ne répondait pas au goût du moment. « Chez les danseurs, on veut un corps compact, mais pour ce qui est des femmes, le peuple attendra toujours une fée aérienne. » Horrifié par l'esprit corrompu de son collègue, Honigberg alla trouver Tosca chez elle et la surprit avec une proposition prématurée : « Cela n'a aucun sens pour toi de vivre dans ce pays. Fuyons ensemble en Allemagne de l'Ouest ! Allons à

Hambourg chez John Neumeier ! C'est sûrement merveilleux de travailler là-bas. » Si Tosca fut conquise par la proposition, sa vieille mère, qui vivait avec un passé très particulier, était contre. Elle disait que l'Allemagne de l'Ouest était comparable au ciel : on pouvait en rêver, mais il valait mieux ne pas y aller trop tôt. La mère de Tosca était née en Union soviétique, avait émigré en Allemagne de l'Ouest et, de là, avait continué vers le Canada, où elle s'était mariée et avait mis au monde Tosca. Après quoi, à la demande de son mari, un Danois, elle était allée en RDA. Elle était lasse de l'exil. « Si tu veux quand même aller à Hambourg, je ne te barrerai pas la route. Mais nous ne nous reverrons probablement pas. Emporte mon testament avec toi ! » Tosca avait renoncé à l'exil, trouvé un travail au théâtre pour enfants et attendu sans savoir quoi. C'est alors qu'elle avait reçu l'offre de notre cirque. Honigberg, lui, ayant entendu dire que Tosca était passée au cirque, décida de dire adieu à la forme largement dépassée du théâtre littéraire pour chercher du côté du cirque l'avenir de l'art scénique. Il voulut devenir le metteur en scène personnel de Tosca. « J'ai comme qui dirait fugué de chez moi comme un adolescent. Je n'ai plus rien, plus de maison, plus de pain. Est-ce que je ne pourrais pas dormir au cirque et partager mes repas avec vous ? En échange, je vous aiderais gratuitement à monter le spectacle. » Honigberg était aussi sûr de lui que s'il avait un droit à être accepté par nous.

Pankov et Markus jetèrent un œil sceptique sur le jean moulant de Honigberg tandis que, pour ma part, je n'éprouvai nul besoin d'interpréter ses jambes. À elle seule, l'éventualité d'en apprendre davantage sur Tosca me le rendait intéressant. « Dans quelles pièces Tosca a-t-elle joué jusqu'à maintenant ? », lui demandai-je en essayant de prendre un ton aimable. Il me sourit d'un air entendu mais ne répondit pas.

Nous nous retrouvâmes le lendemain devant la cage de Tosca pour tenir un conciliabule sur trois chaises disposées en cercle.

Au début, mon mari se montra sceptique face à ce jeune homme sans domicile qu'était Honigberg, mais au cours de la conversation, les muscles des deux hommes se détendirent. Markus affirmait que la naissance du théâtre pour enfants avait gâté le théâtre moderne parce que tout ce qui rendait le théâtre intéressant allait vers le théâtre pour enfants et qu'il ne restait plus rien pour les adultes. Honigberg lui donna raison et dit que le cirque était le lieu authentique de l'art car il n'excluait pas les enfants. Le résultat de cet échange de points de vue entre les deux hommes fut la bière qu'ils commencèrent à boire alors que le soleil était encore haut. Je les priai de ne pas fumer en présence de Tosca. « Alors nous allons continuer à bavarder dehors. Une bière sans cigarette, c'est comme une viande sans sel. »

Changement de lieu. Nous nous assîmes près du lavoir, où le linge des employés du cirque claqua au vent comme s'il se mêlait à notre conversation. Honigberg répondait sans enthousiasme à mes questions, mais tout de même assez en détail, et il raconta à quel point Tosca avait été discriminée en raison de sa silhouette et de sa langue.

Je me figurais les souffrances de Tosca, je souffrais avec elle et pensais : « Que la vie d'une artiste de cirque est misérable ! Quelque douloureux qu'ait pu être son passé, les spectateurs la jugent exclusivement en fonction du spectacle. Le reste, on ne le voit pas, sauf si l'artiste devient célébrissime et qu'un auteur écrit sa biographie. Si Tosca était humaine, elle pourrait écrire elle-même son autobiographie et la faire imprimer à ses frais. Mais comme elle est un animal, le douloureux itinéraire de sa vie d'ours femelle sera oublié avec sa mort. Pauvre être, ton nom est Ourse ! » J'étais seule à penser ainsi. Les deux hommes formaient une unité et s'écartaient. Plus ils buvaient, plus se renforçait leur lien viril. « Tosca en conductrice de pelleteuse. Qu'en dites-vous ? — Coiffée d'un casque, une pioche à la main. — À la santé des travailleuses ! » Même l'obscurité qui déposait un doux bonnet sur nos têtes ne put dissuader les deux hommes de rester assis

là à picoler. Je rentrai et passai sous la douche pour laver mon corps de leurs paroles. Pas plus tard qu'à neuf heures, j'étais au lit.

« Ma mère a écrit son autobiographie. — Magnifique. — De nombreuses pierres jonchaient sa route. Elle a souvent trébuché, sept fois elle est tombée, mais elle s'est relevée huit fois. Jamais elle n'a renoncé à l'écriture. » La voix de Tosca était aussi claire qu'une fine et transparente couche de glace. « Moi, en revanche, je ne peux pas écrire. — Et pourquoi donc ? — Parce que ma mère m'a déjà transformée en un personnage de son livre. — Eh bien moi, je le ferai pour toi. J'écirai l'histoire de ta vie pour que tu puisses sortir de l'autobiographie de ta mère ! »

Au moment où je fis cette promesse, je ne m'aperçus pas à quel point il me serait difficile de la tenir. Je me réveillai dès quatre heures et me demandai tout d'abord ceci : comment écrire la biographie de Tosca en n'ayant jamais écrit rien d'autre que de simples lettres ? À côté de moi, mon mari ronflait, ce qui m'évoqua une locomotive. Je me glissai en douce hors du lit, allai dans la salle à manger déserte et m'assis à la table. Le menton appuyé sur les poings, je laissai aller mes pensées et, avec elles, mon regard, qui resta cependant bientôt fixé sur un petit crayon. Il était par terre. Si ce n'était pas là mon destin ! J'étais née humaine pour écrire la biographie de Tosca ! Il ne me manquait plus que du papier digne de ce nom. Notre pays était en proie à une pénurie permanente de papier, y compris dans notre cirque. Il fallait parfois une odyssée à travers la ville entière pour trouver un seul rouleau de papier-toilette. J'inspectai le fond de toutes les étagères de la salle à manger et finis par dénicher une vieille liste du service de nettoyage. Le verso était encore vierge.

J'aurais dû être fière d'avoir trouvé une feuille de papier pour mes débuts en écriture, et pourtant j'avais honte. Ailleurs, même un chat avait su trouver assez de papier pour écrire son autobiographie. Certes, un côté du papier où il écrivait était déjà complètement noirci, comme pour moi, mais ce qui y figurait était autrement intéressant que la liste du service de

nettoyage. L'homme a besoin de papier. Pas forcément beaucoup, et pas aussi grand qu'une étendue neigeuse sur laquelle les ours polaires écrivent leur vie. Moi, une feuille de papier par jour me suffirait, je pourrais la remplir sans m'éreinter. De la main, je lissai la liste du service de nettoyage et entrepris, avec le crayon nain, d'écrire à la première personne la biographie de Tosca.

À ma naissance, il faisait sombre autour de moi, je n'entendais rien. Je me blottis contre un corps chaud étendu à côté de moi, tétai à une mamelle un liquide sucré et me rendormis. Ce corps chaud à côté de moi, je le nomme Mama-lia. Quelque chose suscita en moi la crainte : le géant. Il vint d'on ne sait où, tenta de pénétrer dans notre tanière. Mama-lia vociféra contre lui, sa voix était tel un bras puissant qui repoussait le géant, mais bientôt elle faiblit et déjà une jambe du géant se dressa devant moi. Mama-lia hurlait et braillait, le géant s'énerva et aboya.

« Que se passe-t-il ? Tu es déjà levée ? », me demanda la voix de mon mari, debout derrière moi. Je m'empressai de couvrir de la main gauche les phrases que je venais d'écrire. « Qu'est-ce que tu écris ? » Il semblait surpris. « Rien. — J'ai soif. Buvons un thé. »

Un stagiaire apparut, portant un grand thermos rempli de thé noir. Je voulus tourner le bouchon de cette bouteille thermos démodée pour l'ouvrir, mais c'était impossible. L'air au-dedans s'était refroidi et plaquait le bouchon vers l'intérieur. Tenant le thermos de la main gauche, je penchai le buste sur lui en essayant de tourner le bouchon comme si je voulais me visser une vis géante dans la poitrine. Ma main s'était bel et bien métamorphosée en une serre d'aigle. « Tout va bien ? Veux-tu que j'ouvre ce thermos ? Que dirais-tu d'un numéro avec Tosca ouvrant le thermos ? — Ce n'est pas une mauvaise idée. Je vais demander au bureau si on peut me procurer un thermos neuf pour ce show. — Je t'accompagne. Honigberg dort encore ? »

Nous nous rendîmes dans la caravane utilisée par l'administration et demandâmes un thermos neuf pour les répétitions. L'homme dont le visage était l'incarnation même de l'administration répondit aussitôt : « Non. Pas question. Le pays connaît en ce moment une pénurie de thermos. La production de ces dernières années n'a pas couvert les besoins. Nous ne pouvons même pas remplacer ceux qui sont cassés. Vous n'en obtiendrez certainement pas pour le spectacle. » Pankov entra dans la pièce, une pile de papiers sur les bras. « Toujours pas d'idée pour le numéro de l'ourse ? Vous tournez en rond. » Il redisparut rapidement ayant mille choses à faire.

Fait exceptionnel, j'avais perçu de la chaleur humaine dans les propos de Pankov tandis que mon mari reçut les mêmes mots comme une douche glaciale. Il se précipita hors de la caravane-bureau, s'assit sur un cageot et se couvrit la tête de ses bras. Non seulement il perdait l'accès aux pensées ursines, mais il n'était même plus capable d'interpréter correctement les sentiments de ses congénères. Ou alors était-ce ma peau à moi qui était devenue trop épaisse pour percevoir la froideur de Pankov ?

Markus donnait l'impression de ne plus jamais vouloir se relever. Pour lui changer les idées, je commençai à lui raconter une histoire ancienne : « Je t'ai déjà raconté que mes débuts étaient un numéro avec un âne. Qu'en penses-tu, si j'essayais la même chose avec Tosca ? »

Honigberg surgit alors, en pyjama, comme s'il avait attendu que je prononce ces mots, et dit : « Un numéro avec un âne ? Superbe ! Racontez-nous ça, s'il vous plaît ! » Honigberg s'assit juste à côté de Markus, à qui cela fit manifestement plaisir et qui eut une remarque curieuse : « Tu as dormi jusqu'à maintenant ? Je me faisais du souci. Je me disais, peut-être que ce gars nous a quittés. » Markus posa la main sur l'épaule de Honigberg.

C'est à la censure que je dois ma percée comme artiste de la piste. Je n'avais que vingt-six ans, je n'étais pas très zélée, mais plutôt détendue comme un âne. Pour dire les choses plus précisément, ma chance fut que

l'affiche de notre cirque avait été épargnée par la sévère censure de la police culturelle, ainsi que nous l'appelions. Il y avait un jeune clown prénommé Jan. On disait que le directeur du cirque faisait confiance au jeune homme pour toutes les décisions nécessitant une maîtrise parfaite des lettres et des chiffres. À l'époque, j'étais chargée du nettoyage des lieux et des ustensiles ainsi que du soin des animaux et des enfants. Par une nuit de pleine lune, alors que j'étais à la recherche d'un enfant lunatique qui avait disparu de son lit, j'aperçus la lumière d'une lampe de poche dans la caravane de l'administration. Pensant que l'enfant recherché se cachait là, je me postai en dessous de la fenêtre. J'entendis la voix de Jan. Elle sonnait différemment de l'ordinaire, elle était pleine d'assurance. J'entendis aussi la voix du directeur, qui approuvait ce que disait Jan ou demandait une précision, toujours est-il qu'il parlait d'égal à égal avec Jan. Je ne voulais pas les épier mais je n'arrivais pas à partir. Jan expliquait au directeur sur un ton d'instituteur : « Si on t'interroge sur l'intention qui est celle de cette affiche, n'oublie pas d'insister sur le fait que nous avons fait exprès de placer au centre cette phrase importante : "Le cirque est l'art issu de la vie du peuple." Une citation de Lounatcharski. » Jan parlait d'une voix presque condescendante alors que le directeur parut presque timide avec sa question : « Est-ce qu'une publicité tellement guindée nous amènera du public ? — Oui, la phrase est en grand au milieu, mais on ne la remarque pas car la couleur des lettres ne se détache pas sur le fond. Le regard de l'observateur lambda va d'abord vers le nom écrit en petit : Cirque Busch. C'est plus un logo qu'un mot. On associe automatiquement le logo, en tant qu'image, avec une émotion. Comme le logo de Coca-Cola. Ensuite, le regard de l'observateur est conduit jusqu'au lion doré et à la femme érotique en maillot de bain. Tout est affaire de design. Nous pouvons manipuler le regard. Il n'existe dans notre pays pratiquement aucune recherche sur la psychologie du consommateur. Les censeurs ne perceront certainement pas notre stratégie. Celui qui voit l'affiche est interpellé par

les sens et vient voir le spectacle, et personne ne nous reprochera de faire gagner de l'argent au cirque d'une façon décadente. — Mais honnêtement, cette femme a une allure de strip-teaseuse. — Si les fonctionnaires te disent que cette femme a un air décadent, réponds tout simplement que c'est le maillot de bain officiel des Jeux olympiques. Le numéro de fauves est un sport, les bras et les jambes doivent être découverts, sinon c'est le corps de la classe ouvrière qui est en danger. — Qui est-ce qui appartient à la classe ouvrière ? — Tous ceux qui travaillent au cirque. C'est logique, non ? » En général, le directeur ne perdait pas une occasion de faire la démonstration de son pouvoir, mais, avec Jan, il faisait preuve de docilité. Je devais plus tard en apprendre la raison.

Quelques jours après, nous reçûmes la visite d'hommes au regard sévère. Ils essuyaient fébrilement la sueur qui perlait sur leur front. Pensant que cette visite n'avait rien à voir avec moi, je continuai à soigner les chevaux. Mais le directeur les conduisit jusqu'à moi et m'adressa la parole sur un ton hautain et grave, comme s'il attrapait un lapin par la peau du cou et le soulevait pour le montrer à des acheteurs. Les hommes m'entouraient et scrutaient mon corps de la poitrine aux cuisses. Le directeur déclara d'un air satisfait : « Voici la femme dont je vous parlais tout à l'heure. Là, elle est vêtue encore simplement parce qu'elle s'occupe des animaux, mais comme vous voyez, il est évident qu'elle est merveilleusement belle et sportive. Nous allons lui passer le costume de piste et vous la présenter. Puis-je vous demander un peu de patience ? Pendant ce temps, vous prendrez bien un rafraîchissement là-bas. » Jan répéta l'expression « un rafraîchissement » et fit de son habile main de clown le geste de vider un verre de vodka. Pour la première fois, les hommes rirent tout haut, tandis que les yeux de Jan, eux, restaient froids.

Peu après, j'appris enfin ce que recouvrait cette mascarade : la censure trouvait notre affiche quand même suspecte et harcelait le directeur de questions inattendues : « Pourquoi l'affiche représente-t-elle une femme

décadente fictive ? Le dompteur de fauves est un homme maigre aux cheveux gris, n'est-ce pas ? » Le directeur ne sut que répondre, mais Jan eut vite fait de tendre sa langue salvatrice : « Le moment est venu de vous révéler quelque chose, et nous le faisons volontiers, mais nous vous prions de garder toute la discrétion sur ce que je vais vous dire : nous avons ici une jeune femme talentueuse qui doit agrémenter la prochaine saison avec des débuts surprise en dompteuse. Pour l'instant, elle travaille encore officiellement comme soigneuse, afin de pouvoir se familiariser avec les particularités de nos animaux, mais si tout se passe bien, elle sera en piste dès la saison à venir. Nous l'avons indiqué à tout hasard dans un coin de l'affiche. Seulement, nous ne savons pas ce qui peut lui arriver pendant les répétitions. On ne contrôle jamais totalement les fauves. » Jan sauvait la situation par un mensonge d'une telle qualité que la réalité ne pourrait que s'y conformer. Je n'arrive pas à croire qu'il ait pu avoir cette idée sur le coup. Les hommes de la censure rendaient visite au cirque avec mission de vérifier de leurs propres yeux l'existence de la jeune femme talentueuse.

Jan me conduisit dans la caravane-vestiaire, me dévêtit, me passa le costume rose de l'ancienne maîtresse du directeur, m'attacha les cheveux qui se trouvèrent pour finir noués au-dessus de ma tête comme un clocher à bulbe. Puis il me mit des faux cils agiles comme des papillons, peignit grassement mes lèvres couleur rose saumon et me conduisit dans la pièce où, la vodka aidant, m'attendaient des fonctionnaires d'humeur guillerette. Ils m'acceptèrent aussitôt comme l'œuf promettant l'éclosion d'une grande star et me gratifièrent de généreux applaudissements.

Les fonctionnaires finirent par quitter le cirque. Je voulais disparaître à nouveau dans la caravane et ôter mon costume, mais mes collègues me retinrent. « Pas si vite. En fait, c'est excitant, c'est comme si nous avions vraiment une nouvelle femme ! — À vrai dire, j'avais déjà caressé l'idée que tu puisses t'habiller comme ça. — Alors là, tu m'as étonnée ! De femme à femme, mes compliments ! — Tu étais le vilain petit canard qui

est en réalité un cygne magnifique. — C'est méchant de ta part ! Ce n'est pas vrai qu'elle était vilaine avant ! — Mais disons qu'on ne la voyait pas, non ? » Certains me faisaient des signes de tête approbateurs, d'autres soupiraient et crachaient savamment des paroles dont je n'étais pas sûre qu'elles soient élogieuses ou offensantes et dictées par l'envie.

Jan proposa au directeur de me confier un numéro de cinq minutes, arguant du fait que le mensonge n'avait pas de meilleure mère que la vérité. En présence des collègues, Jan s'adressait au directeur avec une distance polie. Le directeur devait maintenant demander au maître-dompteur s'il était concevable à ses yeux de m'entraîner. Le directeur n'était pas capable de tenir tête au maître, il avait trop de déférence pour lui. Le visage sévère du maître resta inexpressif pendant qu'il répondait : « C'est une débutante, je propose donc de commencer avec un âne. » On aurait dit un grand-père qui décide du métier qu'exercera sa petite-fille, autoritairement, mais non sans amour. Les collègues nous regardèrent fixement, surpris, lui puis moi. Jusque-là, jamais le maître n'avait autorisé quelqu'un à entrer en piste avec ses animaux.

Grâce à Jan, l'affiche fut approuvée et bientôt portée à l'imprimerie. Une semaine plus tard, des policiers en civil vinrent inspecter nos répétitions. Je me postai à côté du maître et fis semblant de répéter studieusement avec lui. Les policiers ne m'accordèrent pas un regard. En revanche, ils demandèrent à voir Jan et, quand il se montra, ils l'empoignèrent par le bras et l'emmenèrent.

J'eus le sommeil agité, pas seulement cette nuit-là mais plusieurs nuits d'affilée. Une fois, incapable de rester couchée dans la chaleur irrespirable de la caravane, je sortis dans l'obscurité, entendis une femme qui sanglotait. Guidée par mon ouïe, je trouvai la femme rousse qui pleurait, accroupie au-dessous d'une fenêtre éclairée. On disait qu'elle avait été jadis la maîtresse secrète de Jan. « Vous vous faites du mouron parce que Jan n'est pas encore revenu ? » Ma question était précautionneuse, mais la femme fronça la peau

au-dessus du nez et répondit : « Allez, dis-le qu'il a été arrêté. Je sais tout. Je sais aussi qui l'a trahi. — Le directeur ? — Jamais. Qui enverrait son propre fils en prison ? — Pardon ? Jan est le fils du directeur ? — Oui. Tu ne savais pas ? »

Mon mari m'interrompit et me demanda : « Quel numéro était-ce, avec l'âne ? Ce que tu racontes est intéressant, mais bien trop long. — Laisse-moi raconter tranquillement. C'est un bon exercice, si j'écris plus tard un livre. Il faut raconter les détails concrètement. — Tu veux écrire un livre ? Une autobiographie peut-être ? — Non, je veux écrire la vie d'une personne. Et je m'entraîne avec ma propre vie. Fais attention, maintenant c'est le chapitre sur la répétition avec l'âne. Tu dois m'écouter attentivement. »

« Mais nous devons répéter. Il ne nous reste plus beaucoup de temps jusqu'à la première. Le vide laissé par la disparition de Jan, c'est à toi et à l'âne de le combler ! » La voix pleine du maître me revint en mémoire. La période de répétitions avec l'âne commença, cependant ce ne fut pas le maître qui m'instruisit, mais le professeur Beserl qui vint chez nous avec son âne. Son titre de professeur n'était en rien une partie d'un sobriquet. Dans le passé, il avait enseigné à l'université de Leipzig et était connu dans la recherche comportementale. Devenu émérite, il avait présenté dans un cirque un numéro avec un âne et était devenu célèbre du jour au lendemain. Mais au bout de quelques années, à cause de problèmes aux genoux, il avait été obligé de s'asseoir pendant une représentation et d'ajouter un entracte durant lequel il parlait doucement à ses genoux en les caressant. Le médecin, sans doute soudoyé par le responsable du cirque, donna de faux espoirs au vieux professeur des ânes, vanta son endurance, et on continua à donner le numéro de l'âne. Un jour, ses genoux cédèrent définitivement après avoir bruyamment craqué. Le public entier l'entendit. Depuis, le professeur vivait, modestement mais heureux, retiré dans une petite baraque délabrée, avec son âne. Content de recevoir la proposition du directeur du

cirque, il accepta de parcourir le long trajet jusqu'au cirque pour transmettre à la génération suivante l'enseignement secret de l'art asinaire.

Le premier jour de répétition, il me dit : « Il faut que tu aimes les animaux végétariens. Si tu leur fais une infidélité avec un carnivore, ta destinée fera des cabrioles. Regarde bien ! Est-ce qu'il n'est pas mignon ? L'âne n'est pas téméraire du tout, mais il n'est pas lâche non plus. En d'autres termes, il est absolument fait pour l'acrobatie. » L'âne du professeur s'appelait Platero.

Les hommes font confiance à leurs yeux. À la première rencontre, ils contrôlent la silhouette, la tenue et le visage de leurs semblables. L'âne, lui, prend très au sérieux la saveur qu'un homme lui propose. Le professeur me conseilla d'amadouer l'âne d'abord avec des carottes. La prochaine fois qu'il me verrait, il penserait aussitôt à la carotte. Je brandis une carotte sous le museau de Platero. Il se mit à la grignoter avec un bruit appétissant qui faisait « Caro, caro ». Après quoi il retroussa la lèvre supérieure et montra sa fière dentition. On aurait dit qu'il riait sans bruit. Ce rire ne permettait pas de savoir s'il était content ou s'il se moquait de quelqu'un. « Ce n'est pas magnifique comme il rit ? Il rit pour débarrasser ses dents des restes de nourriture. On peut lui donner quelque chose de poisseux et lui parler juste avant qu'il ait fini de mâcher. Comme ça, par exemple. » Le professeur donna à Platero une carotte enduite d'un produit collant et lui demanda : « Ne te moque pas de moi, d'accord ? » Platero bougea la mâchoire comme s'il souriait, et cela juste au moment voulu. « On combine ce genre de petites scènes pour former une pièce. — Je ne savais pas que vous recouriez ainsi à des trucs ! — Les politiciens se servent de la carotte et du bâton pour manipuler le peuple. Nous, nous utilisons notre cerveau pour faire marcher les animaux. » Le professeur retroussa la lèvre supérieure exactement comme l'âne et se mit à rire.

« Être un artiste, ce n'est pas seulement s'échiner. Il faut que tu fasses quelque chose que tu puisses atteindre aisément et naturellement. Ton art ne

doit pas sembler besogneux au public, mais magique. » Je crus avoir vu à cet instant Platero bouger la tête d'un air affirmatif, mais c'était seulement un tour de gamin que me jouait la lumière du soleil.

Sous les longs cils, les yeux de Platero brillaient d'une lumière si douce qu'ils me paraissaient presque inquiétants. Est-ce que les végétariens ne s'énervent jamais ? Est-ce qu'ils ne se bagarrent jamais entre eux ? Les gens changent-ils de caractère en devenant végétariens ?

La première était imminente, nous raccourcissions la route autant que possible. Nous ne faisons aucune pause et regardions toujours de l'avant, nous travaillions et travaillions sans relâche. Platero maîtrisait déjà la technique dont il avait besoin, c'était moi qui avais beaucoup à apprendre. J'essayai de me glisser dans le rôle du professeur. J'avais encore du chemin à parcourir.

Les chiffres, écrits sur de grandes cartes, étaient alignés. Je demandais à Platero combien faisaient deux fois deux. Il s'approchait de la carte où l'on voyait le chiffre quatre. Cette carte était enduite d'un extrait de carotte, les autres cartes non. Le truc était simple, et pourtant il n'était pas facile de faire en sorte que l'âne se dirige à chaque fois vers cette carte. « Il peut arriver que l'âne préfère une autre carte même s'il sait exactement quelle carte sent la carotte. L'homme aussi se comporte parfois ainsi, en insistant pour faire quelque chose et en renonçant à la récompense. Donc tout peut aller de travers même si on a suffisamment répété. Supposons que ça rate une fois sur dix. La question serait alors de savoir comment éviter que les dix pour cent de malchance se produisent justement sur la piste. Tu sais comment faire ? » Je secouai négativement la tête et mes cheveux caressèrent mes joues. « Il faut que tu parviennes à un certain état d'esprit où il n'y ait plus d'échec possible. Sois aussi détendue que si tu somnolais au printemps au bord d'un lac, mais garde les idées claires. Sois dégagée de tout souci, mais attentive. Ton corps entier travaille comme un capteur, il perçoit ce qui se produit autour de toi mais cela ne t'importune pas du tout.

Tu réagis machinalement car tu es une partie de ce qui se passe. Tu agis sans intention aucune, mais toujours de la manière juste. Sur la piste, c'est à toi de te placer dans cet état. Ainsi, tu n'échoueras jamais. »

À chaque fois que je lui donnais à multiplier deux par deux, l'âne allait vers la carte quatre. Voyant arriver le directeur, je me dis que c'était une bonne occasion de montrer ce dont j'étais capable. Je caressai affectueusement l'oreille de Platero et lui demandai combien faisaient deux fois deux. Platero ne bougea pas. Le professeur, le visage impassible, assis sur un cageot dans un coin de la salle de répétition, ne m'offrit pas son aide. Je répétais la question, caressai une nouvelle fois l'oreille de l'âne, mais Platero s'obstina. Le directeur poussa un soupir de déception et nous quitta. J'aurais pu éclater en sanglots. Un peu plus tard, le professeur fit ce commentaire, en passant : « Tout à l'heure, tu as caressé l'oreille de Platero. Ce que tu ne fais jamais. Il voulait que tu continues à le caresser, voilà pourquoi il n'a pas bougé. Il t'a choisie, toi, et a renoncé à la carotte. — Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ? — Est-ce que j'y suis obligé ? Je suis ici pour m'amuser. C'est bon de voir souffrir les jeunes. — Ce n'est pas gentil ! — Tu ne dois pas caresser les animaux comme ça sur la piste. Au cirque, le moindre geste est un signal. Par exemple, ne te mets pas à éternuer ou à te curer le nez sur la piste. »

Je n'avais pas le temps de continuer à être désespérée ni à me réjouir de la moindre nouvelle découverte. Ma tâche suivante consistait à enseigner à l'âne comment résoudre les problèmes de calcul que lui poserait le public de façon qu'il aille vers la carte correspondante et s'arrête devant elle. L'âne avait la particularité de s'immobiliser quand il voyait quelqu'un juste face à lui. Si je me mettais derrière lui sur sa gauche, il marchait en oblique vers la gauche. Si je me mettais derrière lui sur sa droite, il marchait en oblique vers la droite. C'est cette règle que je devais utiliser pour le conduire au but.

Quand je lui touchais l'oreille, l'âne secouait la tête. Quand je lui touchais la poitrine, il hochait la tête affirmativement. Nous nous

entraînions à répondre à une question par oui ou par non. Nous répétions du matin au soir et quand je n'en pouvais plus et sortais brièvement prendre l'air, tous les gens que je rencontrais avaient une tête d'âne. Je voyais un homme se gratter derrière l'oreille et je voulais l'aider à le faire, et je me rappelais alors que je ne pouvais pas toucher le corps des autres comme ça.

D'habitude, le professeur rentrait chez lui juste après la répétition, mais ce soir-là, il resta pour discuter avec moi. « Platero est vieux, et moi aussi je suis vieux. Il faut tabler sur le fait que nous ne serons bientôt plus là. » Même si, à l'évidence, il parlait de l'époque qui suivrait sa mort, sa voix était gaie. « Que ferais-tu si tu devais travailler avec un autre âne après notre mort ? Je vais t'initier au secret suprême. Jusqu'à présent, je n'en ai parlé à personne. C'est comme si tu recevais maintenant un gros héritage. Comme tes parents ne travaillaient pas dans un cirque, tu es arrivée avec un gros handicap. Tu le sais, n'est-ce pas ? » Butée, je n'opinaï pas. « D'accord. Tu ne veux pas admettre que tu es désavantagée. Tu as beaucoup de volonté. Tu y arriveras. »

Je fis mes débuts avec l'âne peu après mon vingt-sixième anniversaire. Ce fut un succès flamboyant, quand bien même il ne s'agissait que d'un bref numéro insignifiant avec un animal banal.

« Un exercice de calcul ! Nous essayons avec Tosca ? Elle est peut-être douée pour les mathématiques ! » Inspiré par mon histoire avec l'âne, Markus commença à fabriquer de grandes cartes avec des chiffres. Comme nous n'avions pas de carton, il utilisa des panneaux de contre-plaqué qu'il avait pris sans autorisation dans le sous-sol d'un bâtiment abandonné. Les cartes allaient de un à sept, une seule étant enduite de miel. Tosca s'approcha tout de suite du chiffre emmiellé et le lécha. « Tosca renifle la carte et lèche. Je serais bien étonné si personne dans le public ne s'apercevait du truc. L'ours et le calcul, c'est bizarre. Mais alors pourquoi accepte-t-on ça tout de suite venant de l'âne ? — Sans doute parce que dans les livres pour enfants, les ânes savent compter et lire. Tu te rappelles l'âne de *Till l'espiègle* ? C'était le tour avec la voix de l'âne. — Oui, c'est vrai. En plus, on pense qu'un âne n'est pas une lumière. Et c'est le contraste qui est drôle. Donc il faut montrer sur la piste le contraire d'un cliché. — Quel serait le cliché sur les ours polaires ? — Qu'ils sont toujours assis dans la glace. — Quel est le contraire de la glace ? — Le feu. »

Faire sauter des fauves à travers un cerceau enflammé : c'était le numéro inévitable de n'importe quel cirque. Mon mari et moi savions que nous non plus ne pourrions pas éternellement l'éviter. Il serait trop banal que Tosca traverse le feu. Il nous faut au moins un récit-cadre, par exemple nous pourrions faire une adaptation de *Blanche-Neige* en comédie musicale et Tosca serait Blanche-Neige sautant par-dessus la flamme. J'étais d'avis que nous n'avions pas besoin de davantage de feu au cirque, les chiffres dans le rouge brûlaient d'un rouge déjà suffisamment vif. Pankov, sans nous demander notre avis, enjoignit à la secrétaire d'aller à la réserve chercher le grand cerceau. Dès le lendemain, tout l'équipement, fourbi et rutilant, était

entreposé dans la salle de répétition. Je fis comme si je ne le voyais pas et me contentai d'entraîner Tosca à marcher à côté de moi ou à me faire face.

Le soleil se couchait et, dès que le sommeil faisait son entrée, il m'était donné de pénétrer dans le monde glaciaire. Je pouvais y constater chaque jour une évolution. Ni chiffres rouges ni chiffres noirs mais simplement du progrès. Pas d'industrie, pas d'hôpital, pas d'école. Seulement des mots échangés entre des êtres vivants. « J'ai commencé à écrire ta biographie » dis-je à Tosca, qui éternua de surprise. « Tu as froid ? — Très drôle. J'ai une allergie au pollen. Ici, au pôle Nord, il n'y a pas de fleurs qui fleurissent, mais la poussière n'en volette pas moins dans l'air et j'éternue sans arrêt. C'est étrange, cette poussière sans fleurs. — J'ai déjà écrit jusqu'à peu après le moment de ta naissance. Tu n'avais pas encore les yeux ouverts. Vous n'étiez pas que toutes les deux, ta mère et toi, il y avait une troisième ombre. — Mon père voulait vivre avec nous, mais ma mère ne supportait pas sa présence. Elle grondait dès qu'il était en vue. — N'est-ce pas normal pour une ourse ? — C'était peut-être normal autrefois, mais la nature aussi change au cours de l'histoire. »

La voix de Mama-lia était effrayante, elle me faisait peur même si je savais ne courir aucun danger.

Les hommes aussi sont capables de vociférer pour intimider les autres. Au début, ce sont des mots qui signifient quelque chose, mais arrive un moment où l'on n'entend plus que les hurlements qui s'émancipent de la langue, et celui contre qui on vocifère ne peut faire autrement que vociférer en retour. Cela me rappela le moment où mon père nous avait quittés et était parti pour Berlin. Avec le sixième sens d'un petit enfant, j'avais perçu dans la voix de ma mère un minuscule piquant juste avant qu'elle ne se transforme en hurlement. Je m'étais mise à pleurer bruyamment pour la distraire. À force d'essayer de me calmer, elle en avait oublié mon père.

Mais celui-ci avait fait une nouvelle remarque qui avait irrité les nerfs de ma mère. Elle lui avait lancé un regard agressif, sa voix s'était cassée et mon père avait répondu en explosant comme s'il voulait renverser la table.

Ce souvenir qui m'envahissait soudain pouvait être une invention rétrospective. Ma mère et moi ne parlions jamais de mon père. Elle partait chaque matin très tôt. Quand je rentrais de l'école, elle était déjà à la maison. C'était une belle femme, mais le matin, ses yeux étaient rétrécis, et l'après-midi, elle avait les joues pendantes. J'éprouvais souvent le besoin d'observer plus attentivement son visage mais aussitôt elle se retournait pour s'occuper du ménage. Sur son pull était imprimé un motif aux couleurs criardes qui ressemblait à une tarentule bougeant au rythme de ses mains et tressaillant sur le polyester lisse et froid. Au fait, pourquoi est-ce que j'écrivais sur moi ? J'interrogeai Tosca : « De quoi ton père était-il fier ? — Il racontait parfois qu'il était originaire du même pays que Kierkegaard. Cela l'emplissait de fierté. Ma mère riait et disait : comme c'est bien que tu viennes d'un petit pays. Moi, si je devais énumérer tous les géants de mon pays, je n'en finirais pas. — Ce n'était pas très gentil. — Ma mère était très intelligente et infiniment curieuse. C'est pour cela qu'elle était partie en exil et avait écrit une autobiographie. Moi, en revanche, je ne sais pas écrire, j'ai toujours besoin de l'aide des humains. — Accepter l'aide d'autrui, c'est aussi une faculté. Laisse-moi écrire ta vie ! »

Un brouillard dense flottait dans l'espace intérieur de ma tête. Dans quelle direction continuer ? « Qu'est-ce qui t'arrive ? » me demanda quelqu'un qui n'était ni Tosca ni ma mère. « Tu es amoureuse ? » Quand je pus enfin ouvrir les yeux, je vis mon mari, le visage souriant, puis, comme je ne répondais pas, inquiet : « C'est qui, dis-moi ? Tu es si occupée que tu n'as guère de temps pour une aventure. C'est quelqu'un du cirque ? — Arrête ton délire et allons répéter un peu. — Je parle constamment de mes idées pour notre numéro, mais tu ne m'écoutes pas. — J'étais ailleurs en pensée. Dans mon enfance. — Encore ? Nous ne ferions pas mieux d'aller

nous promener ? — Ce n'est pas une mauvaise idée. Il faut nous aérer la tête. »

Venant de la porte principale, Pankov vint dans notre direction. Sans doute avions-nous l'air épuisés, sans quoi je ne vois pas la raison pour laquelle il nous aurait adressé la parole sur un ton si bienveillant : « Tosca est une authentique comédienne, en piste, elle rayonne. Je suis sûr que vous aurez du succès. » À peine Pankov nous eut-il laissés seuls que mon mari me chuchota : « C'était ironique, non ? Comment pouvons-nous seulement avoir du succès ? Je retourne aujourd'hui à la bibliothèque. Ici, au cirque, je suis à court d'idées. Cette sensation d'enfermement est insupportable. Je ne comprends pas comment j'ai pu passer ma vie entière dans un cirque. »

Markus disparut de mon champ de vision, je m'assis en tailleur devant la cage de Tosca. La sensation d'être enfermée au cirque m'était difficile à comprendre car ici, il y a tout ou, plus précisément, tout retourne au cirque : l'enfance, les morts, les amis. À quoi me servirait d'aller les chercher dehors ?

Je restai assise calmement, immobile en tailleur devant Tosca. Comme elle s'ennuyait, elle s'étendit sur le dos et se mit à jouer avec les griffes de ses pieds. Je sentis dans la nuque un souffle chaud, me retournai et trouvai Honigberg debout derrière moi. « Tu es seule ? me demanda-t-il avec un gros sourire. — Tu ne vois pas que nous sommes deux ? Si je te compte, nous voilà trois. — Markus a encore filé ? Tu as peu de compagnie. Tu ne te sens pas seule ? — Ne t'approche pas trop. Tes souliers sont sales. D'où vient toute cette terre ? — J'étais là où l'on n'a pas le droit d'aller. » Son sourire permanent me mit mal à l'aise.

Je me souviens que le cirque était au milieu d'un champ marécageux. Quand je revenais à la maison après m'y être rendu secrètement, je trouvais souvent sur mes chaussures une mappemonde de saleté. Un jour, je fus effrayée par une tache qui ressemblait à un papillon de nuit écrabouillé. Sur l'autre chaussure, on discernait son ombre. J'essayai en vain de nettoyer les

chaussures avec une gerbe de chiendent pour les débarrasser de ces insectes. La glèbe était collante, elle puait, elle contenait peut-être les excréments d'un carnivore. À cette pensée, la glèbe sur mes chaussures me devint soudain sacrée et je ne voulus plus la racler. Les lions que je n'avais jamais vus sinon dans des livres d'images vivent dans mon voisinage au cirque, et pour preuve j'en portais les déjections sur moi !

Je cachai mes chaussures sales derrière un seau dans la véranda. Ma mère, pour ne surtout pas manquer le car de cinq heures qui la conduisait au travail, se levait à quatre heures, et pas plus tard qu'à vingt et une heures elle avait les yeux fermés sous sa couette. Je tendis l'oreille, voulant être sûre que sa respiration était lente et profonde. Puis je me faufilai jusqu'à la véranda pour examiner l'état des chaussures. En séchant, la terre grasse avait rendu le cuir jaune et dur comme pierre. Je les mis et marchai avec pour essayer. À chaque pas, le cuir rigide frottait contre mes talons comme de la toile émeri. Pour atténuer les douleurs, je devais marcher les jambes arquées. C'est ainsi que je me transformai en iguane. Les animaux à sang froid tels que reptiles et insectes éveillent en moi de la haine. Je retirai les chaussures ainsi que les sous-vêtements. Mes cuisses et mon ventre étaient recouverts d'une toison blanche comme neige. La lune luisait à travers les nuages noirs comme suie, illuminant le bas de mon corps nu.

Je me réveillai et vis devant moi Tosca. Elle dormait, recroquevillée. Son bras gauche lui servait d'oreiller. J'étais étendue dans la même position qu'elle, comme son reflet. Ma jupe était si froissée que c'en était obscène, elle ne couvrait plus entièrement mes cuisses. Je la remis en place, réajustai les cheveux en me peignant avec les doigts. À ce moment, mon mari s'approcha de moi d'un pas imposant, apparemment il revenait tout juste de la bibliothèque. « Tu dormais ? — On dirait. — Il y avait quelqu'un avec toi ? — Qui ? » J'aperçus près de l'ourlet de ma jupe l'empreinte d'une chaussure. Quelqu'un qui était chaussé de souliers sales avait dû se tenir là.

La semaine suivante, de nouvelles surprises nous attendaient. Tout d'abord, Honigberg annonça qu'il allait adhérer au syndicat. Le code du travail contenait un article interdisant au syndicat de refuser une adhésion pour des raisons ethniques. Les ours polaires étaient donc obligés d'admettre Honigberg, le plus suspect des homo sapiens. Dès le lendemain de son admission, il proposa au syndicat de transformer le cirque en société par actions, mais comme rien n'en devait transpirer et que les comptes devaient être présentés à l'État, il fallait une double comptabilité. En interne, on pourrait pratiquer la libre économie de marché. Si les actions grimpaient, on pourrait acheter de coûteux équipements scéniques. Une scène toute neuve pleine d'agréments augmenterait les ventes de billets et donc les bénéfices. La saison suivante serait certainement un succès, ce serait dommage de faire cadeau des gros bénéfices aux fonctionnaires. Car ceux-ci les gaspilleraient comme de l'eau, ils iraient engloutir chaque jour du caviar dans des restaurants où l'on payait en devises et prendraient des bains de vodka. Il ne fallait pas jeter l'argent comme on vide un baquet d'eau, nous devions le geler à des fins d'investissements rationnels pour la future scène. Bien sûr, on ne réinvestirait pas l'ensemble des bénéfices. Avec les dividendes, chaque actionnaire pourrait s'acheter un transistor, du miel ou d'autres produits. Les neuf ours polaires qui, tout d'abord, n'avaient pas compris les explications d'Honigberg, finirent par s'enthousiasmer pour son projet et voulurent immédiatement acheter des actions. Pankov aussi accepta la proposition, tandis que mon imagination à moi ne suffisait pas pour deviner la véritable intention du jeune homme.

« Que peut-il bien avoir en tête ? » Quand nous étions seuls, mon mari ne parlait plus que de Honigberg. Si je témoignais du désintérêt, il insistait : « Allez, dis ce que tu penses. » Me sentant comme une souris poussée dans ses retranchements, je contrai avec une question : « Pourquoi est-ce que tu ne te sors pas de la tête ce jeune homme immature ? Tu n'as donc plus de vitalité à toi ? » Ses yeux injectés de sang brillèrent comme si j'avais

confirmé ses soupçons. « C'est bien ce que je me disais. D'où sais-tu que ce jeune homme a tant de vitalité ? Je suis au courant depuis longtemps. Tu as une liaison avec lui. — Et quand est-ce que j'en aurais eu le temps ? Tu ne m'as pas quittée d'une semelle. — Je sens un trou dans l'espace-temps, même les jours où nous sommes tout le temps occupés. Et dans ce trou, tu as un rendez-vous secret avec quelqu'un. » Mon mari était peut-être, déjà, à mi-chemin de la folie.

Je devinais que j'étais amoureuse, mais pas de Honigberg. C'était impensable. Je ne voulais pas faire de cachotteries, mais je ne savais pas de qui j'étais éprise. Quand j'étais encore enfant et que j'allais chaque jour au cirque, l'idée ne me venait pas que j'étais amoureuse du cirque. Si je cachais à ma mère que j'y allais, ce n'était pas pour cacher que j'étais amoureuse. Simplement, je ne voulais pas que ma mère me tienne à l'écart des lions à cause de mes souliers sales. Je lui taisais encore bien d'autres choses : par exemple, que je ne me faisais pas d'amie ou que l'instituteur m'avait dit que j'étais très douée, surtout en sciences naturelles. « Pourquoi cachais-tu tout cela à ta mère ? me demanda Tosca. — Je ne sais pas. L'instinct infantile. Une femme doit attendre d'être adulte pour trouver l'amie à laquelle elle peut et veut tout raconter. »

Un jour, le secret de mes visites au cirque fut éventé. Je craignais que ma mère ne me fasse des remontrances à cause de mes souliers sales, mais il n'en fut rien. Elle me dit calmement d'acheter un billet et d'entrer par la porte de devant, car, par l'arrière, on se retrouvait dans la loge des artistes.

C'était la première fois que j'entendais l'expression « loge des artistes ». Ces mots aiguisèrent mon intérêt. La moindre flamme dont ma mère entendait me tenir à distance suscitait en moi un désir ardent.

Même après que ma mère eut appris que j'allais au cirque, je ne voulus pas renoncer à l'entrée par la loge des artistes. Sur le chemin du cirque, j'ôtai mes souliers et les cachais dans un buisson. Traverser nu-pieds le champ marécageux était à la fois étrangement inquiétant et réjouissant. Cela

chatouillait légèrement, peut-être étaient-ce les esprits du monde d'en bas qui me léchaient la plante des pieds. Cela sentait les animaux inconnus. Un jour, je me glissai dans le labyrinthe des caravanes en me laissant guider par mon nez. Soudain, je vis devant moi un visage de cheval. Le cheval me regardait fixement sans cligner. Ses longs cils lui donnaient une expression de douceur. L'odeur qui montait du sol était d'une étouffante suavité, ma poitrine se serrait de l'intérieur, j'entendais mon cœur battre. Était-ce une sensation sexuelle ? Les oreilles du cheval frémirent et j'entendis des pas.

Quelqu'un me donna une chiquenaude par-derrière : un clown au visage badigeonné de blanc. Apparemment, il portait ce maquillage depuis quelque temps : la couche blanche était craquelée, accentuant les profondes rides de rire qui, en cet instant, ne riaient pas. Les larmes étoilées étaient à moitié effacées, elles ne pleuraient plus. Le clown était-il un homme ou une femme ? Cela n'était pas clair et je ne savais que lui dire. Aussi commençai-je par une rapide courbette pour m'excuser, avant de déguerpir. J'en ai vu, des clowns, depuis lors, mais celui-ci fut mon premier clown, et en tant que tel il s'est gravé à jamais dans ma mémoire.

Le lendemain, je retournai rendre visite au cheval pour admirer la taille de ses naseaux. Le clown s'approcha de moi, avec lenteur et prudence, l'index à la verticale devant les lèvres. Cette fois, seul le pourtour de ses yeux était maquillé, ses lèvres étaient fines, je voyais autour de sa bouche une peau bleutée rasée de frais. Il s'efforçait manifestement de ne pas m'effrayer. Mal assurée, je n'arrivais plus à bouger et je l'attendais. « Tu aimes les chevaux ? » demanda-t-il, debout si près de moi que je sentis la chaleur de son corps. Je fis oui de la tête, il alla vers une caravane et m'adressa un signe de la main.

L'odeur de foin chatouilla les petits poils de mon nez avant d'envahir la grange de mes poumons. « Il faut hacher du foin et le donner aux chevaux », dit le clown en prenant une brassée de foin qu'il posa sur l'immense hachoir et commença à découper en cadence avec son couteau

rouillé. Il jeta le foin haché dans un seau et retourna près du cheval avec cette nourriture. « Qu'en penses-tu ? Tu aurais envie de jouer à la palefrenière ? Reviens demain matin à la même heure et tu pourras hacher le foin et nourrir le cheval. »

C'est ainsi que chaque jour, après l'école, je courus au cirque pour m'occuper du cheval. Bientôt, j'eus le droit de l'étriller ou de porter le crottin au tas de fumier. J'étais motivée et impayée.

Pendant que de mes délicats bras d'enfant je soignais son cheval, le clown s'exerçait à faire le poirier sur le dossier de sa chaise ou à se dandiner sur un ballon. Peut-être qu'il m'exploitait, me disais-je parfois, mais cela ne m'aurait pas dérangée qu'il en fût ainsi. J'élaborai ma théorie économique à moi : dès qu'on touche le corps du cheval, tous les chiffres rouges se métamorphosent en bénéfice net.

Bientôt, d'autres membres du cirque me saluèrent. J'avais beau être une travailleuse clandestine qui s'était infiltrée par l'entrée de derrière, je me sentais tout de même acceptée au cirque, ce qui n'était pas le cas à l'école. Il se passa du temps avant que le clown me pose cette question : « Au fait, tu t'appelles comment ? » Jusque-là, il m'avait donné du « toi, là ». Soit le nom d'état civil n'avait pas d'importance pour lui, soit il pensait que s'il savait mon nom, il serait responsable de moi. « Ma mère m'appelle parfois Bar, pour plaisanter, parce que je m'appelle Barbara. — C'est bien. Bar comme *Bär*. »

Rentrée à la maison, je racontai à ma mère que mon nom contenait un ours. Ma mère fronça les sourcils. « En voilà une sottise. Tu crois que je t'ai donné un nom d'animal ? Qui est allé te raconter ces sornettes ? » Je dus lui confesser mes visites quotidiennes au cirque. Ma mère ne fut pas surprise, elle devait s'en douter. Elle me permit de continuer à jouer à l'employée de cirque à la condition que je rentre toujours avant le coucher du soleil.

À chaque coup d'étrille que je donnais au cheval, mon humeur s'exaltait. Les crins du cheval étaient particuliers, la plupart du temps

agréablement secs même si le corps du cheval suait souvent. En dessous, la chair était d'une fermeté rassurante et dégageait une chaleur apaisante. Le désir qui naissait dans ma main tandis que je peignais se faufilait par le poignet jusque dans mon corps et entraînait comme une carpe dans mon utérus. « Quand tu étais petite, le cheval était bien plus grand que toi. Tu devais lever les yeux pour le voir. Tu retrouves maintenant cette posture », me dit Tosca. Ses yeux et son nez étaient trois points noirs dans la blancheur du paysage enneigé. Si l'on reliait les trois points, cela donnait un triangle. Je ne voyais pas le corps de Tosca, blanc, camouflage parfait dans la neige, et je m'adressais à l'aveuglette au centre invisible du triangle : « Je me dis parfois que cela ne mène à rien de repenser à son enfance. — Ma mère disait que nous devions atteindre l'espace-temps qui précède l'enfance, répondit Tosca. — J'aimerais beaucoup lire l'autobiographie de ta mère. — Malheureusement, le livre est épuisé. Tous les livres sont épuisés au pôle Nord et toutes les imprimeries ont fondu, de sorte qu'on ne peut plus faire de nouveaux tirages. » Tosca se redressa avec mélancolie. Sa poitrine était maigre, si bien que son cou élégant sembla encore plus long et ses pattes avant encore plus courtes qu'elles ne l'étaient. Tosca voulait s'en aller, m'abandonner. « Attends ! » m'écriai-je.

« Que se passe-t-il ? Tu as fait un cauchemar ? » C'était Markus. Il prit un air perplexe comme s'il ne s'expliquait pas mon état. Or je savais bien qu'il répandait depuis quelque temps une rumeur à mon sujet : j'étais folle, sans cesse la proie d'hallucinations et de cauchemars. Il voulait peut-être ainsi masquer aux autres sa nervosité à fleur de peau et sa jalousie malade. Pankov était là aussi et me demanda : « J'ai entendu dire que tu n'osais plus faire ton numéro avec le feu. Cela veut-il dire que ta passion pour la scène est éteinte ? — Éteinte ? Ce n'est pas moi, c'est mon mari qui sera bientôt consumé par le feu de la jalousie. Tu ne pourrais pas le sauver ? Je ne supporte pas la chaleur, c'est pour cela que je me réfugie dans la neige. Dans un paysage enneigé, je reconnais Tosca immédiatement à ses

trois points noirs. » Pankov éclata de rire. « Si tu vois trois lumières formant un triangle qui s'approche, c'est une locomotive. Tu as l'intention de te jeter sur la voie ? Tu ne peux pas faire ça. Prends du repos ! »

La jalousie de mon mari se condensait jour après jour, sans raison. Un jour que Tosca et moi répétions les salutations, Honigberg entra dans la salle de répétition suivi par mon mari. Ce dernier me donna une tape fâchée sur l'épaule en m'accusant d'avoir fait les yeux doux à Honigberg. Tosca émit un grondement menaçant, Honigberg blêmit, tandis que mon mari me donnait un nouveau coup. « Arrête ça ! » dit Honigberg en attrapant les bras de mon mari et en l'entraînant dans un coin de la salle où il l'immobilisa. « Laisse-moi ! Tu veux me violenter ? — Tu ne vois pas que l'ourse se fâche ? C'est du sérieux. »

Pankov nous convoqua dans son bureau, mon mari, Honigberg et moi. Je m'attendais à du grabuge, mais il s'agissait d'autre chose. « Des rumeurs courent selon lesquelles nous recevons le mois prochain une visite du Kremlin. Je voudrais bien commencer la nouvelle saison avant, pour que rien n'aille de travers quand cette importante délégation sera là. Comme nous n'avons pas l'intention de présenter un sacrifice rituel, il vaudrait mieux éviter de montrer Barbara dévorée par l'ourse sous les yeux des Russes. » Pankov nous regarda gravement, ce à quoi Honigberg répondit avec une légèreté pleine d'assurance : « Pas de souci ! Nos répétitions sont pratiquement terminées. Barbara et Tosca sont liées par une authentique amitié. Elles se produisent sur scène ensemble, elles mangent des gâteaux secs dans le même sac, se versent le lait d'un bidon et vident leurs gobelets en chœur. Ensuite, Barbara pose sur la tête de Tosca un chapeau de dame à la mode et lui passe un gilet. Toutes les deux se placent devant un miroir et tout le monde voit qu'elles sont amies. Une amitié authentique, rien de spectaculaire, mais il y a de quoi émouvoir le cœur d'un spectateur. — L'amitié entre femmes, en effet, cela peut être beau, mais ce n'est pas un thème pour un spectacle de cirque. — Pas de souci ! Les neuf ours polaires

se tiennent sur le pont au second plan et assurent la dynamique masculine de la scène. Chaque bête pèse cinq cents kilos, donc à eux tous ils en pèsent quatre mille cinq cents. La petite Barbara brandit son fouet et les géants blancs obéissent. Le poids total des animaux correspond à celui de vingt lutteurs de sumo et même davantage. Impressionnant, non ? » Honigberg avait beau n'être qu'un sans-abri toléré chez nous, il nous toisait, moi et Markus, comme s'il avait été un adjoint de Pankov. Markus étira le cou du mieux qu'il put pour paraître plus grand que Honigberg et demanda vivement : « Un instant, s'il vous plaît ! Et la grève, alors ? » Honigberg répondit posément : « La grève est terminée. Dès demain, les neuf ours reprennent le travail. » Nous regardâmes Pankov qui regardait par terre. Honigberg poursuivit d'un ton assuré : « Il n'y a plus de raison de faire grève. Les ours polaires ont acheté des actions et retiré leurs revendications. Je leur ai dit qu'ils n'avaient plus le droit de faire grève maintenant qu'ils possédaient des actions et n'étaient donc plus des travailleurs. »

Markus lança un regard haineux vers les maigres guiboles de Honigberg sous ses jeans et dit, agacé : « Toi, avec tes singeries, tu as berné les cœurs innocents des animaux. Tu es une honte pour l'humanité ! » Mon mari ressemblait à un lézard à collerette. Je voulus broser son col pour le débarrasser de sa soif de sang, je posai ma main sur son épaule mais, refusant ce contact, il me rabroua : « Alors comme ça, tu es de son côté. » Je pensai qu'il fallait tirer les choses au clair pour éviter que la situation dégénère. « Tu es jaloux parce que tu nous soupçonnes d'avoir une liason. C'est absurde. Franchement, tu te fais des idées. » Mes paroles le surprirent comme si on lui suggérait pour la première fois que j'aie pu avoir une liaison avec Honigberg. Il criait, et Honigberg, apparemment tout autant effrayé par mes paroles, criait lui aussi. Pankov soupira avant de sortir en prononçant ces mots : « Barbara, tu es malade. Il faut que tu ailles voir un médecin. »

Ce n'était pas la première fois que je devais consulter un neurologue. À la fin de ma scolarité obligatoire, il avait été décidé que je n'irais pas au lycée et que je travaillerais comme aide ménagère. Je souffrais d'hallucinations, je voyais partout le postérieur d'un homme prospère. Je ne voyais aucun inconvénient à ramasser les crottins de cheval, mais je frissonnais rien qu'à l'idée de devoir nettoyer une lunette de WC sur laquelle mon riche patron avait posé son postérieur gras et suant. Ce postérieur me poursuivait dans toutes les rues, j'en avais du mal à respirer, je m'engloutissais dans une masse humaine pour me rendre invisible, mais cette vision ne me lâchait pas. J'avais raconté cela à ma mère, qui avait rétorqué que j'avais trop d'imagination. « Pense uniquement aux choses qui existent réellement. » Mais qu'étaient les choses qui n'existaient pas et qui n'en étaient pas moins présentes pour moi ?

Au début, ma mère ne me destinait pas à être aide ménagère. En devenant une lettrée, j'aurais pu réfléchir à des choses qui n'existaient pas. Ma professeur principale m'avait proposé de faire des études, mais j'avais refusé fermement et crânement. Ma mère avait eu vent de mon refus et ce dut être un choc pour elle. Je la trouvais assise à la table de la cuisine, comme pétrifiée. Elle était tout de même arrivée à se préparer une infusion, mais elle était incapable d'en boire une seule gorgée. Ses mains supportaient sa tête lourde, ses yeux étaient au fond de leurs orbites, sa peau avait tourné au gris. À l'époque, il n'allait pas de soi qu'une mère veuille envoyer sa fille à l'université. Je ne me souviens pas de ce que j'avais contre ce projet. Il m'arrivait même de rêver que j'étudiais la vie des mammifères et que cela me valait un titre universitaire. Mais, de même que je cachais derrière l'armoire mes livres favoris sur les chevaux et les lisais seulement quand j'étais seule, mon rêve ne voulait pas sortir de sa cachette. L'idée de devenir non seulement zoologue, mais aussi autrice, me vint à la lecture des histoires animalières d'Ernest Thompson Seton. « Pourquoi regrettes-tu maintenant de n'avoir pas fait d'études ? Ton université, c'est le

cirque, non ? » Les mots de Tosca me réconfortèrent, je me dis que j'avais peut-être tout de même fait le bon choix. Mais à l'époque, j'étais désespérée, je continuais à être pourchassée par le postérieur de l'homme riche. Le médecin qui m'examina ne me prit pas au sérieux. Il déclara avec dédain que je souffrais de faiblesse nerveuse et me prescrivit je ne sais quels médicaments.

Soit le médecin s'était trompé de produits, soit cela venait de moi : à peine eus-je avalé un comprimé que naquit en moi le désir irréprensible de travailler au cirque. Je me disputai avec ma mère et m'enfuis de la maison, courant jusqu'au terrain du cirque à la vitesse d'une moto qui carburerait à la rage. Mes amis du cirque étaient assis en cercle, buvant de la bière au crépuscule. Ils m'admirent aussitôt dans leur cercle, mais lorsque je les priai de m'accepter comme membre officiel de la troupe de cirque, ils furent manifestement embarrassés. J'étais au bord des larmes lorsque l'homme le plus âgé se leva et posa sur mon épaule les doigts qui avaient joué avec sa barbe. « Pour les gens qui sont nés dans un cirque et y ont grandi, nombre de coutumes et de comportements vont de soi. Mais les mêmes choses paraissent incompréhensibles et insupportables aux enfants de travailleurs. Bien sûr, on peut apprendre beaucoup après-coup. Mais il y a trop de choses non-écrites. Voilà pourquoi un citoyen normal a du mal à survivre dans un cirque. Un lion ne saurait devenir tigre. Tu ferais mieux de chercher un emploi en ville. » J'éclatai en sanglots. Cornelia, la funambule, se leva et dit : « Je vais aller avec elle chez M. Anders. Il lui trouvera peut-être un emploi. » Ce monsieur était de longue date un supporter du cirque et travaillait comme chef de service à l'Office des Télégraphes. Cornelia se mit en route et je lui emboîtai le pas, elle allait si vite que j'avais du mal à ne pas perdre son dos de vue.

Un homme aux larges épaules ouvrit la porte, je perçus aussitôt une odeur qui m'était inconnue. Il nous regarda et tout de suite la joie lui fit plisser les paupières. Je n'avais jamais été jusque-là dans l'appartement

d'un homme cultivé et fortuné. J'étais assise, intimidée, sur le canapé en cuir aux ornements faits main. Du rosbif, du pain et des fruits étaient disposés sur une assiette en argent, comme dans une peinture ancienne. Cornelia continuait d'afficher son sourire figé tout en prononçant ses premiers mots en jonglant souplement et en me décochant de temps en temps un regard complice. Apparemment hypnotisé par Cornelia, M. Anders me promit, à moi la fille d'origine inconnue, de me trouver un emploi.

Je ne fus pas admise au cirque, mais la manie de la persécution cessa. Ma mère fut plus qu'enthousiaste en apprenant qu'on m'embauchait à l'Office des Télégraphes. Selon elle, si je travaillais dans une administration, quelle qu'elle fût, j'étais une employée de l'État, et cela, contrairement au cirque, rimait avec sécurité. Mais plus tard, le cirque aussi fut nationalisé, si bien qu'une dompteuse de fauves telle que moi, ou le clown, devinrent aussi employés de l'État.

« Je t'ai promis d'écrire l'histoire de ta vie. Pour l'instant, je n'ai écrit que la mienne. Je suis désolée. — Pas grave. Commence par mettre en lettres ta propre histoire. Ensuite, ton âme sera en ordre et cela fera de la place pour une ourse. — Tu as l'intention d'entrer en moi ? — Oui. — J'ai peur. » Nous nous mîmes à rire à l'unisson.

Devenue employée de l'État, je passais toutes mes journées à me déplacer à bicyclette. Au bout d'un mois, les muscles de mes cuisses et mollets s'étaient dessinés. Je roulais plus vite, gagnais du temps, ne me sentais plus pressée, je m'entraînais parfois dans un jardin public ou me livrais en pleine rue à des acrobaties à bicyclette.

Un jour, j'essayai de faire le poirier sur la bicyclette. « Pour cela, il faut une bicyclette spéciale, un modèle spécial », me dit un passant. Je voulus lui parler, mais il avait déjà disparu. Je commençais à sentir sur ma peau la présence de spectateurs. Il suffisait d'un seul spectateur pour qu'il s'agisse

d'une vraie répétition et non plus d'une chimère. Et si une répétition était possible, alors il y aurait peut-être un jour une première.

Je m'exerçais toujours plus assidûment. Un jour, un parent de mon patron m'observa alors que je dévalais l'escalier en pierre sur ma bicyclette. Cela me valut une remontrance acerbe de mon patron, inquiet pour mon véhicule : « Vous n'êtes pas au cirque, ici. Est-ce que vous en êtes consciente ? » Je n'avais plus entendu le mot « cirque » depuis longtemps. Oui, le patron avait raison, l'Office des Télégraphes n'était pas un cirque, or c'était au cirque que je voulais travailler.

La guerre éclata avant que je puisse commencer une nouvelle vie au cirque.

« J'envie les habitants du pôle Nord. Il n'y a pas de guerre là-bas. — Il n'y a pas de guerre. Et pourtant les gens viennent chez nous avec des armes. Ils nous tirent dessus. — Pourquoi ? — Je ne sais pas. J'ai entendu dire que les hommes possèdent un instinct de chasse. Mais l'instinct, je n'y comprends rien. — Je crois que la chasse était importante autrefois pour leur survie, ce n'est plus le cas aujourd'hui mais ils ne peuvent pas arrêter. L'homme est sans doute fait d'une quantité de mouvements absurdes. Mais il ne connaît plus les mouvements vitaux. Il est manipulé par les fantômes des souvenirs. »

Un jour, pendant la guerre, mon père rentra au foyer. Je vis un homme faire les cent pas devant notre maison. Je ne sais d'où me vint l'idée qu'il pouvait s'agir de mon père. Des yeux, il me fit signe de le suivre. Nous marchâmes un moment jusqu'à atteindre la berge d'une petite rivière où nous nous assîmes sur un banc. J'observais ses doigts jaunis entre lesquels il tenait une courte cigarette. « Déjà quand j'étais petit, je torturais des animaux comme certains adultes maltraitent leurs enfants. J'ai tué des animaux, un chat par exemple, je lui ai percé le cœur avec un couteau et l'ai regardé mourir sans ciller. Je voulais arriver à tenir. J'avais toujours besoin

d'une nouvelle victime, pour finir j'ai tué un cheval militaire. Les gens de l'armée y ont vu un acte de résistance contre la guerre. »

Je racontai à ma mère la rencontre avec cet homme. Cela la rendit furieuse car elle crut que cette histoire était pure invention de ma part. « Allons, il est impossible que ton père vive encore. Surtout ne va raconter à personne de telles sottises. »

L'Office des Télégraphes ferma peu de temps après, je perdis mon emploi et commençai à travailler avec ma mère dans une usine d'armement. Le dimanche, je lavais ses vêtements et les miens dans un baquet et faisais la cuisine pour nous deux. J'allais en ville à pied avec un grand cabas et achetais des provisions. Les gens qui me croisaient en chemin avaient des visages grossièrement taillés. Quand deux personnes se rencontraient dans une rue sombre, ils échangeaient des regards méfiants. Le destin pouvait transformer chacun, à tout instant, en assassin ou en victime. Dès que j'apercevais un soldat à un carrefour, je me mettais à trembler même s'il s'agissait d'un de nos soldats. Mais qu'est-ce que cela veut dire, l'un des nôtres ? Tout soldat est prêt à tuer. Je souhaitais qu'il ne m'abatte pas, moi, mais quelqu'un d'autre. J'étais forcée non seulement à avoir faim, mais aussi à me méfier. Ne levant jamais les yeux, je m'égarais constamment. Quand je me regardais dans la glace, je voyais une peau crevassée : je n'étais pas la seule, d'autres aussi dans la rue avaient la peau détruite. Leurs yeux étaient irrités et leur toux n'en finissait pas. L'hiver venant, la faim ne fut pas plus grande, mais plus intense. Ma mère craignait que je n'évoque mon père par mégarde en parlant à quelqu'un. « Si on t'interroge sur lui, tu dois dire que tu étais bébé quand tu as été séparée de lui et que tu ne te souviens plus de rien. »

Les yeux des voisins parlaient un langage que je ne comprenais pas. Je me retournais souvent en marchant comme si quelqu'un m'avait collé sur le dos une étiquette invisible. J'imaginais qu'on m'arrêtait et me plaquait contre un mur comme une cible. « Pourquoi racontes-tu des histoires si

farfelues ? Il n'y a aucune raison pour qu'on t'arrête », disait la voix de ma mère. Mon nez prit des habitudes bizarres et je me mis à sentir les corps morts : l'odeur était vague, mais tenace, et j'ignorais si elle était le produit de mon imagination ou non. C'était plutôt un miracle que je vive encore. Ma mère me demanda un jour si j'appartenais à un mouvement de résistance. Trop peu politisée, je ne savais hélas rien des mouvements de résistance.

Après la grande attaque aérienne, les murs et le toit de la ville s'effondrèrent et formèrent un monceau de gravats. Quand je retrouvai mes esprits, j'étais évacuée dans un hall d'usine et la femme couchée près de moi était ma mère. Quand la lumière de la lune éclairait légèrement les embrasures de fenêtres, l'odeur de sueur de la masse humaine prenait autour de moi une densité mortelle.

Ayant trouvé un amas de fer rongé par le feu, je crus que c'était le cadavre d'une bicyclette. Je commençai à ramasser des objets utilisables ainsi que des morceaux d'objets et de machines cassés que je vendais à un atelier. Mais même quand je parvenais à me procurer ainsi un peu d'argent, il n'était pas facile de trouver du pain digne de ce nom. J'étais donc contente lorsque je pouvais aider aux travaux agricoles des membres de ma famille qui avaient une ferme à l'extérieur de la ville.

Je me rappelle encore tous ces navets sens dessus dessous et particulièrement les rutabagas.

L'Office des Télégraphes rouvrit. L'administration ne comptait plus que des visages nouveaux et ceux-là ne voulaient plus m'employer. J'aidais les amis de ma mère et ils me donnaient un peu à manger. Je nettoysais autant que nécessaire et essayais de pourvoir à tout ce qui manquait. J'aidais aussi à débarrasser la ville des décombres. « Pourquoi est-ce que je me sens si seule ? demandai-je à Tosca. — Allons, tu n'es pas seule, je suis là. — Mais personne à part moi ne va croire que je peux discuter avec toi. Il m'arrive de me demander si c'est vrai. Beaucoup de gens veulent discuter avec moi,

pas de la guerre, mais du cirque. Tous, ils entament la conversation en me demandant à quelle occasion je suis entrée au cirque. Je raconte que, quand j'étais petite, je donnais un coup de main au cirque Sarrasani. À vingt-quatre ans, j'ai été prise au Cirque Busch comme femme de ménage. Ce qui est arrivé entre les deux, personne ne veut le savoir. La guerre, on connaît tous ça, disent-ils. Mais moi, je ne veux pas parler de la guerre, je suis seulement inquiète qu'il y ait un trou dans ma biographie de cirque. Un trou comme ça pourrait bien devenir ma tombe. — Je t'écoute. — Comment puis-je être sûre que c'est toi ? Que je ne rêve pas ? »

Quelque part, un chien aboya. « Après la guerre, les riches se sont retrouvés riches, alors que leurs billets de banque avaient été réduits en cendres. Tu ne trouves pas ça bizarre ? » Ce n'était pas la voix de Tosca, mais celle d'un jeune homme vigoureux. Son chien s'appelait Friedrich. Il me sauta dessus dès que j'entrai chez lui et essaya de me lécher le visage de sa grosse langue humide. « Ce n'est pas une guerre qui fait disparaître la société de classes. Au contraire. La guerre et l'après-guerre augmentent l'écart entre riches et pauvres. Voilà pourquoi il nous faut au plus vite une révolution. » Le jeune homme, Karl, m'avait abordée un jour dans la rue. En moins de rien, embobinée dans une discussion, j'eus l'impression de le connaître depuis longtemps, je le suivis chez lui, un appartement au mobilier classique. Visiblement, son canapé et son lit n'avaient pas subi d'attaques aériennes, rien chez lui n'avait besoin d'être rafistolé ou remplacé en urgence. Les livres sur l'étagère étaient — à la différence des meubles — très récents. Je sortis un livre au dos rouge. Avant même que j'aie pu lire jusqu'au bout un paragraphe choisi au hasard, je fus enlacée et serrée par-derrière. J'étais une fille osseuse, mes seins commençaient à peine à suggérer une rondeur à venir. Ses mains les pétrirent avec hardiesse, je tournai la tête brutalement, il déplaça ses mains un peu plus bas, coinçant le bas de mon ventre en tenant du menton mon épaule comme un trombone tient une feuille de papier. « Ça m'est tombé dessus. Je n'ai pas eu le temps

d'aspirer à l'amour, d'être amoureuse ou de percevoir le goût du premier baiser. — Et si par-dessus le marché tu étais tombée enceinte, la nature aurait atteint son but encore plus vite. — La grande nature est petite, tout ce qui l'intéresse est de diviser les cellules minuscules en d'encore plus petites. Je comprends bien que mon cœur ne soit pas d'un grand intérêt pour la nature. La division cellulaire, toujours cette division cellulaire ! — Est-ce que tu retrouvais Karl tous les jours ? — Nous nous sommes tout de suite disputés. — Pourquoi ? — Je parlais trop avec son chien Friedrich. Karl n'aimait pas ça. Ce fut sans doute le point de discorde. »

Un jour, je fus prise d'une forte fièvre qui me monta à la tête et me priva de mes idées. On m'envoya au lit, ma mère remplit un sac de glaçons, j'entendis la glace s'entrechoquer avec un bruit de verre, puis le froid vint surprendre mon front brûlant. J'entendis ma mère discuter avec un médecin, les voix s'éloignèrent. Ma conscience voulait voyager au loin. J'étais debout sur un pays plat, un pays enneigé, et la neige m'éblouissait. Je la regardais fixement, je vis un blanchon bondir vers l'étendue neigeuse. L'instant d'après, il était déjà invisible. À chaque pas que je faisais, le rayon de lumière changeait d'angle, niant ce qu'il m'avait fait voir juste avant.

Une bourrasque de neige me gifla. La sensation ne fut pas froide. Le sol était gelé, aussi opaque qu'une vitre en verre opale. À travers elle, j'aperçus l'eau ainsi que deux phoques qui passaient, sans doute une mère et son petit.

Après un long voyage, je me réveillai et sentis quelque chose de sauvage, d'immature, d'imprévisible. Je gigotai pour me débarrasser de la couverture en laine, me vêtis rapidement et me glissai dans mes chaussures. Ma mère tenta de me retenir, voulant savoir au moins où j'allais. Je ne le savais pas moi-même. En marchant, je fus prise de tournis, je vacillai, mais sans tomber, car le vent me soutenait des deux côtés. Devant moi se dressa une colonne d'affichage sur laquelle s'épanouissait une affiche aussi colorée qu'une fleur tropicale. Cirque Busch ! Je scrutai les dates, la

dernière représentation avait eu lieu la veille, hélas. Devant la colonne était posée une bicyclette non cadenassée. Je m'assis sur le cheval de métal et appuyai vigoureusement sur les pédales. La ville cessa et un champ de colza m'accueillit dans ses bras jaunes. Au loin, la procession des caravanes du cirque passait lentement.

Gauche, droite, gauche, droite, j'appuyais sur les pédales comme une folle, j'avais peur que le vieux vélo déglingué ne tombe en morceaux sous la pression que j'exerçais. Je respirais bruyamment, tournant et tournant encore la roue de mon rêve je voulais attraper les images du diaporama qui défilait dans mon cerveau. À un moment, je rattrapai enfin la procession des caravanes et demandai à un homme assis dans la dernière voiture, sans cesser de rouler : « Où allez-vous ? — À Berlin. — Avez-vous des représentations à Berlin ? — Oui. Berlin est la ville la plus merveilleuse du monde. Tu y es déjà allée ? » Je compris à cet instant que moi aussi je voulais aller à Berlin. Mais y arriverais-je sur cette bicyclette ? Le ciel s'assombrit brusquement. « Rentre dare-dare à la maison. Il va y avoir une bonne averse. » Je levai les yeux, une lourde goutte d'eau me tomba dans l'œil. « S'il vous plaît, emmenez-moi à Berlin ! — Ce n'est pas possible. Peut-être que la prochaine fois que nous passerons par ici, nous viendrons te chercher. — Quand ? — Patience, il suffit d'attendre. » Je me réveillai et m'aperçus que j'étais dans mon lit. Ma mère me raconta que j'avais dormi pendant deux jours. J'avais encore une forte fièvre.

« Tu ferais mieux d'aller chez le médecin. Ta maladie revient. Il y a quelque chose qui cloche chez toi ces derniers temps. » Ce n'était pas ma mère, mais mon mari qui me disait cela. « Comment ça ? Qu'est-ce qui cloche chez moi ? — Tu ne me réponds pas quand je te pose une question. Tes yeux ont un éclat bizarre. » Quelque chose clochait chez mon mari. C'était sans doute pour cela qu'il me disait que quelque chose clochait chez moi.

Mon rêve enfiévré était-il le lieu où, sur ma vieille bicyclette, j'avais rattrapé la troupe du cirque ? Une semaine plus tard, je vis par hasard sur une colonne d'affichage une annonce de la tournée. La dernière représentation avait eu lieu la veille du jour où j'avais fait ce rêve. Je ne soufflai mot de cette découverte à ma mère. On ne peut pas reprocher à un enfant de ne jamais raconter à ses parents ce qui le préoccupe et pèse sur son cœur. C'est une tentative enfantine de devenir adulte. À l'inverse, les parents préfèrent de loin mentir à leur enfant plutôt que de lui montrer leur faiblesse. Si ma mère avait tout d'un coup perdu son nez, elle se serait recouvert le visage de mouchoirs et m'aurait dit avoir seulement un petit rhume. Qu'avait donc en tête la grande nature en nous affligeant de telles dispositions ?

« Tu me dis de ne pas discuter avec ton chien. Ce n'est pas comme si je parlais avec un insecte. Un chien fait partie comme nous du grand groupe des mammifères. Pourquoi n'échangerais-je pas quelques mots avec un congénère ? » En argumentant ainsi, je provoquais Karl. Au moment où il se mit à crier, je sentis monter la température de son corps : « L'homme se distingue fondamentalement du chien. Un chien : mais qu'est-ce que c'est ? Une métaphore, sans plus ! » Karl adorait le mot « métaphore » et l'utilisait pour m'intimider. Lorsque j'avais évoqué le rêve de ma vie, travailler dans un cirque, il avait répondu : « Le cirque, c'est une métaphore, rien de plus. Comme tu ne lis jamais les livres qu'il faudrait, tu crois que tout ce que tu vois est réel. » Il me lança brutalement un livre d'Isaac Babel. Je n'ai jamais revu Karl depuis. Le livre est resté longtemps dans un coin de mon étagère à me regarder d'un air rancunier. Je n'attendais pas que Karl me revienne, mais le cirque, lui, devait revenir.

« Tu peux l'attendre longtemps, il ne reviendra plus. » Je repris mes esprits. Mon mari était debout devant moi. Il poursuivit avec un sourire figé : « Je l'ai enfermé aux waters. » Croyant mon mari capable d'avoir

séquestré Honigberg, je me tournai vers la porte des toilettes. Ce ne fut pas Honigberg, mais Pankov, qui franchit la porte, la mine contente, et me demanda : « Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va ? — Où est Honigberg ? — Là ! » Le doigt de Pankov désigna deux personnes qui se tenaient derrière moi et discutaient. Celle qui me tournait le dos était très certainement Honigberg.

Je savais que les nerfs de mon mari étaient à bout et en danger. Encore un morceau de nerfs qui se déchirait et il serait capable de frapper Honigberg à mort. Cette pensée ne me lâchait pas. Petite, j'avais plusieurs fois rêvé d'un chien et d'un chat qui essayaient de s'entre-tuer. J'essayais dans la mesure du possible de les retenir de commettre ce meurtre mutuel. Le désir de tuer menait une danse sauvage dans l'air, provoquant les deux animaux et les incitant à se livrer une lutte mortelle. Ma tâche consistait à mettre le plus vite possible un terme à la dispute. J'étais encore un nourrisson, et ma tête était déjà pleine de soucis. Sauf que je ne sais pas à quoi mes soucis pouvaient ressembler, sans langage.

Si par le passé j'avais réfléchi à la fin qu'aurait mon mari, j'aurais pu la deviner. Mais j'étais en plein dans la vie, je ne pouvais réfléchir à rien de façon précise. Sinon, j'aurais pu prévoir aussi la chute du mur de Berlin, ainsi que son effet sur ma vie. La RDA se mourait, et mon mari de même.

Au moment où je levais la tête, Pankov posa pour moi sur la table un cahier à feuilles de papier blanchi et dit : « Tiens, un cadeau pour toi. Je ne veux pas que tu utilises nos documents importants comme papier pour tes manuscrits. » Depuis que l'Union soviétique nous avait fait cadeau des ours polaires, Pankov avait évité le mot « cadeau ». Il était d'autant plus remarquable qu'il utilise ce mot pour m'autoriser à écrire. Je le remerciai, mais continuai à écrire sur du papier gris.

Pour la jeune fille rêvant de la vie au cirque, il avait valu la peine d'attendre : en 1951, des affiches du « Cirque Busch » furent placardées partout dans la ville. À l'époque, notre vie quotidienne était pauvre en

couleurs : les magazines illustrés de photos en couleurs n'existaient pas encore. Dans cet environnement terne, les affiches bariolées du cirque étaient comme des fleurs. À chaque fois qu'une affiche me sautait aux yeux, c'était le rideau qui s'ouvrait dans mon théâtre mental. Tambour et trompettes annonçaient le prologue, le faisceau de lumière incarnait une promesse, entraient alors des êtres aux lumineuses écailles de dragon, venus d'autres planètes. Certains étaient capables de voler sans ailes, d'autres parlaient avec les animaux. C'était plus d'excitation, d'applaudissements et d'acclamations que ne pouvait en contenir le chapiteau lui-même. Sous le poids du chapiteau, l'air se fendillait.

Avant la première représentation, il me fallait attendre encore trois jours, puis encore deux, puis plus qu'un, c'est aujourd'hui, dans deux heures, dans une heure, et voilà le rideau qui s'ouvre. Un clown au nez en pomme rouge entre en scène en titubant, trébuche et fait un salto avant. Le cirque développait ses propres lois naturelles : celui qui avait une démarche pataude était sportif, celui qui faisait rire le public était sérieux. Je me dis que moi aussi je pourrais peut-être proposer quelque chose, que je pourrais peut-être voler. Une femme en costume argenté chatoyant et aux longues jambes élégantes grimpait à une corde, plus haut, encore plus haut, jusqu'à sembler minuscule. Un homme musclé s'avavançait jusqu'au centre de la scène. Mon regard glissa de sa tenue blanche moulante à la toison noire de sa poitrine que le costume ne dissimulait pas entièrement. Quand le numéro de trapèze volant commença, je devins toute chose. Je me levai en vacillant, comme hypnotisée. L'homme assis derrière moi lança entre ses dents : « Je ne vois rien. Asseyez-vous ! » Je réussis péniblement à replacer mon derrière sur le siège.

Le numéro de trapèze terminé, l'orchestre termina le tango et enchaîna sur une mélodie sirupeuse. Les grilles métalliques furent déployées comme un très large paravent séparant la salle de la scène. Je vis un lion, et à nouveau je fus prise de tournis. Je me levai, montai sur scène, m'agrippai

aux barreaux et pressai mon visage contre eux. Le lion avait les yeux rivés sur moi. Derrière moi, l'agitation croissait, mais je ne m'en souciais guère. Un employé du cirque chargé ce soir-là de la sécurité dans la salle se précipita vers moi. Mais le lion fut plus rapide. Il bondit sur moi et pressa affectueusement son museau froid contre mon nez.

Ma mère, venue me chercher au commissariat, me demanda ce qui m'avait pris de faire de pareilles sottises. Ma réponse fut presque trop simple pour être comprise : « Parce que je veux travailler au cirque. » Elle écarquilla les yeux et n'échangea plus une parole avec moi de la journée. Je crus que sa fureur persisterait. Mais le lendemain, à ma grande surprise, elle dit avoir enfin compris mon désir de travailler au cirque.

C'est à elle que je dois d'avoir été admise au cirque peu après. À l'époque, une foule de gens voulaient travailler au cirque. Même un acrobate virtuose devait se battre pour trouver une place. Ma mère imagina une stratégie. Elle demanda au Cirque Busch de m'engager comme bénévole chargée du soin des animaux et du ménage. Son cadeau d'adieu fut une sentence : « La manière dont on entre n'a aucune importance. Une fois dedans, chacun a une chance d'arriver au sommet. »

J'avais déjà obtenu un accord de principe mais je devais tout de même me présenter à un rendez-vous officiel pour un entretien d'embauche. Dans la fumée de cigare qui séparait le patron d'une future employée, je racontai que, dès l'enfance, j'avais été petite main dans un cirque. Pour enjoliver mon piètre passé de cirque, je signalai avoir appris la bicyclette acrobatique en autodidacte à l'époque de mon activité à l'Office des Télégraphes. Le directeur du cirque s'enquit de mon âge, je lui fis une réponse honnête : « Vingt-quatre ans. » Il quitta la caravane bureau en me lançant cette injonction : « Attends ici ! »

Peu après arriva un homme qui, même s'il n'était pas maquillé, ressemblait à un clown et me montra l'écurie et la grange. C'était Jan. « Si tu veux passer la nuit chez nous, il faut que tu dormes dans la caravane des

enfants pour les garder. Ça te va ? » Je fis oui de la tête. Dans ladite caravane des enfants étaient éparpillés couvertures et vêtements. Il y vivait, disait-on, sept enfants.

Je me levais à six heures, soignais les animaux, soignais les êtres humains, récurais, essuyais, nettoyait. Je lavais les vêtements, j'amenais chaque enfant à sa tâche, faisais des commissions, mettais les enfants au lit, et la journée passait ainsi. La nuit, j'étais souvent réveillée par des petits qui pleuraient.

Au cirque, des enfants venaient au monde comme ailleurs. La plupart des membres du cirque aimaient les enfants mais aucun d'eux ne pouvait jouer les parents à temps plein. À l'époque, trois des sept enfants allaient à l'école, sauf pendant les tournées.

Après l'école, ils devaient participer à des entraînements puis faire leurs devoirs. Je les aidais. Certains avaient des difficultés en calcul, d'autres avaient appris par cœur les ballades de Schiller et voulaient que j'écoute patiemment leurs tentatives de les réciter. Il m'arrivait de demander aux enfants sur un ton de plaisanterie : « Aucun adulte ne vous oblige à apprendre, et pourtant, vous êtes vraiment travailleurs. Vous aimez apprendre ? — Oui, bien sûr ! Nous voulons montrer aux enfants d'ouvriers que nous sommes meilleurs. »

Les enfants utilisaient les manuels conçus spécifiquement pour les enfants d'artistes ambulants. Avec ces systèmes d'apprentissage sophistiqué, peu importait l'ordre dans lequel on apprenait. Les matières n'étaient pas séparées les unes des autres. Dans chaque cahier on pouvait apprendre à lire, écrire, compter, et acquérir des rudiments d'histoire et de géographie. Je trouvais dans l'un des cahiers la postface de l'auteur qui vivait à Dresde où il se livrait à des recherches en circologie. Selon lui, l'avenir verrait tous les métiers prendre le caractère mobile d'un cirque ambulant. Ce jour-là, au plus tard, son livre serait apprécié à sa juste valeur.

Les enfants du cirque ne pouvaient pas trimbaler des livres trop épais et n'avaient pas non plus le temps d'apprendre plusieurs matières parallèlement. Pour eux, il y avait une matière unique et elle s'appelait : « apprendre ». De plus, séparer apprentissage et travail leur était étranger. Il n'y avait pas de cours de sport au cirque, mais dès qu'un enfant savait marcher, il se familiarisait quotidiennement avec l'acrobatie. Il n'y avait pas de cours de musique, mais tout membre du cirque devait savoir jouer d'au moins un instrument. Toutes les aptitudes utiles dont je dispose aujourd'hui, c'est à cette époque que je les ai acquises, auprès des enfants. Ces enfants n'en étaient pas moins des enfants. Quand je les aspergeais d'eau froide, ils jubilaient comme des oursons.

Je lavais leurs vêtements dans un vieux tub en fer-blanc et les suspendais à la corde tendue entre deux arbres. Quand le vent soufflait fort, le linge claquait comme pour s'autodétruire. Il y avait aussi des vêtements qu'un coup de vent emportait à jamais. J'étais occupée à accrocher du linge quand le directeur traversa par hasard l'endroit où l'on faisait la lessive. « Toi, tu es pleine de sagesse. De nos jours, les jeunes veulent tout de suite devenir une star. Mais moi, j'ai besoin de quelqu'un qui soigne les animaux, fasse des commissions et s'occupe des enfants. Toi, tu ne vois pas que toi, tu as une vue d'ensemble sur le cirque. Tu as perçu les points où nous manquons de main-d'œuvre. C'est magnifique. En fait, c'est toi qui devrais diriger le cirque. » En prononçant cette dernière phrase, il éclata d'un rire effréné. Il faisait mon éloge, mais en réalité il se réjouissait seulement de cette main-d'œuvre gratuite qui lui était arrivée de son plein gré. Cette pensée ne m'empêcha pas de continuer à travailler avec ferveur.

Si l'envie me prenait de boire un thé et de bavarder avec quelqu'un, au lieu de le faire, je rangeais la pièce des enfants. Si j'avais envie de sucré, je ne mangeais rien et faisais la lessive. J'étais disciplinée. Ce que j'attendais vraiment avec impatience, c'était de soigner les animaux. Pour commencer,

je fus responsable d'un cheval, plus tard le dompteur de fauves, que tous appelaient « maître », me confia ses lions.

De diverses sortes étaient les excréments. Le crottin de cheval était plein de dignité. J'aurais pu l'apporter en offrande dans une église comme les épis pour la fête de la moisson. Quand il tombait au sol, le crottin de cheval prenait la forme d'une œuvre d'art. Je voulais apprendre à tomber avec autant d'adresse que lui. Les excréments de lion étaient une crotte de chat surdimensionnée, un monstre. J'étouffais presque à sentir son odeur. J'essayais de respirer exclusivement par la bouche, ce qui me donnait la nausée.

Les rations d'aliments qu'on nous attribuait pour les animaux étaient très justes. Nous entreposions secrètement dans une cabane la chair de souris que nous avions attrapées avec des tapettes. Souvent, je devais ajouter du gruau à la pitance des lions. Le lion devenait impatient et agressif quand il n'était pas rassasié. Je frissonnais lorsque le maître disait en plaisantant : « Si le lion est obligé de te manger, ce sera ta faute. Car il ne le fait pas de son plein gré. »

Je devais même parfois me rendre aux abattoirs pour quémander de la viande à moitié avariée. Tout en hachant du foin, je me demandais comment les chevaux pouvaient courir à la vitesse du vent alors qu'ils ne mangeaient rien que de l'herbe desséchée. Si le foin suffisait comme nourriture, pourquoi certains animaux faisaient-ils de tels efforts pour manger de la viande ? Un jour, au travail, alors qu'une fois de plus cette question me préoccupait, je fus prise sur le fait. « À quoi penses-tu en cet instant ? » C'était Jan qui me la posait. « Pourquoi existe-t-il des carnivores ? Moi, il me paraît normal d'être végétarienne. — Trouver assez d'herbe comestible dans la nature, c'est fatigant. Tu es obligée de manger toute la journée, jusqu'à ce que la surface soit ratissée, et tu n'as plus qu'à changer d'endroit, répondit Jan. — Est-ce que les carnivores ont commencé par être végétariens ? — Les ours, par exemple, étaient végétariens à l'origine, mais

nombre d'entre eux ont dû s'adapter. Pense donc aux ours polaires ! Il ne pousse pas d'herbe au pôle Nord. Tu n'y trouveras pas plus de noix que de fruits. Les ours polaires doivent supporter le froid, les femelles doivent même mettre leurs petits au monde pendant l'hibernation et les allaiter, sans se nourrir du tout. Il leur faut des réserves de graisse, et elles doivent donc manger de la viande grasse. Je crois que c'est pour cette raison qu'ils sont devenus carnivores. Un phoque, ce n'est pas vraiment facile à attraper et ça ne doit pas être bien bon. Mais c'est sans importance. Tout être vivant doit essayer de trouver ses propres possibilités de survie. En général, il y a tout juste de quoi survivre. C'est lamentable, je trouve, d'être obligé de manger pour ne pas mourir tout de suite. Je déteste les becs fins. Ils font comme si la nourriture était une parure qui augmente la valeur esthétique de leur vie. Alors qu'ils ne font que refouler le malheur qu'il y a à toujours devoir manger ! »

Parfois, j'avais le sentiment que nous vivions au cirque hors du système social et, de toutes les façons, indépendamment de la civilisation. Si je n'avais pas le temps pour faire autrement, je devais creuser en secret la nuit, sur le terrain du cirque, une fosse pour faire disparaître la surproduction d'excréments. Les souris mortes devaient être séchées en catimini avant d'être stockées en réserve pour les fauves. Je cueillais des simples pour aider les enfants malades à guérir. Bien souvent, faute de pouvoir acheter quelque chose, nous improvisions.

L'après-guerre passa à toute allure, presque sans que je m'en aperçoive. Si, faisant une course en ville, je levais par hasard les yeux, j'étais surprise par les nouvelles façades de l'époque qui avait manifestement poussé depuis longtemps sans moi. La rumeur courait même qu'on pourrait bientôt acheter des téléviseurs couleurs. Nous étions à l'écart d'une telle évolution, le cirque était une île.

« Autrefois, tu avais beaucoup de succès avec ton âne. Il s'appelait Rossinante, n'est-ce pas ? Tu as été aussi en Espagne avec lui. » À l'époque

où nous étions jeunes mariés, il arrivait à Markus de me questionner. Il m'enviait, il voulait avoir droit à une part de mon passé. « Oui, j'étais en Espagne, mais nous n'y étions pas en touristes, nous n'avions pas un moment pour je ne sais quel divertissement. — Mais vous mangiez sûrement de la paella dans des restaurants. — Non. Nous avions emporté suffisamment de pain, de cornichons et quantité de saucisson hongrois. »

Pendant les représentations en Espagne, je sentais le succès brûler à même ma peau. Mais j'ignorais que mon banal numéro avec l'âne avait été encensé par la presse. Le directeur le savait, mais il me le cachait. Il craignait peut-être que je ne devienne arrogante au lieu de continuer à travailler pour lui avec zèle et gratitude.

Une nuit, je me réveillai, l'air était étouffant. La soif me tira du lit, je traversai l'endroit où on faisait la lessive et aperçus la trapéziste assise sur une minable chaise en plastique. Elle prenait peut-être le frais. Quand elle me vit, elle jeta un regard scrutateur aux alentours et, de la main, me fit signe d'approcher. « Tiens, écoute ce que le journal a écrit : “Le public a été captivé par la courbe altière et féminine de son corps, par son visage innocent et grave encadré d'une chevelure blonde.” Sais-tu de qui il s'agissait ? » Je réfléchis un instant, puis mes joues s'enflammèrent brusquement. « Oui, exactement : toi. Un journal espagnol a écrit un long article sur toi. Magnifique ! s'écria-t-elle. Grâce à ton numéro avec l'âne, tu as enthousiasmé ce pays qui s'y connaît en ânes. Je comprends l'espagnol, ma mère était cubaine. La passion latino-américaine, ça te dit quelque chose ? » J'étais perdue, je ne savais que faire de sa question. « Je peux t'apprendre à danser le tango. Ta prochaine étape pourrait être de t'envoler pour l'Argentine où ton nouveau numéro de tango te ferait récolter des tonnes d'applaudissements. » Elle posa ses mains sur mes hanches, fredonna une mélodie de tango et me montra les premiers pas. Soudain, j'avais non plus deux, mais un nombre inconnu de jambes. Trébuchant, je tombai par terre, les jambes entortillées. Je m'imaginai étendue sur la plage,

lapin dépecé à la peau nue et rose. Ma sauveuse me trouva, me caressa la tête, mes hanches et mon ventre également eurent droit à un prudent massage. La vie revint en moi. Mais une voix intérieure me dit que je n'avais pas le droit de continuer. « La nuit devient fraîche. Nous rentrons ? » En disant ces mots, je comptais fuir ma sauveuse, mais elle répondit : « Au pôle Nord, on peut avoir la langue brûlante. » Je découvris ce jour-là, pour la première fois, à quel point une langue humaine peut être épaisse.

Ayant appris d'elle comment arrêter le temps par un baiser, je ne connus plus jamais la jouissance d'une telle rencontre avec une congénère. Interrompue, la nuit latino-américaine ne devait se poursuivre que bien plus tard.

Le directeur du cirque cherchait vainement une bonne idée scénique capable de satisfaire les attentes du public. On voulait me revoir en piste à la saison suivante. Pensant qu'il fallait me montrer offensive, je lui proposai de travailler avec des fauves.

Il faut être capable de renoncer à son projet dès qu'on sent un danger : voilà ce qu'il faut savoir quand on travaille avec les fauves. Le courage seul ne suffit pas. Ma forme physique et ma motivation avaient beau être au top, je devais souvent interrompre une répétition parce que le léopard était de méchante humeur. Je devais rester détendue, occuper la journée vide à d'autres tâches et ne pas compter impatientement les jours me séparant de la première. C'était comme faire de la randonnée en haute montagne. À qui se laisse mener par l'ambition il arrive un accident fatal. La peur n'est pas là pour être surmontée, elle nous protège d'une fin précoce. Jamais je ne m'approchais des fauves quand je sentais en moi le moindre signe d'appréhension. Mais, au bout de plusieurs jours sans répétition, la pression n'était plus guère supportable. Le directeur, qui ne comprenait pas toujours ce qui m'arrivait, me tomba dessus : « Pourquoi est-ce que tu ne travailles pas ? Déjà hier, tu n'as pas travaillé, et de nouveau aujourd'hui tu ne veux

rien faire. » Le maître, lui, me comprenait toujours et faisait signe au directeur de me laisser tranquille.

Un jour, surgissant de nulle part, des policiers emmenèrent le maître. Le directeur nous raconta quelques jours plus tard que celui-ci avait secrètement préparé son exil. À l'époque, le mot « exil » sonnait à mes oreilles comme le nom d'un spectre. Les soucis du directeur étaient bien différents des nôtres. Jetant un regard désespéré à l'assemblée qui s'était formée autour de lui, il paraissait vouloir trouver une réponse sur l'un des visages. « Que dois-je faire ? Les policiers m'ont interrogé moi aussi. Je leur ai dit qu'il n'y aurait pas de prochaine saison chez nous puisque, sans dompteur, rien ne va plus ! Sur quoi l'un d'eux a lancé ironiquement : "Comment ça ? Je croyais que vous aviez une nouvelle jeune dompteuse ?" — Peu importe qu'il ait dit ça sur un ton ironique, dis-je. On va transformer ses mots en réalité. Pas de souci ! J'y arriverai. — Mais tu ne sais rien ! — Ne t'inquiète pas, le maître m'a entraînée pour que je puisse être seule en scène à la prochaine saison. » Le directeur me regarda avec surprise, puis avec un flegme qui n'était autre peut-être qu'un désespoir à la dérive.

Mon numéro commençait et se terminait avec succès. Sachant que je ne maîtrisais pas le grand art, je réduisais ma prestation aux mouvements les plus rudimentaires. Pour compenser, je revêtais un costume rutilant, très voyant, et priais les techniciens lumière et les musiciens de métamorphoser la scène en un espace qui stimule l'imagination. Un léopard, un ours brun, un lion et un tigre étaient sagement assis dans un décor de salle de séjour, sur des chaises ou des divans, harmonieusement répartis dans l'espace. À travers la vitre peinte de la fenêtre, on voyait une pleine lune projetée, tremblotant dans la brume nocturne. Les bêtes changeaient plusieurs fois de place, calmement et lentement. À la fin, le lion me tendait sa patte comme pour me souhaiter bonne nuit. Je savais que le tigre poussait de temps en temps un rugissement. Alors le public prenait peur, je faisais claquer mon fouet, et le tigre se taisait. En fait, il n'avait pas voulu me menacer : il savait

que s'il rugissait très fort à cet instant, cela lui vaudrait une boulette de viande. Les spectateurs, eux, croyant que mon fouet m'avait permis de reprendre le contrôle d'une situation délicate, me couvraient d'un tonnerre d'applaudissements.

Après ce show, un journaliste déboula dans la loge, le visage cramoisi, et me dit : « Quelle merveille de voir une jeune femme gracile tenir sous sa coupe plusieurs fauves dangereux ! » Surprise, je perçus pour la première fois que les autres me voyaient gracile et jeune. Le lendemain, je lus dans un journal qu'une belle jeune femme dirigeait des bêtes féroces à sa guise. Les mots « bêtes féroces » me dérangèrent.

Ayant du succès avec les fauves, j'eus l'audace de proposer au directeur de ne travailler qu'avec des lions. Mon vœu fut exaucé, mais ce numéro ne fut hélas pas donné très longtemps. Si je n'en avais pas conservé une photo, je ne me souviendrais peut-être plus de ce moment hors du temps que j'eus le privilège de vivre avec des lionnes. On peut garder une photo, mais pas le sentiment de satisfaction. Qui avait pris cette photo ? Cinq lionnes et moi dans une pièce : l'une d'elles est allongée en travers d'un canapé tandis qu'une autre, par choix ou par solidarité, a choisi un dur siège de bois. Aucun chat d'intérieur n'afficherait une expression aussi douce que mes lionnes. Elles semblaient vouloir me dire : nous ne voulons pas bosser, nous allons nous reposer et ensuite seulement nous ferons quelque chose, quand notre envie et notre humeur nous y inciteront.

J'arrête de rêver de mes lionnes. Tant qu'il y a des ours, il n'y a aucune raison de parler du passé. Peut-être que le lion est le roi des animaux, mais le président des animaux, c'est l'ours. L'époque de la monarchie léonine est passée. À voir dix ours polaires dressés et alignés, on oublie tous les autres mammifères.

Plus que cinq minutes et le rideau va se lever. J'étais assise sur un tabouret et mon postérieur ne tenait pas en place. Le clown n'en finissait pas de rectifier ses cols, le directeur buvait à la bouteille son liquide

transparent, sa main libre tremblait. La musique démarra, la lumière aux sept couleurs vint lécher la scène de ses langues irisées. Debout derrière le rideau latéral gauche, Markus souriait jusqu'aux oreilles. C'était le mari de la dompteuse adulée du public, mais ce jour-là, il jouait le rôle d'un assistant dont on ne prononce même pas le nom. Il semblait se contenter de cette position. J'observais les collègues autour de moi : certains se résignaient au trac, d'autres, crispés, essayaient d'être détendus. Jusque-là, je n'avais jamais observé avec intérêt l'art de mes collègues. Sauter d'une branche à l'autre comme un écureuil ou grimper à une corde comme un singe était sûrement un exploit pour un homo sapiens, mais des acrobaties si triviales ne m'avaient jamais attirée.

Après avoir recueilli puis rejeté collectivement les idées scéniques les plus extravagantes, mon équipe avait décidé de montrer au public des scènes simples et quotidiennes. Être assis sur une chaise, s'étendre sur le lit, ouvrir une boîte sur une table pour se servir en friandises, puis grignoter. Pankov était capable de prononcer de navrantes phrases officielles sans sourciller. « Le sens du cirque est de démontrer la supériorité du socialisme. » Nous, êtres humains et ours, qui étions si différents, en étions arrivés à la conclusion qu'il était déjà assez extraordinaire de pouvoir assurer la vie quotidienne sans nous entre-tuer. De là cette idée d'une existence paisible et banale. Un jour que Pankov était venu assister à notre répétition, il avait dit que notre spectacle était d'un ennui mortel. Que nous ferions mieux de danser le tango sur un ballon géant. Il avait insisté et je m'étais dit que cela, précisément, était ennuyeux, alors que j'étais heureuse de faire à tout moment les démonstrations acrobatiques ordinaires.



Barbara et moi avons décidé de montrer à la fin du spectacle une scène, sans en informer au préalable ni Pankov ni Markus. Nous l'avions répétée

dans notre rêve commun. J'avais peur car je n'étais pas certaine que ce rêve fût bien commun. Que faire si je m'apercevais dans le feu de l'action que j'avais été la seule de nous deux à avoir rêvé ? Cette pensée me fit passer la douce saveur du sucre et je sentis une raideur désagréable dans le dos.

Enfin notre tour. Barbara et moi entrons en piste main dans la main. Le public applaudit frénétiquement même s'il n'y a encore rien de spécial à voir. Je m'assois sur la piste, relativement près du public, et j'étends les jambes comme un petit d'homme. Sur l'ordre de Markus, les neuf ours polaires s'avancent à la queue leu leu. Trois des plus sportifs sont en équilibre sur un ballon bleu et roulent à reculons. Les six autres vont attendre sur un banc. Barbara fait claquer son fouet contre le sol. Les trois sur leur ballon roulent avec adresse, se retournent et montrent au public leurs postérieurs blancs. Tous les spectateurs éclatent de rire, et Barbara s'incline profondément. Je n'ai pas le temps de me demander pourquoi le public trouve les derrières blancs des ours si drôles.

Markus va chercher un traîneau et y attelle deux ours polaires comme des chiens de traîneau. Barbara se poste sur le traîneau et saisit les rênes. Au sifflement de son fouet, le traîneau démarre et fait le tour du pont de fer. Ensuite, les neuf ours polaires montent sur le pont et, au coup de fouet suivant, ils se dressent tous sur deux pattes. À cet instant précis, l'orchestre se met à jouer un air de tango. Je me lève lentement, me place face à Barbara et commence un pas de tango. Je danse avec maestria, me dis-je. Quand cesse la musique, j'ai droit à un morceau de sucre, je me tourne vers le public, main dans la main avec Barbara, et m'incline. Le programme officiel se termine à cet endroit.

Ma nervosité ne cesse qu'au moment où je vois les doigts de Barbara poser un morceau de sucre sur sa langue. À cet instant, j'ai enfin la certitude qu'elle et moi avons pendant tout ce temps partagé le même rêve. Je me place tout près de Barbara en ajustant discrètement ma position, car maintenant, chaque centimètre compte. Je suis deux fois plus grande

qu'elle, et rien que pour cette raison, je dois me pencher très bas. Mon cou sort de mes épaules, ma langue se tend et sort le sucre de la bouche de Barbara. Barbara lève les bras et un tonnerre se déclenche dans la salle.

Dans les temps qui suivirent, cette scène put être répétée très fréquemment, car, si scandaleuse fût-elle, elle ne fut pas censurée. Le cirque adopta l'expression « Baiser de la mort » qui avait fait la une d'un journal. Chaque jour le cirque faisait chapiteau comble, nous reçûmes des invitations de plusieurs États à l'Est et à l'Ouest. À ma surprise, nous fûmes même invités pour une tournée aux États-Unis et au Japon.

Pendant la tournée à l'étranger, nous fûmes confrontées à des problèmes inattendus. Aux États-Unis, la scène du baiser nous fut interdite pour raisons sanitaires. Jim, le patron de l'agence qui nous avait fait venir sur le Nouveau Continent, en fut sans doute secoué. Toutes les places ayant été vendues, il était évident que les spectateurs voulaient voir le baiser de la mort. L'administration chargée de l'hygiène et de la santé prétendit que j'avais trop d'ascarides dans le ventre. Quand j'appris cela, je fus si furieuse que je voulus attaquer ladite administration pour atteinte à mon honneur. Je ne vais quand même pas me laisser dicter par un fonctionnaire le nombre de mes ascarides ! Chaque animal peut bien savoir combien de vers il veut garder dans son ventre pour rester en bonne santé !

Plus tard, Jim nous fournit des explications : nous ne devons pas accuser le service d'hygiène, car il avait été harcelé par un groupe fondamentaliste religieux qui ne tolérait pas notre baiser. Une lettre de menace disait, paraît-il : « Les fantasmes sexuels sur les ours sont bons pour la barbarie germanique. » Et dans une autre lettre : « La culture communiste décadente offense la dignité de l'homme. » Déjà à cette époque, je savais qu'il y avait dans tous les pays des extrémistes religieux dont l'imagination sans bornes produit involontairement un effet comique. Mais c'était vraiment passer les bornes que de parler d'un fantasme sexuel. Barbara et moi, nous jouions avec le morceau de sucre et nos langues, c'était tout.

Manifestement, on n'a pas tort de supposer que chez l'homo sapiens, la pornographie existe dans la tête des adultes.

Pendant le spectacle, observer les enfants dans le public était une joie. Ils nous regardaient, les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Au Japon, nous reçûmes une lettre avec ces mots : « Ce doit être fatigant par une telle chaleur de s'habiller d'une peau d'ours et de s'agiter sur scène. Je vous remercie cordialement pour ce merveilleux spectacle ! Nos enfants étaient aux anges. » Manifestement, certains spectateurs ne pouvaient pas croire que j'étais vraiment une ourse. Heureusement que personne ne vint dans la loge des artistes me demander de retirer ma peau d'ours.

Un journal américain publia même une grande photo de Barbara. Nous eûmes aussi du succès en Allemagne de l'Ouest, mais quelques mines fermées dans le public nous perturbèrent. Revenus chez nous de la tournée à l'Ouest, nous fûmes accueillis par un drôle de sourire. Un collègue dit : « Alors, vous ne vous êtes pas exilées ? » Barbara passa le bras autour de ma tête et dit : « Crois-tu que je m'exilerais seule ? » Barbara dut répondre à d'autres questions bizarres : « Tu as mangé des hamburgers ou des sushis ? Tu as bu du Coca-Cola ? Tu as vu une geisha ? » Elle répondait avec indifférence : « Le cirque est une île, une île qui flotte. Même au loin, nous ne quittons pas notre île. » Nous n'avions guère de temps, encore heureux si nous pouvions nous offrir une heure de liberté pour acheter un souvenir. Entre répétitions, spectacles, sessions de photo, interviews et déplacements, notre agenda ne nous laissait pas un moment.

Au Japon, Barbara s'était acheté un peignoir à motif de fleurs de cerisier. Je voulus m'en acheter un moi aussi un jour que nous étions ensemble à Asakusa, mais il n'y avait là que des peignoirs colorés et je m'aperçus que j'étais prise de panique dès que je quittais mon camouflage blanc. Je demandai à la vendeuse si elle n'avait pas un peignoir tout blanc. Surprise, elle me demanda si je voulais célébrer une fête pour les esprits, puisqu'au Japon les esprits des humains morts étaient vêtus de blanc. Sur

l'affiche japonaise, nous étions annoncés comme le « Cirque Bolichoï de l'Allemagne de l'Est », ce qui gâcha aussitôt mon humeur, car nous ne voulions absolument pas être l'ersatz d'un cirque russe. L'interprète, Mme Kumagaya, nous rassura en nous expliquant que le cirque russe qui avait remporté un grand succès au Japon dans les années soixante était resté dans les mémoires des humains sous le nom de « Cirque Bolichoï ». Mme Kumagaya souligna que c'était un avantage pour nous de prendre sa suite. Nous n'étions pas un ersatz, mais une forme évoluée de ce cirque dans les années soixante-dix. « Et vous êtes bien née en Russie, n'est-ce pas ? » me demanda-t-elle. — Non, je suis née au Canada », répondit quelqu'un à ma place, et je songeai alors que je n'avais pas grand-chose à voir avec mon Canada natal.

Par la suite, deux ourses se sont mélangées dans la mémoire de Barbara. La vieille ourse s'appelait comme moi Tosca, et Barbara donnait déjà un baiser à celle-ci dans les années soixante. Moi aussi, j'étais née au Canada, mais seulement en 1986, et j'étais venue à Berlin peu avant la chute du Mur. Je suis la réincarnation de la vieille Tosca, je porte en moi sa mémoire. Nous nous ressemblions, les odeurs de nos corps se distinguaient à peine.

Pas un seul animal du cirque ne soupçonna que le jour de la réunification approchait. Je voyais quelque chose scintiller dans l'air, comme un signe prémonitoire d'un printemps inquiétant. La plante de mes pieds me démangeait de manière insupportable. Si les humains avaient pris au sérieux la sagesse des peuples anciens qui faisaient prédire par des ours l'avenir de la communauté, mes plantes de pied qui me grattaient leur auraient permis de diagnostiquer des visions prémonitoires utilisables. Et même s'ils n'étaient pas arrivés à la notion de « réunification », ils auraient trouvé un mot ou l'autre, par exemple « enlèvement », « cohabitation » ou « adoption », et ils auraient à peu près compris ce qui les attendait.

En cette époque de troubles, Barbara goûtait deux fois par jour dans un parc berlinois les applaudissements fervents du public enthousiaste. Toutes

les femmes de sa génération menaient déjà une vie de retraitées. Barbara se levait tôt chaque matin, se maquillait et se transformait en reine du pôle Nord. Le budget avait subi des coupes impitoyables, mais ses relations d'antan lui avaient permis de se procurer un costume de premier choix. Après la première représentation de la journée, elle dormait profondément sur un vieux canapé dans la loge des artistes. Après la seconde, elle mangeait une montagne de spaghettis, puis elle se lavait le visage et tombait sur son lit. Le numéro consistait désormais seulement dans le baiser qu'elle échangeait avec moi. Dans les années soixante-dix, le scénario avait été plus nourri : d'abord, les neuf ours polaires dansaient sur le ballon, ils tiraient un traîneau sur lequel se dressait Barbara, après quoi Barbara et moi dansions le tango, et le baiser de la mort arrivait tout à la fin.

Désormais il ne nous restait que le baiser.

Quand Barbara se plaçait devant moi, son corps était sous haute tension, seule sa langue était molle et décontractée quand elle me la tendait avec abandon. Je voyais son âme papilloter tout au fond de son sombre gosier. Depuis le premier baiser, son âme humaine s'était écoulée morceau par morceau dans mon corps d'ourse. Une âme humaine n'était pas aussi romantique que je l'avais imaginée. Elle était faite principalement de langues, pas seulement de langues ordinaires, intelligibles, mais de nombreux bouts de langues brisés, d'ombres des langues et des images qui ne pouvaient pas devenir mots. La raison n'en était certainement pas la réunification, et pourtant je sentais un rapport inexplicable entre cet événement politique et le fait que Markus ait été tué par un ours kodiak sous les yeux de Barbara. Après sa mort, Barbara et moi avons continué à donner notre scène du baiser. Dans la première phase, elle ouvrait grand la bouche et tirait bien la langue en avant. Puis vint le moment où il lui suffit d'entrouvrir les lèvres. Je voyais à travers la fente très fine la lueur blanche dans l'obscurité de sa cavité buccale. Je devais m'empresser de prendre sur sa langue le morceau sucré, sinon il fondait. Barbara aussi semblait

savourer chaque jour ce goût sucré. Un jour, je fus troublée car sa bouche tombait de fatigue. Quand le dentiste lui mit une rutilante dent en or, ma langue fut intimidée par son éclat arrogant. Mais, plutôt que de devenir des obstacles, ce genre de petits incidents répandait en moi un sentiment agréable. Avec Barbara, j'aurais voulu répéter ce baiser encore des millions de fois, dans le bonheur et dans l'adversité, pour le meilleur et pour le pire, mais en 1999, le cirque Union fut dissous, et Barbara fut renvoyée du jour au lendemain de ce monde du cirque qu'elle avait servi avec succès pendant presque un demi-siècle. Elle tomba malade et dut rester couchée dans son lit étroit. Quant à moi, nous apprîmes que je devais être vendue à un zoo berlinois. Me sentant encore assez jeune pour m'adapter au changement de société, je m'achetai un ordinateur et proposai à Barbara de rester en contact par courriel au cas où nous devrions vraiment vivre séparées.

Barbara vécut encore dix ans après son renvoi. Déçue par l'humanité, elle ne voulait plus s'inquiéter pour personne, pas même pour elle-même. Et moi qui n'avais même pas accompli la scolarité obligatoire, je me chargeai de la tâche de coucher sur le papier la vie de Barbara. A-t-on jamais entendu parler d'une ourse qui ait réussi à écrire la vie de son amie humaine ? Cela ne fut possible que parce que son âme s'était écoulee en moi grâce au baiser.

Je n'accordai pas la moindre pause à ma plume même à l'époque où je rencontrai Lars au zoo de Berlin, tombai amoureuse de lui et mis au monde Knut et son frère. Je ne suis pas de la famille du chat qui surprotège ses nouveau-nés. Le frère de Knut était né avec une santé fragile et nous quitta peu après sa naissance. Je confiai Knut aux soins d'un autre animal. Ce ne fut pas facile pour moi, mais l'écriture ne me laissait pas de temps pour lui. De plus, il devait devenir une personnalité historique. Les frères qui fondèrent l'empire romain avaient été allaités par un autre mammifère, une louve. Knut aussi devait boire le lait d'un autre mammifère. Mon rêve se réalisa et Knut grandit pour devenir un remarquable militant engagé pour la

protection globale de l'environnement. Et pas seulement cela : grâce à Knut, nous n'avions plus besoin d'un cirque pour attirer sur nous l'attention du public, pour émouvoir le cœur humain et pour susciter affection et vénération. Mais tout cela, c'est son histoire à lui. Je ne veux pas raconter l'histoire de mon fils comme si le mérite de sa vie me revenait. Parmi les mères, chez l'homo sapiens, certaines traitent leurs fils comme leur capital. Mon devoir à moi est de raconter la vie magnifique de mon amie Barbara qui, sans cela, aurait disparu depuis longtemps dans l'ombre de Knut.

Barbara a quitté notre monde en mars 2010. Elle n'avait que quatre-vingt-trois ans. Pour une ourse, c'est une inconcevable longévité, mais elle était un être humain, aussi lui aurais-je souhaité une vie encore plus longue. Je voulais continuer à m'entretenir avec elle au pôle Nord de mes rêves. Je voulais répéter avec elle pendant cent ans, pendant mille ans, le baiser qui a le goût de sucre.

Je ne m'étais toujours pas faite au système temporel imaginé par les humains, mais je tentais toujours de calculer à quel moment notre bonheur avait été à son comble. Ce dut être à l'été 1995. Deux fois par jour nous répétions le baiser de la mort. Je veux clore cette biographie en décrivant une dernière fois le baiser de la mort.

Je suis dressée sur mes deux pattes, le dos légèrement arrondi, mes épaules tombent, relâchées. L'aimable petite humaine debout devant moi a un parfum suave de miel. Très lentement, j'approche mon visage de ses yeux bleus, elle pose un morceau de sucre sur sa courte langue et tend la bouche vers moi. Je vois le sucre qui éclaire sa cavité buccale. Sa couleur me rappelle la neige, je suis prise de la nostalgie du pôle Nord. Et je glisse ma langue prestement, mais prudemment, entre les lèvres humaines rouge sang afin de m'emparer du morceau de sucre scintillant.

TROISIÈME PARTIE

À la pensée de l'Arctique

OceanofPDF.com

La tête se détourne, mais la tétine vient avec, comme si elle collait à la bouche. Il flotte une séduisante odeur sucrée dans laquelle le cerveau pourrait fondre. Le nez tressaille trois fois tandis que la bouche cède et s'ouvre. Ce liquide tiède qui dégouline sur le menton, est-ce du lait ? de la salive ? Toute la force se concentre dans les lèvres, le lait est avalé, la tiédeur s'écoule et arrive jusqu'à l'estomac. Le ventre se bombe, les épaules se détendent, les quatre membres s'alourdissent.

Les oreilles distinguent une voix dans le chaos sonore. Elle éveille l'acuité visuelle. Peu à peu les choses prennent des formes plus nettes. Il y a deux bras velus, et de l'un s'écoule du lait tandis que l'autre maintient le corps du buveur dans une position adéquate. L'oubli vient en buvant, tout ce qui n'est pas boire est oublié et, une fois le ventre rempli, le sommeil arrive. À chaque réveil, ce sont quatre murs inconnus qui se dressent.

Il regarda en l'air, remarqua une petite feuille blanche fixée dans la partie supérieure du mur. Il pensa pouvoir l'atteindre, mais elle était accrochée trop haut. Qu'est-ce que c'était ? Deux nez noirs et quatre yeux, à part ça tout était blanc, blanc comme neige. Il y avait aussi des oreilles. Un curieux animal, ou peut-être deux animaux sur une feuille de papier. Penser lui demandait trop d'efforts et le rejeta dans un profond sommeil.

Bientôt il comprit qu'il n'était pas entouré de murs mais se trouvait dans une caisse. Soudain, un animal en peluche avachi se trouva assis près de lui. Comment lutter contre l'envie de dormir quand on est emmitouflé et serré juste ce qu'il faut dans une couverture en laine avec ce doux animal ?

À peine eut-il rejoint le royaume des dormeurs que l'air se refroidit brusquement et que les particules lumineuses à l'éclat argenté commencèrent à tomber sur lui. Il observa les minuscules flocons qui planaient : ils dansaient, libérés de la pesanteur, tombaient quand même toujours plus bas au fil du temps jusqu'à se poser sur le sol gelé et

disparaître. Le sol blanc gelé était fissuré. À chaque pas, la fissure s'agrandissait et une eau bleue apparaissait sous la couche de glace. Si le rêveur déplaçait le poids de son corps d'un pied sur l'autre, il voyait des vagues concentriques se former dans l'eau bleue. Aller dans l'eau froide, ce serait sûrement agréable. Mais comment ferait-il pour respirer s'il ne pouvait plus ressortir de l'eau ?

Il entendit quelqu'un approcher. Le monde blanc disparut et une molle surface verte et velue s'éleva autour de lui. C'était cette couverture sans caractère à laquelle on pouvait donner les formes les plus diverses. De hautes parois en bois étaient pourvues d'un motif insolite composé de lignes aérodynamiques et de cercles. Le prisonnier savait bien qu'il ne pourrait pas escalader l'abrupte paroi, mais il ne tenait pas en place. Il leva le bras droit, bascula aussitôt sur la gauche. À la tentative suivante, il bascula sur la droite, puis à nouveau sur la gauche.

Loin au-dessus de lui, quelqu'un inspirait et expirait. Difficile de faire coïncider sa respiration et celle de l'inconnu ; ils restaient deux êtres séparés. Quand l'un inspirait, l'autre expirait. La bouche d'où était expulsé le souffle était entourée d'une barbe au-dessus de laquelle se trouvait un nez, et plus haut encore il y avait deux yeux. De ces yeux partaient deux bras velus. Ce qu'il y avait entre bras et yeux n'était pas encore discernable. Mais peu à peu il apparut qu'ils formaient un tout et composaient un être : la source du lait. La paroi intérieure de la caisse fut grattée impatiemment.

« Ah ah, tu veux escalader le mur de Berlin, mais il y a belle lurette qu'il n'existe plus », dirent les bras forts et velus en soulevant le grimpeur de mur jusqu'à hauteur de la barbe. Deux lèvres humides luisaient au milieu du buisson des poils de barbe. « Tu voulais sortir de la caisse, eh bien te voilà dehors. Alors, c'est comment, d'être dehors ? Puis-je te demander quelles sont tes premières impressions, cher monsieur ? » Le buveur de lait était content qu'il y eût un espace appelé « dehors ». Dehors, il avait droit à du lait. Mais ce n'était pas l'unique raison pour laquelle il aimait le

« dehors ». Même quand il n'avait pas faim, ses mains avaient le désir du dehors et grattaient la paroi intérieure de la caisse. Son cou se tendait vers le haut pour apercevoir ce qu'il y avait dehors, fût-ce un bref instant. Sa force élémentaire voulait quitter l'espace intérieur.

La puissance qui le poussait à avancer logeait dans son museau. Ses membres étaient encore trop faibles pour lui permettre de marcher. C'était l' impatient museau qui les entraînait. Les pattes avant dérapaient souvent et s'écartaient, le menton se retrouvait par terre.

À chaque fois qu'il annonçait le lait, l'homme aux bras vigoureux criait passionnément le mot « Knut ! ». L'envie de liquide blanc fut appelée « Knut ».

À peine a-t-il absorbé quelques traits de lait que la chaleur se fraye un chemin à travers sa cage thoracique. L'envie de lait nommée Knut atteint le ventre. Le cœur se fait sentir. Quelque chose de chaud se répand en éventail à partir du milieu du cœur et arrive jusqu'à l'extrémité des doigts. Le bas-ventre marmonne mélancoliquement, l'anus gratte, et juste avant de s'endormir, il est prêt à désigner par Knut toute cette zone réchauffée.

Un nouvel homme entra dans la pièce. Au donneur de lait, l'homme aux bras vigoureux, il donna le nom « Matthias » et au buveur de lait le nom « Knut ». Le nouvel homme posa une boîte sur la table et dit : « Matthias, c'est la balance dont je t'avais parlé. Précise, fiable, facile à utiliser. Avec cet appareil, tu pèserais même une puce. » Knut observa l'appareil. Il était peut-être là pour être grignoté ou léché, pensa-t-il avec espoir, mais le nouveau camarade de jeu eut tôt fait de le décevoir. Il était en plastique blanc, lisse et barbant. Sur la boîte était fixé un petit tub dans lequel il n'y avait pas d'eau.

Knut fut placé dans le tub. Il posa la patte droite sur le bord du baquet, puis la gauche, car il voulait sauter. Matthias s'empressa de les repousser dans le baquet. Cette fois, Knut posa sur le bord non seulement les pattes avant, mais aussi l'une des pattes arrière. L'ourson, agile comme un poulpe,

souleva son derrière pour explorer le monde extérieur à reculons. Le nouvel homme détacha calmement les membres de Knut qui se cramponnaient au bord, pressa doucement sur le dos blanc. Puis il releva brièvement sa main, se pencha et observa de côté la balance. La mesure prise, il remit Knut dans les mains de Matthias, rallongea ses doigts avec un crayon, gratta la surface d'un cahier ouvert. À eux seuls les doigts du nouvel homme étaient déjà très longs. Quelle longueur fallait-il donc à ses doigts pour qu'il soit enfin satisfait ? Matthias lui aussi, quand il remuait le lait, se rallongeait les doigts avec une longue baguette de métal. Les deux hommes appartenaient donc à une espèce aux doigts rallongés.

La journée, Knut ne voyait aucune autre espèce que ces digitoporrectus. La nuit, il entendait les souris qui couraient de l'autre côté de ses murs. Il se figurait la souris comme un animal avec un tout petit corps courant sur un dispositif de minuscules pattes. Une fois, une souris réussit à escalader du dehors les murs qui entouraient le lit de Knut. Elle allait franchir la frontière la séparant du royaume de Knut. Elle avait une abondante moustache de poils fins et deux fières incisives. Son petit visage était couvert d'un pelage brun tandis que ses pattes, recouvertes tout au plus d'un duvet de bébé, arboraient des couleurs d'un rose vitreux. La souris avait beau être d'un aspect plus risible qu'agréable, Knut, qui s'ennuyait à mourir dans sa solitude, souffla de joie. Apparemment, souffler si fort était une erreur. La souris se figea, bascula vers l'extérieur et plus jamais il ne revit sa petite face qui, rétrospectivement, avait tout de même quelque chose d'avenant. Un jour, une jeune et courageuse souris mâle se montra. Knut n'était pas seul, Matthias se tenait au milieu de la pièce. « Une souris ! », s'écria-t-il et, posant Knut délicatement par terre, il leva le bâton contre la souris, mais celle-ci s'était déjà faufilée par le trou dans le mur. « Christian, une souris vient de sortir par ce trou », raconta-t-il au deuxième homme qui entra juste dans la pièce. C'est ainsi que Knut apprit que le deuxième homme s'appelait Christian.

Christian sourit en pressant légèrement les dents les unes sur les autres et en étirant les lèvres vers les deux côtés et dit : « Il n'y a pas que l'homme sapiens qui s'intéresse au petit nounours, les souris aussi. » Knut comprit que l'espèce aux doigts rallongés se désignait elle-même par « homo sapiens ».

Christian rendait visite à Knut chaque jour et pratiquait tous les examens de santé inscrits sur la liste de contrôle. Tout d'abord, le poids de Knut était mesuré, et le poids se transformait en un chiffre entrecoupé d'une virgule qui était inscrit dans un cahier particulier. Puis Christian enfonçait les doigts dans la cavité buccale de Knut en l'éclairant avec une petite lampe de poche. Tout au fond du cou logeait un animal nommé « hoquet ». Chaque fois que la bouche était ouverte trop large, le hoquet en bondissait. Ça avait un goût de lait, mais la séduction sucrée avait disparu. Cette séduction se changeait vite en une saveur détestable. Christian enfonçait quelque chose de froid dans l'oreille de Knut, retroussait de ses doigts agiles les paupières de Knut, lui ouvrait l'anus, examinait ses pattes et ses griffes. « L'homme sapiens ne fait pas tous les jours un check-up », déclara Christian avec un sourire ironique au bord des lèvres. « Mon dernier bilan de santé remonte au jour où j'ai été embauché au zoo », avoua Matthias.

Tout ce que faisait Matthias était facile à comprendre et agréable pour Knut : il lui donnait du lait savoureux, lui flattait le ventre, jouait avec lui. Christian, en revanche, entreprenait souvent des choses désagréables dont le sens restait obscur à Knut. Quand c'était Matthias, Knut avait le droit de jouer avec tous les objets, par exemple avec la cuillère que Matthias laissait parfois tomber par mégarde. Knut mettait les pattes autour et Matthias le laissait taquiner un moment ce camarade en métal. Christian, lui, ne permettait jamais à Knut de toucher ses instruments. Il ne laissait rien tomber, ne jouait jamais, s'acquittait de ses tâches et quittait la pièce.

Matthias et Christian avaient cependant des points communs. Ils avaient tous les deux grandi en hauteur et étaient si maigres que Knut distinguait

sur leurs poignets la forme de leurs os. Comme les bras des deux hommes étaient velus, Knut crut longtemps qu'ils avaient des poils sur tout le corps, mais il apparut plus tard que ce n'était pas le cas.

À la différence de Matthias, Christian ne portait pas la barbe, il avait toujours une blouse blanche. Mais tous deux avaient des pantalons identiques en tissu bleu et rêche auxquels les ongles de Knut s'accrochaient souvent. Matthias soupira : « Et voilà que je me suis encore renversé du lait sur mon jean. » Christian eut un petit rire. « Ta femme va te gronder. — Je lave mes fringues moi-même. Mes affaires sont pleines de poils d'animal. On ne peut pas mettre ça au lave-linge avec les affaires des enfants, d'après ma femme. — Dur dur. — C'était une blague. Elle ne parle jamais comme ça. — Je sais. Je la connais. Elle est, comment dirais-je, non seulement belle, mais aussi tolérante. »

Christian se mouvait rapidement mais, à la différence d'une souris, il n'était pas agile par nature. Il était toujours sous pression, devait accomplir dans la précipitation ce qu'il avait à faire et essayait de bouger plus vite qu'il ne le pouvait. Attendre n'était pas son fort. Un jour que Knut était de mauvaise humeur, il s'agrippa au bord extérieur de la cuvette de la balance et refusa de se laisser peser. Christian tira sur les pattes de Knut et celui-ci, par réflexe, lui mordit les doigts. Christian poussa un cri, laissa tomber Knut par terre. « Il m'a mordu ! » Sa voix était un peu plus aiguë que d'habitude. « Le prince héritier est mal luné aujourd'hui. Il ne nous laisse pas faire tout ce que nous voulons de lui », dit Matthias posément en caressant la tête de Knut.

Christian s'assit sur la chaise, ce qu'il faisait rarement. Il soupirait et discutait avec Matthias de choses et d'autres tout en lançant régulièrement des coups d'œil vers Knut. Ce fut la première fois que Knut put observer au calme le visage de Christian et y réfléchir. Il avait les cheveux blonds coupés court, chaque cheveu se dressait comme un poil de la brosse qu'utilisait Matthias pour récurer le sol. Des dents carrées d'un blanc

éclatant s'alignaient en haut et en bas dans la bouche de Christian, mais Knut ne voyait jamais Christian manger quoi que ce soit. Il avait une peau nette et lisse, la chair était ferme même si elle était recouverte d'une fine et appétissante couche de graisse. Ses lèvres s'embrasaient quand il parlait, sur le pourtour de la bouche la peau ne présentait pas le moindre duvet ni la moindre trace de rasage.

En comparaison de Christian, qui était tout frais, la peau et les cheveux de Matthias semblaient desséchés. Son visage ténébreux donnait l'impression de n'être pas assez irrigué.

Un jour prit fin l'époque où ces deux hommes étaient seuls à avoir le droit de pénétrer dans la chambre de Knut. Chaque jour, de nouveaux visages vinrent s'ajouter aux leurs, avec une nouvelle odeur de sueur, un parfum de fleur ou une puanteur de tabac. La plupart de ces gens nouveaux déversaient sur Knut et Matthias flashes et questions. Matthias, facilement ébloui, réagissait aux photographes avec une expression de souffrance. Il lui arrivait de se protéger le visage avec l'avant-bras devant ce peuple appareillé.

Matthias n'était pas fort pour répondre aux questions des visiteurs. Ses lèvres bougeaient docilement tandis qu'il essayait de trouver une réponse, mais aucun son n'était audible. Dans ces moments-là, Christian venait se placer devant l'appareil et trouvait des mots habiles pour repousser les questionneurs, comme s'il voulait protéger Matthias.

Au fait, à Christian on donnait du « docteur ».

Le corps de Knut pesait chaque jour davantage, son appétit croissait avec lui. Sans doute le mot « développement », que Christian prononça avec fierté, désignait-il ces changements.

Un jour où tous les visiteurs et Christian avaient quitté la pièce, Matthias s'assit sur le sol, épuisé, tête inclinée, s'entourant les genoux des bras, sans replacer Knut dans la caisse. Knut posa les pattes sur les genoux de Matthias, lui renifla avec inquiétude sa barbe, ses lèvres, ses narines et

ses yeux. « Est-ce que par hasard tu te ferais du souci ? Je ne suis pas une maman-ourse étendue par terre, abattue par un coup de feu. Ne t'inquiète pas ! Tout va bien pour moi. Ce n'était qu'un flash, pas une balle. Je ne me laisse pas si facilement abattre », dit Matthias avec ces rides sur le visage que Knut ne savait interpréter.

Knut grandissait de jour en jour tandis que le pauvre Matthias continuait à se rabougir. Knut pensa tout à coup que le lait venait peut-être du corps de Matthias, que ce dernier devait chaque jour le pressurer péniblement. Plus Knut buvait, plus Matthias rapetissait et se desséchait.

Même si l'on ne laissait pas entrer toute la presse, le nombre de visiteurs augmentait à une vitesse menaçante. Matthias, parfois nerveux, se réfugiait dans un coin de la pièce, se plaquait contre le mur et restait là, tête rentrée dans les épaules. Il aurait aimé devenir invisible. La plupart des visiteurs notaient scrupuleusement les paroles de Christian dans leurs blocs-notes tout en lançant des regards pleins d'expectative vers Matthias. Ils finissaient tout de même par s'approcher de cet homme timide et quémandaient l'autorisation de le photographier. Mais les photos de Christian ne suffisaient pas aux médias. L'air peu convaincu, Matthias saisissait alors d'une main le biberon, pressait de l'autre Knut contre sa cage thoracique et fixait l'objectif d'un regard furieux. Knut sentait trembler ses délicats doigts d'humain, entendait des bruits océaniques monter des intestins de Matthias. Le ventre de Knut se joignait à lui et borborygmait de conserve.

Les yeux de Matthias craignaient la lumière, le moindre flash les faisait cligner. Les yeux de Knut, eux, ne pouvaient pas être éblouis. Même si le flash les mitraillait, la douce sombreur de ses pupilles demeurait inchangée.

Le premier visiteur s'appelait Journaliste, le second aussi s'appelait Journaliste. Pas étonnant que le troisième s'appelle encore Journaliste. Knut comprit bientôt qu'il y avait beaucoup de Journaliste tandis que Matthias et Christian étaient uniques.

Mais que signifiait le mystérieux rite de la photographie ? L'un des Journaliste évoqua le culte des ours chez les minorités ethniques des Aïnous et des Samis. Par culte des ours, Knut imaginait un rite dans lequel les humains formaient un cercle autour d'un ours et le photographiaient au flash afin de congeler un instant pour l'éternité.

« Tu travailles déjà toute la journée et en plus tu passes la nuit avec Knut ! Ce n'est pas tout le monde qui en ferait autant. » Matthias réagit avec détachement à cet éloge de Christian en remarquant : « Comment veux-tu que je donne du lait à Knut toutes les cinq heures si je ne passe pas la nuit ici ? — Mais qu'en pense ta femme ? La mienne, il suffit que je fasse des heures supplémentaires un soir sur deux pour qu'elle me menace de divorce. »

Knut pensait que Matthias restait avec lui nuit et jour. Mais l'ourson s'aperçut que le bipède quittait parfois la pièce en catimini. Une fois bu le lait du soir, venait l'heure du sommeil. Pas une voix d'homo sapiens ne se faisait entendre, tandis que s'élevaient celles des autres animaux. Comme encouragé par l'humeur animale, Matthias tirait sa guitare de l'étui noir qui patientait près du bureau, et sortait avec l'instrument. Knut voulait se réveiller et l'accompagner, mais le sommeil le retenait. Les petites oreilles ursines veillaient tandis que le reste du corps voyageait en rêve.

Knut entendait le son des cordes pincées de la guitare. Cela le calmait, Matthias ne pouvant pas être bien loin s'il l'entendait.

Revenu dans la pièce, Matthias sortait Knut de la caisse, la guitare avait disparu, et Knut était déçu. « Déjà avant toi, je n'arrivais pas à rentrer chez moi tout de suite après le travail. Je jouais de la guitare devant l'enclos des ours. À la maison, ma famille m'attendait, je l'aime, mais je ne voulais pas la rejoindre. Tu comprends ça ? Sans doute que non. » Matthias n'était guère loquace quand un humain se trouvait à proximité. Seul avec Knut, il parlait bien plus de lui-même.

Un jour, Knut découvrit l'étui à guitare debout entre le bureau et le mur, et le gratta avec ses ongles qui commençaient à se faire griffes. Matthias laissait Knut jouer avec tous les objets : cuillères, seaux, balais ou pelles à ordures. Mais l'instrument de musique lui était si sacré qu'il tenait Knut à distance. Knut eut beau s'efforcer de glisser ses griffes et ses canines sous le couvercle de l'étui, la boîte du magicien ne s'ouvrit pas. La petite clé d'aluminium nécessaire pour l'ouvrir était dans un tiroir. Si Knut avait eu l'occasion de toucher la guitare, il aurait sûrement joué avec les dents une musique enchanteresse. Même Matthias, avec ses ongles chétifs, réussissait à en tirer des sons. Quel effet ne produirait-elle pas si Knut en jouait avec ses vénérables griffes ?

À quel moment la musique avait commencé pour lui, Knut ne se le rappelait pas. Lorsqu'il s'était aperçu qu'il entendait, il était déjà au milieu d'une chaîne éternelle et ininterrompue de sons. Cette musique née avant même sa naissance à lui ne s'arrêterait pas à sa mort. Celle de la guitare n'était qu'une partie de l'ensemble sonore du zoo. Peu à peu, Knut fut capable de reconnaître certaines séries de sons qui se répétaient chaque jour : au cliquetis que faisait Matthias en prenant une casserole dans le placard de la cuisine succédait le bruit de deux surfaces de caoutchouc qu'on détachait l'une de l'autre. C'était la porte du réfrigérateur qui s'ouvrait et le bruit suivant serait alors une série de sons de plus en plus aigus. C'était le lait en train d'être versé dans la casserole. Au cours de la préparation du repas, les musiciens étaient de plus en plus nombreux à jouer. Une masse de poudre coulait dans un récipient, une cuillère la remuait en frappant la paroi intérieure du récipient de métal. Crépitements. Pour finir, la cuillère frappait trois fois énergiquement le bord du récipient. Le finale de la petite symphonie intitulée : Alimentation bébé pour l'ourson. Son enthousiasme ne s'exprimait pas en larmes, mais en salive. Quand une série déterminée de bruits se répétait souvent, il arrivait à la mémoriser. Elle avait un début et une fin. Knut distinguait les pas de Matthias de ceux des

autres. À peine Matthias avait-il quitté la pièce que l'ours entier se métamorphosait en oreille. Knut ne trouvait pas le repos avant qu'il ne revienne. De plus en plus souvent, Matthias passait la nuit ailleurs. Une fort mauvaise habitude. Le soir, il donnait à Knut sa dernière ration de lait, le calait dans un coin de la caisse avec la peluche, lui mettait la couverture en laine et disparaissait avec sa sacoche en cuir, pas avec la guitare. Il ne rentrait qu'au petit jour.

Les nuits sans Matthias, un autre homme se présentait pour le service du lait. Knut n'étant plus un bébé, le lait n'avait plus à venir de la mère, Matthias. L'autre homme avait des joues charnues et les mains exceptionnellement chaudes. Il sentait un peu le beurre, ce qui plaisait à Knut. Même sans Matthias, Knut pouvait manger à sa faim. Même sans Matthias, Knut pouvait passer une soirée agréable. Mais il restait un soupçon de peur. À vrai dire, Knut aurait dû être rassuré à l'idée que des centaines d'hommes pouvaient lui donner du lait, et pas seulement un, mais quelque chose en lui était encore fixé sur Matthias. Quand il l'entendait arriver, il grattait comme un forcené contre la paroi intérieure de la caisse.

« Stop ! Qu'est-ce que tu fais ? Tu as déchiré la photo de tes parents. Je t'avais mis exprès la photo de Tosca et Lars. Elle était déjà accrochée là alors que tu ne voyais pas encore. Tu comprends ? Ce sont tes parents ! » La photo était fichue irréversiblement. Matthias dut la jeter à la corbeille. Knut fut effrayé car il n'avait jamais vraiment regardé cette photo. Trop tard. Comment aurait-il su que ce bout de papier représentait ses parents ? Christian trouva Knut plus agité que d'habitude et dit à Matthias : « Knut se sent peut-être seul parce que la photo lui manque. Que dirais-tu d'une photo de vous deux ? Tu tiens Knut dans les bras en lui donnant du lait au biberon. Les parents adoptifs sont plus importants que les parents biologiques, non ? Il y a sûrement des journalistes qui ont fait une photo où tu tiens Knut contre ta poitrine comme la Madone l'enfant Jésus. — Arrête de te moquer de moi. Je peux enfin me permettre de rentrer chez moi le soir.

Ma famille est de nouveau contente », dit Matthias en caressant la tête de Knut. Au mot « famille », Knut fut inquiet.

Chaque matin, Knut entendait le gazouillis des oiseaux qui se réjouissaient que les ténèbres se soient retirées tandis que le soleil prenait son service. Les êtres ailés étaient mus par la crainte de ne pas trouver de petit déjeuner. Les plus faibles étaient parfois attaqués par les plus forts et s'enfuyaient vers le ciel en criaillant. Knut ne pouvait pas les voir, mais leur gazouillis était suffisamment coloré pour qu'il imagine leurs drames quotidiens.

De temps à autre, des oiseaux ne manquant pas d'audace jetaient un œil dans la chambre de Knut. Tous étaient qualifiés d'oiseaux mais leur unique point commun était d'avoir des ailes. Le moineau, mélange brun de modestie et d'affolement, le merle et son humour discret, le masque peint en bleu et blanc de la pie, et le pigeon qui répétait en toute occasion la formule : « Ah bon ? Comme c'est intéressant. Je ne savais pas. » Knut entendait d'innombrables voix d'oiseaux et croyait que le monde extérieur grouillait d'oiseaux. Au fait, pourquoi ni Knut, ni Matthias ni la souris n'avaient-ils des ailes ? Si Knut avait eu des ailes, il se serait envolé par la fenêtre pour aller voir dehors.

Quand Matthias le sortait de la caisse, Knut se sentait délivré. Mais cette petite liberté ne lui suffisait plus, maintenant qu'il sentait de plus en plus nettement l'existence de « dehors ». Il voulait sortir de sa chambre. « Tu deviens chaque jour plus culotté », disait Matthias, mais ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Knut ne pouvait pas tenir ses membres tranquilles tout simplement parce que le monde extérieur le titillait. Il grattait à la porte comme un fou, Matthias ne savait que faire, le grondait. Knut voulait cesser de conjecturer sur le monde extérieur. Mais pour cela, il était urgent de le connaître à fond et d'en être déçu.

Il se satisfit d'une méthode permettant à son âme d'accéder au dehors : écouter. Si vaste, si coloré était le monde ouï, que le monde vu ne pouvait le surpasser. C'était peut-être cela, le pouvoir de la musique dont l'homme sapiens parlait parfois avec fierté. Christian révéla qu'il jouait du piano chez lui. Un hobby, comme il disait. « Mais si je joue trop longtemps, ma famille disparaît à l'autre extrémité de la maison avec des bouchons dans les oreilles. Et dans ta famille, c'est comment ? demanda Christian à son collègue à la guitare. — Je n'ai jamais vraiment envie de jouer de la guitare à la maison. Je ne crois pas que ma famille aurait quelque chose contre, mais je préfère jouer seul. Ce n'est pas tant la musique que les délices de la solitude. »

Au mot « famille », Knut s'étouffa presque. C'était le signe prémonitoire d'un malheur que plus tard il ne pourrait plus faire semblant d'ignorer.

Knut aimait le chant des oiseaux et la guitare, mais il y avait une sorte de musique qu'il avait du mal à supporter : les cloches de l'église le dimanche. Dès le premier son, il rentrait la tête et la couvrait de ses bras pour se protéger du bruit. Il attendait en retenant son souffle jusqu'à ce que le dernier son ait disparu. « Tu es païen ? » lui avait demandé Christian en riant comme une pièce de monnaie qui tombe sur un sol de pierre, avant d'ajouter, la mine sérieuse : « Les ours ! Oui, exact. Autrefois, les Germains les vénéraient comme les loups, et l'Église, pour s'établir, a dû les combattre. Aujourd'hui encore, les cloches des églises sonnent pour extirper de nos cœurs l'ours qui est en nous. — C'est vrai ? demanda Matthias sur un ton plutôt sceptique. — J'ai déjà lu pas mal de choses là-dessus », répondit Christian nonchalamment. Son attention était déjà ailleurs. Il rassembla rapidement ses affaires pour rentrer chez lui.

Matthias et Christian venaient travailler même le dimanche, mais Christian procédait ce jour-là bien plus rapidement que d'habitude au contrôle de santé de Knut. Matthias aussi voulait avoir terminé avant midi.

Ensuite, c'était le nouvel homme, celui au léger parfum de beurre, qui s'occupait de Knut. « Bon, Maurice, je te laisse tout et je rentre chez moi. Tu sais qu'en fin d'après-midi tu dois donner du lait à Knut et le mettre au lit. Après, tu peux rentrer chez toi ou aller là où ton désir te portera, mais sois de retour à deux heures du matin, à temps pour la deuxième ration de lait. » Matthias parlait sur un ton agréablement sobre, tandis que le nouvel homme, Maurice, le regardait d'un air rêveur, peut-être même énamouré. Apparemment, le visage de Matthias lui plaisait. Mais Maurice n'avait pas bien écouté, il ne quittait jamais la pièce, même entre l'heure du lait en début de soirée et l'autre à deux heures du matin. À chaque fois que Knut se réveillait entre les deux, il trouvait Maurice dans la pièce. Il était souvent assis dans un coin de la chambre, recroquevillé, et lisait un livre. Si Knut ne voulait plus dormir, il le sortait de la caisse et jouait à lutter avec lui. Maurice plaquait Knut lentement et délicatement sur le sol et lui caressait si copieusement le ventre et les oreilles que Knut en avait le corps entier tout échauffé.

« Bon, maintenant, nous sommes fatigués. Fini le sport. Je vais te lire quelque chose. Qu'est-ce que tu veux entendre ? » Maurice donnait le choix entre Oscar Wilde, Jean Genet et Yukio Mishima. Knut ne pouvait malheureusement prononcer aucun de ces noms, mais c'était sans importance, car quel que fût le livre que lui lisait Maurice, il se transformait en une agréable berceuse et emportait Knut dans le royaume du sommeil.

Maurice venait de plus en plus souvent, même un non-dimanche il vint travailler à la place de Matthias et ne quitta la pièce qu'à une heure et demie du matin. Quand Maurice aussi rentrait chez lui et que la chambre était vide de tout homo sapiens, Knut entendait soudain le bruit animalement solennel du dehors, comme si tous les animaux avaient attendu ce moment.

Maurice travaillait régulièrement, mais parfois c'était un inconnu qui venait à sa place s'occuper de Knut. Il sentait comme Maurice. Knut n'arriva pas à apprendre son nom.

Quand Knut prêtait l'oreille au bruit de la nuit, il sentait sur le corps une sensation séduisante de picotement. La plupart des voix ne suscitaient aucune peur chez Knut, mais une sorte de respect. Dans chaque voix il percevait quelque chose comme un arc bandé. Chaque animal doit constamment accorder à sa vie la plus haute attention, exploiter ses facultés et son intelligence. Sans cela il n'y a pas de chance de survie.

Knut eut un jour le plaisir d'entendre une série de conférences du Dr Chouette sur l'obscurité. Même si la chouette avait une manière de parler trop abstraite et loin du cœur, Knut fut impressionné par la sagesse de ceux qui savent composer avec l'obscurité. La plainte nocturne d'un singe harcelé par ses congénères enseigna à Knut la cruauté des animaux qui vivent en société. Parfois aussi, Knut entendait le long bavardage de la cheffe des souris. Ce qu'elle voulait dire pouvait se résumer en une phrase qui serait à peu près celle-ci : « Si tu relâches ton attention, tu seras attrapée et dévorée. » Y avait-il un animal qui puisse dévorer Knut ? Knut écouta attentivement lorsque deux matous en rut se battirent pour une chatte. Ils voulaient avoir tous les deux des rapports sexuels avec cette chatte. Pourquoi se battent-ils pour la même ? Knut se demanda si cela pouvait avoir une quelconque importance, avec qui on avait des rapports sexuels. Il ne comprenait pas le monde animal. Le piquant monologue des hérissons lui sembla inaccessible, même si les hérissons ne voulaient pas blesser Knut, mais simplement lui présenter leur vision du monde. Knut écoutait sans cesse tout ce qu'il y avait à entendre. Les subtiles différences entre des voix prises une à une et la combinaison de leurs nuances donnaient magiquement à chaque nuit sa couleur unique qui pour Knut était comme un miracle.

Bientôt, Knut fut capable de distinguer les mélodies qui coulaient le soir de la guitare. Parmi elles, une composition imitant une abeille bourdonnante. À l'écouter, l'ourson sentait son dos le démanger. Dans un autre morceau, Knut entendait les blocs de glace se fracasser les uns contre

les autres, puis des bruits d'eau comme des gouttes ou des giclements. Matthias apprit à Christian que le morceau avec l'abeille, celui qui donnait des démangeaisons, s'appelait *El Abejorro* (« Le Bourdon ») et avait été composé par Emilio Pujol, tandis que la musique du bloc de glace, *La Danse du Meunier*, était de Manuel de Falla. Knut n'avait aucune idée de la danse qu'avait l'habitude de danser ce Meunier, mais elle lui donnait envie de se trémousser.

Knut appréciait le concert de guitare le soir, mais il ne fallait pas qu'il dure trop longtemps, sans quoi il s'ennuyait et ne souhaitait plus que le retour de Matthias. C'était le souhait enfantin d'avoir un camarade de jeu, mais aussi l'absence de Matthias qui le minait douloureusement. Et ces douleurs lui permettaient de se rappeler la succession des mélodies.

Matthias terminait toujours en jouant une mélodie particulière et triste. Puis il rentrait, l'air content, rangeait la guitare, prenait Knut dans ses bras et pressait la joue de l'ours contre la sienne.

« C'était plutôt triste, la musique que tu viens de jouer. Elle s'appelle comment ? » Christian posa cette question un soir qu'il avait surgi à l'improviste. Matthias ne lui répondit pas, afficha seulement un petit sourire, comme un criminel persuadé d'être dans son bon droit. La tristesse qu'il y avait dans cette musique rendait à Matthias sa joie de vivre. Cette mélodie mettait Knut lui aussi d'humeur euphorique car elle était un signe que Matthias le rejoindrait très vite.

Knut apprit ce qu'était le temps insoutenable de l'absence. Personne ne se trouvant à proximité, il se pressait contre la peluche élimée. Il était contrariant que l'animal en peluche n'ait que de la ouate dans la tête. Knut avait beau le plaquer aussi violemment que possible dans un coin, il ne réagissait pas. Matthias, lui, aurait repoussé Knut aussitôt, ou bien il aurait fait semblant de lancer l'ourson en l'air. Même Christian, qui n'était jamais vraiment d'humeur joueuse, réagissait : si Knut lui pressait la main, il faisait de même. Si Knut lui mordait la main, il criait et serrait les lèvres et

les yeux. Cet endormi d'animal en peluche qui ne manifestait jamais une seule réaction était ennuyeux à pleurer. Pour Knut, l'ennui signifiait désarroi, spleen, sentiment d'abandon. « Eh, toi, le raseur, tu restes toujours assis là avec ton corps de désossé et j'ai beau te poser des questions, tu ne réponds pas ! Est-ce qu'il y a la moindre chose qui t'intéresse ? » Knut n'obtenait jamais de réponse. « Vraiment, tu n'es bon à rien, espèce d'animal en peluche ! »

Quand Matthias reviendrait-il ? Cette question était insupportable pour Knut, ou bien ce n'était peut-être pas la question, mais le temps lui-même, se disait Knut. Une fois que le temps avait commencé à exister, ce temps ne pouvait plus mettre fin à lui-même. La lenteur avec laquelle la fenêtre retrouvait la clarté qu'elle avait perdue avec le coucher du soleil était à peine soutenable. Au moment où Knut finissait par perdre patience, il entendait enfin les pas. Il entendait la porte de la chambre s'ouvrir. Matthias se penchait sur la caisse, soulevait Knut, pressait le nez humain contre le museau ursin et lançait un « Bonjour, Knut ! ». Ce que Knut avait ressenti comme étant « le temps » disparaissait alors immédiatement. Car à partir de ce moment il n'avait plus le temps de réfléchir au temps. Il devait renifler partout, absorber des aliments, s'occuper à divers jeux. Le temps ne recommençait à exister que lorsque Matthias quittait la pièce.

Le temps n'était pas comparable à un aliment : on avait beau le grignoter avidement, il ne diminuait pas. Face au temps, Knut se sentait impuissant. Le temps était un bloc de glace fait de solitude. Knut avait beau le ronger et le gratter, cela ne lui faisait rien. Christian se plaignait souvent de n'avoir pas de temps. Knut l'enviait.

Matthias adorait saluer Knut « nez à nez », tandis que Knut n'aimait pas ça. À chaque fois il s'inquiétait pour Matthias, car le nez humain manquait d'humidité. Un animal avec un nez aussi sec que celui de Matthias était sûrement malade. Il fallait faire quelque chose pour Matthias, sans quoi il mourrait précocement. Knut enfouissait son museau dans la barbe de

Matthias, elle sentait l'œuf dur et le jambon, Knut était rassuré. Sa bouche dégageait l'odeur de cette pâte dentifrice qu'il fallait extirper d'un tube avant chaque brossage de dents. Knut n'aimait pas cette odeur, il préférait le pâté naturel des yeux de Matthias qu'il ne se privait pas de lécher à toute occasion. Matthias criait « Arrête ! » en reculant le visage, d'une voix gaie. Ses cheveux sentaient le savon et la fumée de cigarette.

Matthias remit son visage à disposition pendant un moment comme territoire d'expédition et observa en clignant les yeux le petit explorateur. « Tu sais ce qui m'étonne toujours ? Quand j'ai obtenu le poste de soigneur d'ours, j'ai commencé à lire des livres sur des expéditions au pôle Nord. Je voulais en savoir plus sur les ours. Un explorateur a écrit qu'il avait failli s'évanouir un jour qu'il regardait un ours polaire dans les yeux. Ils ne reflétaient rien. Un homme croit voir de l'hostilité dans les yeux des loups et dans ceux des chiens de l'attachement, mais il ne découvre rien du tout dans des yeux d'ours polaire et en éprouve une peur mortelle. Tu ne te retrouves pas dans le miroir. C'est comme si l'ours polaire avait dit que l'humanité n'existait pas. Bizarrement, j'avais envie de rencontrer ce regard qui choque. Mais tes yeux ne sont pas un miroir vide. Tu reflètes les êtres humains. J'espère que cela ne te rend pas malheureux à mourir. »

Matthias fronça les sourcils et planta son regard dans la profondeur des yeux de l'ours polaire. Mais Knut, préférant être un lutteur plutôt qu'un miroir, attaqua cet homme ennuyeux qui se piquait d'être passagèrement philosophe.

Un jour, après l'examen obligatoire, Christian assit Knut par terre et ouvrit la main droite devant le museau de l'ours. Knut bondit joyeusement sur la main, fut repoussé par elle, mais ne se laissa pas intimider. Après quelques bourrades échangées, Christian replaça Knut sur la case départ et présenta sa main droite ouverte, comme un mur. Knut la regarda fixement et, au moment où sa voix intérieure lui dit : Maintenant ! il bondit sur elle. « Exactement ce que je pensais ! lança Christian avec excitation. — Que

veux-tu dire ? » demanda Matthias, étonné. Christian rétorqua avec une fierté paternelle : « Knut va vers la droite juste avant que je ne bouge ma main vers la droite. Ce qui veut dire que Knut est capable de lire mes pensées plus vite que je ne les perçois moi-même. — C'est insensé ! — Ce n'est pas insensé. Essaie toi-même ! — Plus tard peut-être. — C'est une découverte grandiose. Je voulais faire l'expérience car j'ai lu quelque chose là-dessus dans une revue scientifique. Knut devrait jouer au football puisqu'il peut lire le mouvement de l'adversaire avant que celui-ci soit conscient de sa propre intention. Son équipe remporterait tous les matches. — Objection ! Knut n'aime pas le foot. Tu ne peux pas faire de lui un footballeur. — D'où peux-tu savoir qu'il n'aime pas le foot ? — Quand il y a de la boxe ou de la lutte à la télévision, il regarde toujours attentivement, mais pas quand c'est du foot. — Mais il regarde tout aussi attentivement cette série télévisée là, ton émission préférée... — Oui, il aime bien les séries. — C'est parce qu'il est sous ton influence, et comme nous le savons tous, tu es sa mère. — Je suis une mère, pas un père ? — Oui, tu es sa mère masculine. Tu es un homme maternel. »

Matthias restait parfois assis devant le téléviseur gris souris qu'il avait apporté un jour. Knut lui tenait compagnie quand aucune perspective de jeux plus intéressants ne se présentait. Le football ennuyait Knut parce qu'il ne distinguait sur l'écran que des points noirs bougeant comme des fourmis. Il aimait le catch, et aussi les drames où l'on voyait en gros plan des visages de femme. Les visages tristes étaient admirables, pourtant le sentiment de pitié lui était étranger. Un jour, il y avait eu une scène dans laquelle un homme disait à une femme qu'il ne pouvait plus venir chez elle. Il claquait la porte, descendait dans la rue encombrée de voitures garées. La femme avait les cheveux longs. Elle pleurait dans une cuisine où d'alléchantes bananes étaient posées sur un plat. L'homme avait semble-t-il trompé la femme, il avait une autre femme et des enfants dans une autre ville. Matthias oubliait de cligner des yeux et regardait fixement l'écran. Knut eut

soudain envie de pleurer. Que ferait-il si Matthias lui disait un jour qu'il ne pourrait plus venir ? Avait-il lui aussi, à l'extérieur du zoo, une femme et des enfants ?

De plus en plus d'aliments solides étaient mélangés au lait et il fallait de plus en plus de temps à Matthias pour préparer le repas de Knut. « Je n'ai pas le temps. Tu veux bien regarder la télé tout seul en m'attendant ? », disait Matthias à Knut, mais ce n'était pas possible de regarder la télé tout seul. Il fallait à Knut le corps de Matthias pour sentir l'esprit combatif du boxeur ou la tristesse de la femme. Sans Matthias, l'appareil était une boîte inerte où clignotaient de petites particules lumineuses. Il fallait un humain pour animer cette boîte, même si c'était bien sûr moins marrant que de catcher avec Matthias lui-même. Un être animé, fût-ce une piteuse souris ou un écureuil anonyme, était plus intéressant pour Knut que la télé.

Knut croissait journallement en hauteur et en largeur. En se retenant à un mur et en se dressant sur deux pattes, il apercevait par la fenêtre les écureuils grimper au noyer. Les oiseaux et les écureuils avaient des corps presque immatériels, ils pouvaient sans peine se mouvoir à la verticale. Pourquoi Knut était-il donc si gros et si lourdaud ? Il aurait bien voulu lui aussi escalader un mur et voir ce qu'on appelait « dehors ».

Tandis que Matthias préparait les repas ursins compliqués, Knut avait envie de grimper aux jambes du cuisinier, de préférence assez haut pour pouvoir humer sa barbe. Mais les jambes de l'humain étaient trop longues et sa barbe était postée aussi haut qu'un écureuil sur un arbre. Si la préparation traînait en longueur, l'attente vidait d'abord l'estomac de Knut, puis la poitrine et tout à la fin le crâne. « Ça ne va plus durer longtemps. Sois patient. Je veux ajouter un maximum d'ingrédients bons pour la santé. » Matthias pilait du sésame, pressait des oranges fraîches, faisait bouillir du gruau, mélangeait tout cela avec le contenu d'une boîte, ajoutait encore de l'huile de noix et remuait soigneusement.

Un jour, Matthias fit tomber la boîte sur laquelle était peint un chat. Se servant de sa langue comme d'une serpillière, Knut nettoya le sol en un clin d'œil. Depuis, il est d'avis que Matthias devrait lui servir le contenu de la boîte pur, sans y ajouter tant de choses. Pourquoi fallait-il broyer, presser, hacher et ajouter tant de santé, c'était incompréhensible.

Knut savait que les habitants du pôle Nord avaient surtout besoin de graisse. Christian l'avait plusieurs fois expliqué aux journalistes. Knut vivant à Berlin, il n'avait donc pas besoin d'une couche de graisse sous la peau. La rumeur avait beau courir qu'on était en hiver, Knut avait du mal à l'imaginer car la vague de chaleur ne voulait pas quitter la ville.

Il ne s'agissait pas seulement de graisse : le sang frais d'un phoque est riche en vitamines, paraît-il. C'est ce qu'avait raconté Christian quand on l'avait interrogé sur le programme d'alimentation de Knut. « L'idéal serait de la viande de phoque, mais c'est évidemment impossible. Nous donnons à Knut de la viande de bœuf. Avec des légumes, des fruits, des noix et des céréales. » Un jeune journaliste à lunettes insista : « Le bruit court que Knut aurait droit à de la nourriture de luxe pour chats à cent dollars la boîte. La marque serait appréciée des millionnaires aux USA. Est-ce vrai ? » Christian rit froidement et contra : « Intéressant ! Vous avez des parents millionnaires aux États-Unis ? C'est la première fois que j'entends cette rumeur. Comme souvent avec les rumeurs, elle témoigne de beaucoup d'imagination. Dans le Brandebourg court sûrement la rumeur que les cornichons du Spreewald sont la nourriture préférée de Knut. »

Matthias et Christian reçurent par la poste un colis sans nom d'expéditeur. Dans le carton soigneusement emballé, ils trouvèrent deux tabliers, chacun avec un motif d'ours. Knut reconnut qu'il s'agissait d'ours, au sens le plus large, mais d'une étrange espèce. Leur corps était noir, sauf le col qu'on avait oublié de teindre. À peine les deux hommes eurent-ils ceint leurs hanches de ces tabliers identiques que leurs mouvements du bassin se synchronisèrent. Ce jour-là, ils prirent apparemment beaucoup de

plaisir à préparer ensemble le repas de Knut. En duo, ils broyèrent, râpèrent, touillèrent. Knut se couvrit la tête de ses deux petits bras laineux, soupira et attendit que la nourriture arrive enfin sur la table.

Knut avait envie de se goinfrer d'un boudin grillé comme Matthias allait parfois s'en chercher quand il était pris subitement d'une faim intenable. Knut le supplia avec convoitise de lui en céder une bouchée mais ce radin d'homo sapiens lui répondit d'un ton ferme : « Non, c'est réservé au prolétariat. Tu n'en auras pas, prince héritier. » Knut s'agrippa aux jambes de pantalon du prolétariat et se hissa avec force coups de griffes jusqu'à ses genoux. Matthias agitait le bras dans toutes les directions pour éloigner la saucisse du nez du prince héritier, mais finit par abandonner et par offrir le boudin entier à Sa Majesté le prince héritier. Knut s'empressa de n'en faire qu'une bouchée.

Christian lut sur la balance le poids de Knut et dit en élevant un peu la voix : « Vos débuts sur scène sont pour bientôt. » Des ombres noires passèrent sur le visage de Matthias. Christian poursuivit d'un ton encourageant : « Quand la télévision montrera Knut, tellement mignon en train de gambader joyeusement, les spectateurs réfléchiront sérieusement au changement climatique. Les blocs de glace du pôle Nord doivent cesser de fondre, sinon le nombre d'ours polaires sera divisé par trois d'ici à cinquante ans. » Christian se troubla car Matthias ne réagissait nullement à ses propos. Au lieu de quoi il se tourna vers Knut et dit : « Le jour de tes débuts, tu devras être assis sur une couverture en laine. Je la tirerai comme un traîneau et m'avancerai fièrement sur la scène. Peux-tu agiter majestueusement une main comme le roi du Danemark ? » Christian prit la main-patte droite de Knut et la tira vers le haut. Knut mordilla la main de Christian en guise d'avertissement, mais cela le fit rire. « Knut, tu as beau porter des gants blancs très chics, tes manières ne sont pas encore celles d'une maison royale. Par exemple, on ne mord jamais la main d'un ambassadeur. »

Knut ne savait pas si ses « débuts » consisteraient en une nouvelle nourriture ou un nouveau jouet. Mais quand le jour arriva, il sut exactement que c'était le jour de ses débuts dont avait parlé Christian. Dès le matin il régna une joyeuse agitation. Les humains empestaient l'hypocrisie et les soucis. Knut n'avait jamais connu une atmosphère si mélangée.

Matthias arriva bien à l'heure habituelle, habillé comme à l'ordinaire, mais il ne respirait pas régulièrement. Christian portait un costume blanc, il était accompagné d'une maquilleuse qui s'appelait « Rosa ». Celle-ci posa les yeux sur Knut et s'écria d'une voix sirupeuse : « Qu'il est petit ! Comme une peluche ! » Christian, énervé par cette remarque, lui expliqua : « Knut n'est plus petit. À sa naissance, il ne pesait pas plus de huit cents grammes. Il a passé quarante-quatre jours en incubateur. Maintenant, c'est vraiment un grand. Ne dites plus jamais qu'il est petit ! — Oh, pardon ! Quel ours grand et fort ! » Rosa changea tout de suite d'opinion et essuya la face de Knut avec un coton humide pour ôter la salive et la chassie. L'ourson n'oublia pas de sitôt la comparaison offensante avec la peluche, mais son antipathie envers Rosa disparut quand il s'aperçut que son derrière avait un parfum agréable. Malheureusement, elle s'était enduit les aisselles d'un produit chimique à l'odeur bizarrement aigre. Knut retira son museau, éternua et se cacha derrière Matthias. Christian ne lâchait pas Knut des yeux et lui faisait des sourires affectueux.

Rosa approcha son visage de Knut et essaya de le remettre de bonne humeur. « Tu sais ce dont l'Allemagne a besoin ? Une star », lui chuchota-t-elle. Knut se souvint d'une émission télévisée où les humains se divisaient en deux groupes : le premier était chargé de chanter, le second de juger. Un jugement pouvait être par exemple qu'un tel devait se donner un peu plus de mal ou que tel autre était totalement dépourvu de talent. Knut avait regardé ce show avec Matthias, il était content de ne pas être candidat. Il fallait espérer que ses débuts n'auraient rien à voir avec cette émission. Cette pensée le rendit nerveux. Grâce à la présence de Rosa, Christian

sentait très bon ce jour-là, tandis que les sueurs froides de Matthias mettaient Knut mal à l'aise. Il pensa que Christian voulait peut-être s'accoupler avec Rosa. Or, il avait dit la veille qu'à ses yeux une femme mince était insignifiante et sans érotisme pour lui qui avait à faire par ailleurs avec des ours polaires. Rosa était maigre, il aurait suffi qu'un merle lui picore le poignet pour qu'il se brise. Christian pourrait-il se satisfaire de cette femme en peau et en os ?

« J'ai entendu dire que votre bureau se trouve à côté des flamants roses. » C'est avec cette phrase en rose que Rosa, d'une voix resucrée, entama une conversation avec Christian. Celui-ci répondit avec une joie toute nue dans la voix : « Vous êtes bien informée, dites ! Oui, je suis le voisin des flamants. C'est peut-être pour ça que je me tiens sur une jambe en travaillant. Vous voudrez me rendre visite un jour ? » Knut enviait la langue de Christian, capable de se mouvoir avec souplesse et habileté. Pour Knut, la langue était encore un instrument étranger. Un jour, il avait essayé de boire de l'eau dans un récipient profond, il en avait eu une crampe à la langue et avait failli s'étouffer. Christian avait aussitôt mis le petit corps d'ours la tête en bas et lui avait délicatement tapé sur le dos. La respiration était revenue. On peut être tué par sa propre langue.

Rosa, tel un moineau, ne pouvait pas tenir son bec une minute. « Yang Yang était malade, maintenant elle est morte. Cela a-t-il à voir avec le fait que vous ne vous soyez plus intéressé qu'à Knut et ayez laissé tomber Yang Yang ? » Rosa avait une voix poisseuse. Les narines de Christian se dilatèrent. « Non. Il est impensable que Yang Yang ait eu un chagrin d'amour, et encore moins qu'elle en soit morte. Et si je puis me permettre de parler de mes penchants, vous pouvez être sûre que si je tombe amoureux, c'est exclusivement d'un homo sapiens, et pas d'une ourse. » Christian fit cette déclaration avec une fierté mutine et un clin d'œil charmeur. À quoi cela rimait-il ? Et puis qui était Yang Yang ?

Matthias prit Knut dans ses bras et lui demanda en chuchotant : « Tu as déjà travaillé tes chansons ? Et ta danse ? Le moment de tes débuts est arrivé. » Knut eut une frayeur. Chansons ? Danse ? Il n'avait rien appris de tout cela. Quel idiot il faisait ! Chaque fois qu'il entendait la *Danse du Meunier*, ses hanches étaient prises de l'envie de danser, mais il se contentait d'aller dormir sans faire quoi que ce soit de son talent. S'il entendait le gazouillis bigarré du dehors, il souhaitait être capable de chanter comme les êtres ailés. Mais il n'essayait jamais, par crainte du rire des oiseaux. Il se sentait plus sûr et plus valeureux quand il se taisait. Pourquoi essaierait-il de malmener sa voix vers l'aigu pour se couvrir de ridicule ? Il était boudeur, arrogant, fainéant, et tout ça par peur. Il en avait honte. Il comprit qu'il n'avait appris rien d'autre jusqu'à aujourd'hui que manger gloutonnement et dormir profondément. Et voilà qu'il devait se produire sur scène, sans la moindre préparation. « Tu ne sais rien faire ! J'en ai des migraines. Quand j'avais ton âge... » Quand donc et dans quel rêve quelqu'un avait-il tenu ce sermon à Knut ? Knut n'avait pas pu écouter alors. Affolé, il avait vu dressée devant lui une gigantesque reine des neiges. Elle était très vieille, si vieille que cela n'avait plus rien à voir avec l'âge. Son corps était dix fois plus grand que celui de Matthias. Derrière elle s'étendait à perte de vue une surface neigeuse. Son manteau de neige l'éblouissait, il n'arrivait même pas à suivre son sermon. Quand la vieille reine avait voulu partir, Knut était revenu et avait demandé, paniqué : « Comment vous appelez-vous ? Je veux dire, quelle sorte d'animal êtes-vous ? » La reine des neiges avait manifestement été choquée par ses questions : « Tu ne sais vraiment rien du tout ! Aucune connaissance, aucune capacité, aucun art. Tu ne sais même pas faire de la bicyclette. Ton seul atout, c'est que tu es mignon. Mais pourquoi passes-tu ton temps assis devant la télé ? » Elle s'était mise à discourir sans s'arrêter, apparemment malgré elle, car elle aurait voulu être loin déjà. Knut avait été blessé par ces critiques, car jamais encore Matthias ni Christian ne lui avaient adressé un

reproche. « Pourquoi devrais-je faire de la bicyclette ? Et de quel art voulez-vous parler ? » La vieille avait répondu calmement : « Par art, j'entendais quelque chose qui anime les spectateurs. — Mais les gens seront contents de me voir, tout simplement, comme ça. Je n'ai pas à jouer la comédie. — Tu es vraiment un cas désespéré. Je n'arrive pas à croire que tu comptes parmi mes descendants. Il se peut bien que tu sois populaire en ce moment parce que tu es un garçon jeune et sain qui a l'heur d'être mignon à croquer. Si j'étais toi, je me cacherais de honte dans une tanière, et ce ne serait sûrement pas par besoin d'hiberner. Tu as de célèbres ancêtres, tu es respecté par ton entourage et tu vis dans l'insouciance. Si tu étais un humain, tu pourrais facilement fonder une entreprise ou même diriger un gouvernement. Mais dans le monde des ours polaires, d'autres valeurs ont cours. » Au souvenir de ce rêve, Knut devint encore plus nerveux. Il ne pouvait plus tourner autour du pot : ses débuts signifiaient sa première apparition comme artiste, or il était sans art. Il apprit ce que c'était qu'éprouver du regret. Pourquoi Matthias ne lui avait-il jamais enseigné le chant et la danse ? Knut soupçonna que le guitariste avait travaillé uniquement pour lui-même afin d'être seul à récolter tous les applaudissements. Knut se tiendrait à côté du guitariste ovationné et sucerait son pouce, sans art. En fait, Matthias ne pouvait pas être si sournois, mais pourquoi n'avait-il jamais rien enseigné à Knut ?

Rosa, la maquilleuse, avait les yeux fixés sur Matthias alors que ce dernier était assis là, tête inclinée, l'ignorant. Elle se planta juste devant lui et demanda : « Et alors, pour votre maquillage à vous ? Dans un studio de télé, même les hommes se laissent un peu maquiller. Au moins avec un peu de poudre. Mais aujourd'hui, la prise de vues sera dehors. Donc c'est à vous de décider si vous voulez être maquillé pour la caméra. » Rosa souleva un de ses petits récipients couleur crème, mais Matthias regardait dans une autre direction et ne lui répondit pas. « Et pour vous ? », demanda Rosa à Christian d'une voix enjôleuse manifestement déplacée. Celui-ci tendit sa

joue par plaisanterie et dit : « Je vous en prie, maquillez-moi. Et Knut aussi, il faudrait le poudrer. Les spectateurs attendent bien sûr d'un ours polaire qu'il soit blanc comme neige, alors que, comme vous voyez, Knut est gris de poussière. »

Rosa répandit de la poudre sur la peau lisse de Christian en répétant comme une pipelette tout ce qui était arrivé à ses oreilles. « La presse devrait être aussi nombreuse aujourd'hui que les vip de la politique. » Knut se sentit menacé par le son pointu de « vip de la politique », alla se cacher derrière l'armoire et pressa son corps contre le mur. Christian se leva et, allongeant les bras, tira Knut de l'espace entre l'armoire et le mur. « La star s'est transformée en chiffon molle. » Il tapota Knut pour le dépoussiérer.

Quelques journalistes se bousculaient déjà pour entrer dans la pièce et photographe Matthias avant l'entrée en scène. « Mais nous étions tombés d'accord que personne de la presse n'entrerait dans cette pièce ! », s'écria Matthias, indigné, en se couvrant le visage du coude pour se protéger de l'agression des flashes. Knut n'avait pas peur des appareils photo et regardait calmement dans la lentille avec laquelle un photographe le visait. Celui-ci se figea lorsqu'il se vit regardé en retour par deux baies mûres bien noires. Il reprit ses esprits au bout d'un instant et demanda : « Au fait, Knut sait-il déjà qu'il est une star ? » Cette question sembla irriter les nerfs de Christian. « C'est inimaginable ! » Un autre photographe le contredit avec une bouche pincée : « Mais vous voyez bien avec quelle assurance Knut pose devant l'appareil ! — Allons, vous projetez vos représentations sur Knut et vous voyez quelque chose qu'il ne fait pas. Il ne pose pas. En général, les ours polaires ne s'intéressent pas aux êtres humains. — Mais Knut s'intéresse à Matthias, non ? — Matthias n'est pas n'importe quel être humain, il est la mère de Knut. — Mais n'est-ce pas égal pour Knut, qui est sa mère ? N'importe quel être humain qui lui tend un biberon est sûrement important pour lui. — En aucun cas ! » Christian raconta aux journalistes l'histoire d'une soigneuse d'ours, presbyte, qui s'appelait Susanna.

Elle travaillait dans un zoo du sud-ouest de l'Allemagne, s'était vu confier un ours polaire nouveau-né et l'avait élevé avec succès. Jan, c'était le nom de l'ours polaire, grandissait vite. Peu après que son poids eut dépassé les cinquante kilos, il blessa Susanna en jouant. Il n'avait eu aucune intention mauvaise, il était encore un enfant et avait oublié en jouant à quel point la peau humaine est fine. La soigneuse, expérimentée, se souciait peu de cette blessure, mais le zoo et la compagnie d'assurances ne l'autorisèrent plus à toucher Jan.

Ne pouvant surmonter les douleurs de l'adieu, Susanna donna sa démission et épousa un homme qui, depuis leurs années d'école, la vénérât unilatéralement et inlassablement. Quatre ans plus tard, elle mit au monde une fille et visita le zoo avec un landau. À une distance relativement grande, elle reconnut Jan. Elle le reconnut aussitôt non pas à son corps d'ours, qui avait énormément grandi, mais à l'expression de son visage. Elle s'arrêta et resta incapable d'avancer car le souvenir du bébé ours était terriblement présent : le poids de Jan, qui gigotait dans ses bras sans trouver l'équilibre, lui revint. Elle sentit aussi la force surprenante de sa gueule quand il mordait fermement dans la tétine du biberon. Elle se rappela la chaleur de son corps, l'expression changeante qu'elle croyait avoir vue entre ses yeux étincelants et sa bouche qui tétait.

À cet instant, une brise cueillit son odeur et l'emporta jusqu'à Jan. Soudain attentif, celui-ci huma, puis gravit à pas rapide la pente jusqu'à la pointe extrême du rocher. Tendant son organe olfactif aussi loin que possible, il inspira le vent avec ardeur. Les ours étant myopes, Jan ne distinguait probablement pas la silhouette de Susanna, mais il la retrouvait grâce à son odeur. Le récit de Christian prit fin, Rosa essuya des larmes.

On entendit dans le couloir le bruit d'un attroupement humain. Rosa prit la poudre d'escampette et un homme en costume apparut à sa place. Knut l'avait déjà vu et se rappelait que cet homme était appelé « Directeur ». Derrière lui apparut encore un autre homme qui avait quelque chose d'un

ours. Le directeur serra la main de Christian et de Matthias, jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet et dit : « Knut sera visible par le public de dix heures et demie à quatorze heures, ensuite il y aura une conférence de presse. Suis-je correctement informé ? » Son regard parcourut la pièce qui n'était pas bien grande. Le directeur demanda, étonné : « Où se cache l'ambassadeur capable de stopper l'évolution malencontreuse du changement climatique ? » Sans conviction, Matthias s'approcha de l'armoire et lança vers le petit espace libre entre le mur et l'armoire : « Knut, sors de là ! » Knut n'avait aucune envie de sortir et pressait son derrière contre le mur. « Knut est un peu énervé. Laissons-le tranquille », expliqua Matthias tout bas, l'air absent.

Le sol craqua sous les pas du corpulent directeur jusqu'à ce qu'il s'arrête pour explorer de ses propres yeux le monde secret derrière l'armoire. Des broussailles noires obturaient ses cavités nasales, une vue qui angoissa le petit ours. Fallait-il tant de poils dans le nez pour se protéger de la saleté de l'air urbain ? Le directeur ne s'aperçut pas que Knut ne le percevait pas en tant que personne, mais voyait uniquement ses poils de nez, et il dit sur un ton de gentleman : « Je suis fier de toi. L'avenir de notre institution repose sur tes épaules. » Son ursin acolyte jeta un coup d'œil derrière l'armoire. Son visage se plissa et, incapable de garder pour lui son ravissement, il se fendit d'un commentaire superflu. « Il est étonnamment mignon, ce Knut. Presque aussi mignon que mon enfant. »

Christian tendit les bras et sortit Knut avec la sérénité d'un connaisseur. Puis il tint le corps d'ours à hauteur des yeux des deux visiteurs et le retourna ensuite pour qu'ils puissent l'observer de chaque côté. Après quoi le docteur des animaux tourna le dos aux visiteurs avec cette remarque terre à terre : « Il faut lui nettoyer les oreilles. » Il sortit de sa poche de pantalon un mouchoir bleu et essaya de nettoyer les oreilles de l'ours. Knut se tourna vers Christian pour lui donner une gifle, mais le docteur eut un rapide réflexe : au dernier instant il esquiva. Puis il commenta l'attaque avec

beaucoup de charme, même si Rosa n'était plus dans la pièce : « J'arrive très bien à me protéger d'une gifle car je m'entraîne souvent avec ma femme. »

« S'il vous plaît, laissez-moi prendre une photo du ministre avec Knut ! Monsieur le ministre, je vous prie, tenez la main de Knut ! » Christian saisit délicatement la main-patte de Knut et la donna à l'homme qui la saisit prudemment en souriant à son peuple à travers la lentille de l'appareil. Les flashes fusaient sans fin.

« Ça y est. L'équipe du *New York Times* est arrivée aussi. La presse du monde entier est là : Égypte, Afrique du Sud, Colombie, Nouvelle-Zélande, Australie, Japon, etc. » La voix excitée d'un jeune homme arrivait par la porte entrebâillée. Les deux messieurs quittèrent la pièce et la moitié des journalistes leur emboîta le pas. L'autre moitié resta dans la pièce et continua à photographier Knut.

Matthias leva les deux bras, secoua la tête et s'écria : « Je suis désolé, mais je dois vous demander de quitter cette pièce ! Si Knut est soumis au stress, il ne voudra plus jouer devant les spectateurs tout à l'heure. Il ne connaît pas le terrain, tout est nouveau pour lui et bien trop troublant aujourd'hui. » Sa voix tremblait légèrement et son regard timide retomba aussitôt vers le sol. Pourquoi parlait-il toujours si bas tandis que d'autres hommes hurlaient ? Qu'est-ce que le terrain ? Le cœur de Knut battait à l'idée de sortir, et peu importait pour quelle destination.

Les derniers journalistes partirent en lançant des « Bonne chance ! ». Knut remarqua quelques gestes bizarres : l'un pressait de quatre doigts le pouce de la même main, un autre fit mine de cracher sur l'épaule d'un autre.

Une fois le calme revenu dans la pièce, Christian demanda à Matthias si sa femme et ses enfants viendraient. Matthias secoua négativement la tête, du moins Knut le crut-il et il fut rassuré.

Matthias reprit ses esprits quand Christian lui donna une tape sur l'épaule. Il enveloppa Knut dans la couverture et le prit dans ses bras. Ce fut dans ses bras que Knut quitta la pièce familière, puis le bâtiment, qu'il respira l'odeur d'autres animaux, qu'il pénétra dans un autre bâtiment, une autre pièce, où il devait apparemment attendre son entrée en scène. Matthias, ébloui, essaya de regarder dehors. Knut tendait le cou, son acuité visuelle ne lui permettait de distinguer que très vaguement une grande plaque rocheuse, tout le reste était flou. Il entendit toutes sortes de voix mêlées, supposa une grande masse humaine présente de l'autre côté du rocher.

Matthias forma un traîneau avec la couverture, y déposa Knut et le tira derrière lui. Le plaisir de Knut fut tel qu'il en oublia le public nombreux. Il oublia aussi qu'il ne possédait aucun art qu'il puisse présenter sur scène. Le traîneau fut tiré jusqu'à une légère élévation du rocher d'où s'ouvrait un vaste panorama. Des vivats déchaînés s'élevèrent au loin. De nombreux visages d'homo sapiens s'y alignaient. Myope, Knut ne les distinguait pas.

Matthias força doucement Knut à se mettre par terre, leva les bras duveteux de l'ours et caressa son ventre découvert. Sentant venir l'envie de jouer, Knut se dégagea de l'emprise de Matthias, se retourna, souleva le derrière pour se redresser. Il s'élança plusieurs fois, espiègle, vers la main de Matthias. Lors d'une de ces offensives, ses griffes s'accrochèrent un instant au dos de la main de Matthias et la délicate peau humaine saigna un peu. Matthias ne poussa pas le moindre cri de douleur et continua à jouer allègrement. Knut se rappela soudain l'histoire de Susanna, il eut peur de perdre Matthias. Mais, une fois emmitouflé dans la couverture et luttant pour s'en dégager, il eut tôt fait d'oublier ses soucis. Dans le public, quelqu'un cria : « On dirait une saucisse dans un croissant ! » Knut ne voulait pas être une saucisse. En cet instant, son adversaire n'était pas Matthias, mais la couverture, dont il avait suffisamment étudié les ruses ces derniers temps. La victoire était toute proche du museau, il gagnerait, peu

importait que ce fût en saucisse ou en andouille. Knut donna un coup de pied à la couverture, mordit dans sa chair de tissu et continua à se battre vaillamment. Quand la couverture fut sur le point de s'avouer vaincue, Matthias s'en empara et s'employa à y emballer Knut à nouveau. Matthias semblait se battre dans le camp de la couverture, sa trahison rendait impossible la victoire de Knut. Il fallut un moment à Knut pour se dégager à nouveau, après quoi il s'enfuit à toutes pattes. Il trébucha et fit un tour sur lui-même comme une roue. Le public éclata de rire comme un seul homo sapiens. En tombant, Knut unissait les humains. Knut comprit alors une chose importante : un clown doué apprend tout au long de sa vie. Était-ce donc que ce savoir était inscrit dans ses gènes ?

Le lendemain, le directeur du zoo entra dans la pièce portant comme une offrande sur ses bras tendus une pile de journaux. « Hier, nous avons eu plus de cinq cents journalistes. Le ministre s'est dit agréablement surpris. Qui aurait cru que nous susciterions une telle attention ? »

Christian ne se montra pas de la journée, peut-être était-il en congé. Assis sur la chaise, Matthias était renfermé et taciturne. Il avait l'air épuisé. À peine le directeur eut-il quitté la pièce qu'il s'emmitoufla dans la couverture et s'étendit dans un coin de la chambre comme s'il était malade. Knut vit là une déclaration de guerre car c'était sa couverture. Fou de joie, il se lança d'un bond sur Matthias, ouvrant grand la gueule pour le provoquer, faisant comme s'il lui mordait les bras, grattant le tissu de sa chemise, mais Matthias ne réagissait pas. Knut se fit du souci, enfouit son museau dans la barbe pour vérifier si le barbu respirait encore. Enfin le demi-mort ouvrit la bouche pour dire : « Ne t'en fais pas ! Je ne vais pas mourir de sitôt. »

Knut consacrait deux heures par jour au service public. Sa tâche consistait à jouer avec Matthias sur le terrain. La masse des spectateurs formant un mur au-delà de la fosse bouillait toujours d'une ferveur brûlante.

Sans cette séparation, ils se seraient jetés sur Knut. Au début, Knut n'éprouvait que de la pitié pour les pauvres humains incapables de jouer car retenus de l'autre côté. Knut éprouvait dans son corps à quel point la masse humaine aspirait à toucher et serrer l'ourson.

Knut constata bientôt que les vivats des spectateurs étaient provoqués par le mouvement de son corps à lui. Quelques expérimentations lui permirent de comprendre quelles poses suscitaient particulièrement l'enthousiasme du public. La ferveur brute des humains ne lui était pas agréable. Les vociférations lui faisaient mal aux oreilles. C'est pourquoi il apprit à manipuler l'excitation du public. Il chauffait lentement l'atmosphère et, juste avant le climax, la laissait retomber afin de différer les hurlements. Puis il la faisait remonter graduellement. Le petit ours commençait à savourer cette divine toute-puissance. Il maîtrisait le flux et le reflux de l'humeur du public.

Le soleil matinal n'avait pas encore balayé l'obscurité que Matthias arriva, vêtu d'un veston neuf, et dit hors d'haleine : « Knut, à partir d'aujourd'hui, nous pouvons aller nous promener dans le zoo. Nous avons la permission. » Knut ignorait quelle sorte de jeu pouvait être cette « promenade » dont se réjouissait Matthias. La porte fut ouverte, les jambes ursines suivirent les talons de Matthias qui allaient à grands pas sur le chemin de la liberté. Ce n'était pas le terrain devant le public, dont il était désormais familier. De toutes parts le vent lui apportait des odeurs inconnues, mais il n'y avait personne.

Derrière un grillage volaient en tous sens de minuscules oiseaux en costume couleur jaune d'œuf. Knut connaissait leurs voix ainsi que leur odeur, mais il les voyait pour la première fois. Des moineaux en liberté se posaient devant le grillage. Ils picoraient des grains qui jonchaient le sol. Puis ils s'envolaient. Les moineaux étaient libres, ils pouvaient aller où ils voulaient. La beauté dans la volière, elle, était dépourvue de liberté.

« Ici, ce sont des oiseaux du continent africain. Regarde ! Ils ne sont pas beaux ? Dans les pays où des fleurs rouges et jaunes fleurissent toute l'année, les couleurs vives servent de camouflage. Les habitants des pays industrialisés s'habillent en gris, c'est aussi une sorte de camouflage » expliqua Matthias.

Knut observa les oiseaux. La couleur de son corps lui parut déplacée. Il eut honte. Matthias non plus ne portait pas de vêtements colorés, certes, mais au moins il était en bleu, vert et marron. Il n'y avait que ses sous-vêtements qui étaient blancs. Knut, lui, était tout en blanc. Les oiseaux tropicaux penseraient qu'il ne portait que ses sous-vêtements, et ce serait une raison suffisante pour le mépriser. Il aurait bien voulu porter un pull marron et des blue-jeans.

Ils gazouillaient sans arrêt, ces oiseaux effrontés. Ils semblaient dire : « Le nounours, le nounours, il se promène en caleçon ! » Knut ne faisait peut-être que s'imaginer tout cela. Il se roula une fois par terre pour se colorier les bras et les épaules. Puis il se coucha sur le dos et se gratta contre la terre, ce qui lui fit délicieusement du bien. « Qu'est-ce que tu fais ! » Matthias releva Knut en criant. « Tu es tout sale ! Nous n'avons pas encore rendu visite à l'hippopotame et tu t'y connais déjà en technique de boue. Comment cela se fait-il ? »

Knut vit soudain devant lui le rocher familier. « Voilà le terrain où tu joues tout le temps. » Knut regarda avec étonnement depuis un autre point de vue cet endroit qui lui était familier. Dans sa mémoire, la clameur d'allégresse du public s'éleva. C'était donc là l'autre côté, l'envers de la scène. Mais qu'est-ce que cela signifiait, l'envers ? Knut sentait les cellules de son cerveau qui commençaient à frémir. La masse cérébrale tourna lentement autour de son axe et quelque chose s'envola de son milieu. Que venait-il de se produire ? Knut regarda vers le ciel, quelque chose avait changé. S'il pouvait tout regarder d'en haut, il ne serait jamais secoué par un changement de perspective. « Que cherches-tu, Knut ? L'étoile polaire ?

Le soleil sera bientôt plus haut. Alors il n'y aura plus d'étoiles, rien que le soleil. Allons, continuons ! »

Knut suivit Matthias, longea une clôture qui se termina bientôt. À la place apparut une barrière faite de bois et de paille. Derrière elle était tendu un filet en fer à travers lequel Knut vit des chiens blancs assis en cercle. Leurs visages effilés possédaient une plastique aristocratique tandis que leurs pattes osseuses semblaient plutôt frêles. Ils étaient tout en blanc, comme Knut, et appartenaient donc à l'espèce qui ne vivait qu'en sous-vêtements. « Knut, viens ici, tu pourras mieux les observer : voici la famille Loup du Canada. » Knut courut vers Matthias qui lui faisait signe de la main. Une paroi en verre séparait les loups des visiteurs. L'un des loups, apparemment le chef de famille, montra ses canines dès qu'il aperçut Knut. Autour de son nez, la peau se plissa fortement. Il gronda, se leva et s'approcha de Knut. La femelle allongée à côté de lui le suivit ainsi que le reste de la famille. Ils formaient un triangle comme s'ils voulaient, ensemble, n'être qu'un unique animal géant. Avec une telle méthode, même si aucun d'eux n'était aussi fort qu'un ours, ils pouvaient vaincre un géant. À cette pensée, Knut eut la chair de poule et battit en retraite entre les jambes de Matthias. « N'aie pas peur, derrière la vitre il y a un fossé profond, on ne le voit pas d'ici. » Effectivement, ils s'arrêtèrent, probablement devant le fossé que Knut ne voyait pas. « Le loup n'est pas ton favori, hein ? Je comprends ça. Les loups vivent une solidarité absolue. Quiconque n'est pas de leur clan est tout de suite un ennemi. Ils le tuent uniquement parce qu'il n'est pas des leurs. Ce n'est même pas par méchanceté, mais par atavisme. Vous, les ours polaires, vous êtes des solitaires invétérés. Vous ne comprenez pas la mentalité des loups. »

Un peu plus loin, Knut découvrit un enclos vide avec une terrasse dallée de pierres. « Et voilà le domaine de l'ourse à collier. Elle dort encore. Peut-être à cause du décalage horaire. C'est une ourse asiatique, comme celui-là, l'ours malais. » En Afrique, des oiseaux bien habillés chantent, en Asie les

ours dorment, et au Canada les loups menaçants mènent une paisible vie de famille : tel fut le modeste bilan que dressa Knut, la promenade finie.

Il rentra chez lui avec une grosse faim, plongea le museau dans la pitance et mangea si vite qu'il avala de travers. « Il faut d'abord mâcher et avaler ensuite ! », telle fut la consigne utile de Matthias, mais ce petit déjeuner pâteux ne contenait rien qu'on puisse mastiquer. Les humains tenaient à ne donner à l'ourson que des nourritures facilement digestes pour qu'il grandisse aussi vite que possible. L'ours polaire, comme la plupart des ours, est relativement petit à la naissance. Christian avait dit qu'il était préférable que les nouveau-nés pèsent peu, car la mère les mettait au monde pendant l'hibernation. Le souci qu'avait causé ce minuscule enfant était encore ancré profondément dans la tête de Christian. Il ne perdait pas une occasion de souligner combien Knut avait grossi. Les journalistes, quant à eux, touchaient souvent le point sensible avec leurs questions : « Il paraît que la mortalité infantile de l'ours polaire est particulièrement élevée surtout lorsqu'il est séparé de la mère. Peut-on affirmer qu'il y a encore un risque élevé pour Knut ? » Knut respira avec soulagement en entendant Christian répondre sur un ton détendu. « Non. Il n'y a plus de danger. — Plus aucun danger ? D'aucune sorte ? — Non. — Zéro pour cent ? » Certains journalistes semblaient souhaiter *in petto* la mort de Knut. « Le risque zéro n'existe pas. Vous aussi, moi aussi, nous pourrions mourir demain », répondit Christian, agacé.

Un jour, le directeur dit à Christian en soupirant : « Un miracle que Knut soit encore vivant. » Knut se sentit comme quelqu'un à qui on aurait donné une tape sur la nuque. Était-ce un miracle qu'il ne fût pas encore mort ? Christian hocha la tête. « Pourtant, les ours polaires élevés par des mains humaines sont étonnamment nombreux. J'ai vérifié. Ces vingt-cinq dernières années en Allemagne, il y a eu soixante-dix cas. » Le directeur toussota. « Mais nous serions mal avisés de le raconter aux journalistes. Knut est unique parce que, même s'il n'est pas un cas isolé, il attire

l'attention. Comme Jésus. Il y en a beaucoup, des gens qui ont ressuscité, mais Jésus est le seul à être devenu célèbre. C'est ce qui le rend unique. Knut est né sous une étoile bien particulière. Son devoir est de porter notre espérance sur ses épaules. » Le petit commentaire du directeur s'était terminé en discours emphatique.

Knut jubilait quand Matthias pouvait l'emmener en promenade avant l'ouverture. Par « ouverture », il entendait l'ouverture de l'entrée principale que ni lui, ni Christian, ni le directeur, ni Knut n'empruntaient. L'entrée principale, c'était pour les humains qui achetaient des billets. Moineaux, corbeaux, rats et chats ne se préoccupaient jamais des horaires d'ouverture et entraient au zoo à toute heure et sans billet.

Les nombreux visiteurs voulant voir Knut formaient une file qui serpentait à l'infini. Après l'ouverture, le serpent s'écoulait comme une rivière jusqu'au terrain où Knut jouait chaque jour. Matthias appelait ce jeu « show », le mot avait une résonance ironique. Les journalistes, eux, le nommaient l'« heure de la sortie ». Un jour, Christian dit à Matthias : « L'heure de la sortie signifie le travail forcé. Le soir, les travailleurs sont de nouveau enfermés dans leur cellule. Je préfère qu'on parle de show. »

Pour Knut, le show était un plaisir, mais il s'aperçut bientôt que ce show ne lui permettait pas d'apprendre quoi que ce soit de nouveau, tandis que la promenade était très instructive. Le zoo comportait presque trop de matériau d'apprentissage pour lui. Il passait devant certains enclos sans échanger un seul mot avec leurs habitants. Par exemple, il n'avait jamais parlé avec les girafes ou les éléphants. Leurs silhouettes bougeaient au loin, se balançant comme des mirages. On ne pouvait pas adresser la parole au tigre dans son beau jardin vert. Il allait et venait mécaniquement d'un coin à l'autre sans s'arrêter. L'otarie luisait d'un éclat noir si séduisant que Knut aurait presque bondi sur elle. Matthias l'avait retenu au dernier moment. Par la suite, Matthias ne lui remontra plus jamais l'otarie. Il y avait aussi des animaux qui se distinguaient à peine de l'homo sapiens.

La promenade au petit matin était devenue pour Knut un moment indispensable au bon déroulement de la journée. Le directeur demanda à Matthias et à Christian si un journaliste pouvait être autorisé à accompagner Knut dans sa promenade. « Knut est très présent dans la presse. C'est à vous que je le dois. J'ai même trouvé sur Internet un site qui lui est exclusivement consacré. Si nous ne proposons pas de nouveautés, ils parleront de moins en moins de lui. Voilà pourquoi je me disais que nous pourrions proposer chaque semaine quelque chose de nouveau : la semaine prochaine la promenade, la semaine d'après la leçon de natation et ainsi de suite. » Matthias avala sa salive tandis que Christian avança d'un pas et dit : « C'est trop tôt. Nous demandons à la presse un peu de patience. Imaginez que Knut prenne peur devant la caméra lors d'une promenade et saute dans la fosse de l'ours brun. Et puis que ferions-nous si les fans fanatiques entendaient parler de la promenade et s'introduisaient le matin au zoo ? Depuis la mort de John Lennon, nous savons qu'il n'y a rien de plus dangereux que des fans fanatiques. » Le directeur secoua la main gauche devant son nez comme un éventail et quitta la pièce.

Chaque matin, pendant la promenade, il y avait de nouvelles espèces à découvrir. Un spécimen était assis sur une branche élevée, portant une chemise moulante qui le rendait sexy. « Parle donc avec l'ours malais ! » Knut donna suite à cette proposition car l'ours malais n'avait l'air ni hautain ni méchant. « On dirait qu'il va faire très chaud aujourd'hui. Il fait déjà si chaud de si bonne heure. » L'ours malais répondit familièrement aux propos mesurés de Knut : « Il ne fait pas du tout chaud. Il fait froid. — Tu es habillé trop légèrement. Regarde donc Knut. Il a un beau pull-over. » À ces mots, d'innombrables rides de rire se dessinèrent sur le visage de l'ours malais : « Tu te donnes toi-même le nom de Knut ? Un ours à la troisième personne ! Ça fait longtemps que je n'ai pas entendu une chose aussi cocasse ! Tu es encore un bébé ? » Fou de rage, Knut décida de ne plus avoir le moindre contact avec l'ours malais. Knut n'était-il pas Knut ?

Pourquoi Knut ne dirait-il pas Knut ? Mais il lui fut impossible de se sortir de la tête la remarque de l'ours malais. Si l'on écoutait attentivement les conversations entre Matthias et Christian, on constatait aussitôt que Matthias ne se donnait pas lui-même le nom de Matthias. Il n'utilisait pas son propre nom, comme s'il n'avait rien à voir avec lui, et il le laissait aux autres humains. Quel phénomène bizarre ! Comment Matthias se nommait-il ? : « Je ». Mais plus bizarre encore était le fait que Christian aussi se nommait lui-même « Je ». Comment faisaient-ils pour ne pas s'embrouiller si tous utilisaient le même mot pour eux-mêmes ?

Le lendemain matin, Je passa de nouveau devant l'ours malais, qui n'était malheureusement pas là. Il dormait peut-être encore dans sa tanière. Je découvrit l'ourse à collier dans un enclos voisin, toussota et prononça pour la première fois le mot Je : « Je m'appelle Knut, au cas où vous ne le sauriez pas encore. » L'ourse à collier me regarda fixement, plissa les yeux, les rendant encore plus petits, et marmonna : « Kawaii. »

J'avais souvent entendu ce mot, mais toujours de la bouche d'une maigre fillette immature. « De quelle langue ce mot est-il ? — De la langue de Sasebo, là où est née ma grand-mère. Ces derniers temps, ce mot s'est propagé comme la peste. Ici au zoo, tu entends souvent ce mot dans la bouche de visiteurs internationaux. — Je sais. Et que signifie-t-il exactement ? — Que quelqu'un est si mignon que je voudrais le prendre dans mes bras et le croquer tout entier. »

Peu enclin à être à son menu, je m'éloignai sans prendre congé. Matthias, qui n'avait pas compris notre conversation, me chargea le dos de questions : « Qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi es-tu si pressé ? Tu ne trouves pas qu'on devrait emporter le col de l'ourse à collier au pressing ? Mais avant, c'est toi que je devrais mettre dans le lave-linge. Pourquoi est-ce que tu te roules dans le sable ? Crois-tu avoir besoin d'une tenue de camouflage ? L'hiver berlinois est gris, et pour cela tu veux devenir gris toi

aussi. L'hiver au pôle Nord est sûrement d'un blanc de neige et merveilleux. »

Mais qu'est-ce que cela voulait dire, que l'ourse à collier veuille dévorer quelque chose qu'elle trouvait mignon ? Était-ce les mœurs de son pays, Sasebo ? Jamais je n'ai ressenti qu'une nourriture était kawaii. J'ai toujours trouvé Matthias adorable, certes, mais jamais je ne voudrais le consommer. Je cherche en vain un lien entre le caractère adorable d'un être vivant et l'appétit qu'on a de lui.

Ma formation de promeneur se poursuivait avec succès, mais la culture laisse des plaies profondes. Quand on parle de soi à la troisième personne, on est un bébé : en affirmant cela, l'ours malais avait offensé ma fierté. Comme j'étais à croquer, on allait me dévorer. L'ours malais faisait de moi une poule mouillée. Depuis que j'utilisais le mot « je », les paroles d'autrui m'atteignaient comme des pierres. Étendu dans mon lit, épuisé, vidé, j'imaginais comme ce serait bien de pouvoir passer tout mon temps rien qu'avec Matthias. Tous les deux, lui et moi : ce doit être aussi bien que d'être seul, ou même mieux, car je pourrais me décharger de ce fardeau appelé « je » et me détendre en étant Knut. Cependant, après un sommeil réparateur, je me sentis suffisamment curieux pour en apprendre davantage sur le monde extérieur.

Un jour, un photographe nous accompagna pendant la promenade. Cela ne me dérangeait pas. Christian insista pour qu'il n'y en ait pas plus d'un, car un groupe important de journalistes pouvait représenter pour moi un danger de mort. L'enregistrement vidéo de ma promenade fut diffusé le soir même au journal télévisé, de sorte que je pus me voir à l'écran. Christian dit à Matthias : « Comment arrives-tu à te comporter si naturellement quand tu te sais filmé sans arrêt ? Une masse de gens nerveux sont assis devant la télé, se font du souci ou sont simplement curieux de voir si Knut va survivre. Et toi tu vas te promener avec lui, aussi relax que s'il était un bâtard que tu aurais ramassé dans la rue. — Je préférerais de loin que Knut

soit un chien des rues. Si possible un mélange. — Ne sous-estime pas le pouvoir d'une star. Une star peut influencer la société, davantage peut-être qu'un homme politique. Je rêve de voir un jour Knut en Jeanne d'Arc, brandissant l'étendard de la protection de l'environnement et devenant le meneur d'une grande manifestation. »

Si la promenade était comparable à une formation académique, le show ressemblait à un gagne-pain. Pour me rendre la tâche plus facile, j'essayai de découvrir dans quelles conditions et à quelles occasions la joie humaine naissait et disparaissait. Plus j'y réfléchissais, plus cela me paraissait compliqué. Si je faisais quelque chose intentionnellement, cela ne plaisait pas au public. Il ne fallait pas que je prévoie. Le public s'ennuyait si je me répétais trop souvent, mais il était vite saturé par une succession de nouvelles idées géniales. Les spectateurs cessaient alors de rire et se remettaient à l'étroit dans leur esprit. Je conduisais l'excitation au rythme des vagues d'un océan. Si j'entendais la ferveur croître, je me modérais un peu. Si les réactions étaient trop sages, je revenais à la charge.

Je baptisai « Rue aux Ours » l'allée où vivaient avec leurs familles l'ourse à collier, l'ours malais et l'ours lippu. Je comprenais petit à petit pourquoi Matthias classait tous ces animaux différents dans le groupe des ours.

La plupart des ours dormaient la nuit dans une chambre invisible de l'extérieur et, le matin, ils sortaient sur la terrasse faite d'une dalle de pierre et dotée d'une piscine.

Les pandas, même s'ils appartenaient à la famille des ours, étaient les seuls à vivre dans une autre rue. Ils ne vivaient pas dans un enclos ouvert, mais dans une cage géante. S'ils n'avaient pas de terrasse, ils avaient une bamboueraie adjacente. Matthias me dit : « Christian s'est beaucoup occupé de Yang Yang. Quand Yang Yang est morte, il était effondré. Il a été affligé pendant des mois. C'est grâce à toi qu'il s'est remis sur pattes. » J'essayai d'imaginer ce que ce pouvait être que de perdre un protégé, d'être

plongé dans la tristesse et d'être remis sur deux ou quatre pattes grâce à un nouveau protégé. Le cours de mes pensées fut interrompu lorsqu'un panda qui avait jusqu'ici grignoté des feuilles bruissantes me toisa de la tête au pied et se fendit sèchement de ce commentaire : « Tu es assez mignon. Mais fais attention à toi ! Les animaux trop mignons sont en voie d'extinction. » Effrayé, je lui demandai ce qu'il voulait dire. « Tu es mignon. Moi aussi. Comme nous sommes en voie d'extinction, nous devons activer l'instinct de protection chez l'homo sapiens. C'est dans ce dessein que la nature essaie de déformer nos visages d'une manière telle qu'ils plaisent encore plus aux humains. Regarde les rats. Dans leur cas, peu importe que les humains les trouvent mignons ou pas. Leur espèce ne court aucun danger de disparaître. »

Avant chaque promenade, j'étais nerveux, car j'ignorais par quelle découverte je serais effrayé cette fois. Matthias, lui, semblait détendu, avant et après la promenade, laissant ses mollets vigoureux porter nonchalamment ses épaules et son dos. Mais plus l'heure du show approchait, plus il était distrait, et quand je lui sautais sur le dos avant le show, ses omoplates étaient aussi dures qu'une paroi rocheuse. Moi, le show ne me rendait pas nerveux car j'étais sûr de mon succès. Selon Matthias, on ne pouvait pas se permettre une seconde de pause pendant le show. Il enchaînait les suggestions, mais je sentais qu'il n'avait pas vraiment le cœur à jouer. Cela ne me gênait pas trop quand nous luttions, car sa personne se transmettait par la chaleur de ses mains, mais le jeu de ballon devint un problème pour moi. Je n'arrivais pas à m'intéresser à chaque ballon qu'il me lançait. Il y en eut même un que je ne voulus pas toucher du tout. Il avait la couleur d'une pièce d'or et l'odeur affreuse de botte en caoutchouc. Trois mots y étaient écrits : globalisation, innovation et communication. Me voyant ignorer ce ballon avec méfiance, Matthias devint sombre. Devinant qu'il avait été offert par un sponsor important, je bondis sur le ballon, mais sans pouvoir le prendre dans mes bras. Je voulais bien être coopératif, mais je

n'allais pas feindre l'amour pour un ballon. Je le renvoyai donc énergiquement, il s'envola haut dans le ciel et le public jubila.

Matthias me lança ensuite un insignifiant petit ballon rouge. Je le pressai contre mon cœur, me couchai sur le dos et y donnai quelques petits coups avec les pieds. Le public retint son souffle, attendant ce qui allait arriver. Le cœur du public battait de plus en plus vite, l'attente croissait de seconde en seconde, mais je ne savais pas comment satisfaire le souhait du public. Je restai sur le sol, le ballon sagement posé sur le ventre. « Ça va durer longtemps, la pause ? Tu vas finir par le mettre, ce but ? » Cette interjection venue du public provoqua chez tous les spectateurs des rires qui résonnèrent dans mes oreilles.

Pour que le show continue, il fallait que je propose du nouveau, je le savais. Mais comme rien ne me venait à l'esprit, je me contentai de tapoter dans la balle que je maintenais sur mon ventre. Pendant une seconde, je fus inattentif, et donnai un coup de pied trop énergique, la balle s'envola de mes bras, dévala la pente et tomba dans l'eau du bassin. Les humains éclatèrent de rire. Étant d'un naturel enfantin, l'homo sapiens est parfois très facile à réjouir.

L'imprévu est aussi le plus intéressant : voilà ce que j'appris ce jour-là. Je n'escomptais pas moi-même que le ballon puisse tomber à l'eau, et c'était bien ainsi. Une fillette cria d'une voix implorante : « Knut, va dans l'eau s'il te plaît ! Va me chercher la ballon ! » Mais comme je n'avais pas encore pris de cours de natation, je ne voulais pas aller dans l'eau.

La belle et ancestrale reine réapparut dans un rêve vêtue de son étincelante fourrure blanche. Elle me félicita. « Tu n'étais pas mal du tout ! Je t'avais sous-estimé. » Je ne l'avais pas vue depuis longtemps et remarquai à cette occasion que j'avais grandi d'une tête. « Sans qu'on te l'apprenne, tu arrives à créer une scène. Tu ne fais rien d'extraordinaire, tu essaies au contraire de montrer combien un ordinaire jeu d'enfant peut être intéressant. Voilà un nouvel art dont je n'avais rien pressenti. — Qui es-tu ? Tu es ma grand-mère ? — Je ne suis pas seulement ta grand-mère, mais aussi ton arrière-grand-mère et ton arrière-arrière-grand-mère. Je suis la superposition de nombreux ancêtres. De face, tu vois un seul personnage, mais derrière moi se tient une file infinie d'ancêtres. Je ne suis pas une, je suis plusieurs. — Tu es aussi ma mère ? — Non, je ne représente que les morts. Ta mère vit encore, n'est-ce pas ? Pourquoi ne vas-tu pas lui rendre visite ? »

Pour Matthias, la fin du show signifiait à chaque fois le début de la détente. Rentré dans la pièce, il se faisait couler un café et feuilletait un magazine. Longtemps, j'avais cru que le papier journal existait pour être mis en boule, froissé, déchiré. Un jouet quoi. Mais comme Matthias me lisait chaque matin un article du journal, l'impression se fit en moi qu'un journal demandait à être lu.

Le journal contenait des histoires bien singulières, par exemple celle du zoo qui, pour traverser la crise financière, avait livré de la viande de kangourous et de crocodiles morts à des restaurants gastronomiques. Cette viande était vendue comme un mets surfin et consommée par des clients désireux de manger des plats sortant de l'ordinaire. J'eus froid dans le dos en me rappelant les mots de l'ourse à collier : un animal pouvait être mignon au point qu'on ait envie de le croquer tout entier. Matthias soupira : « Je suis navré pour eux. » Je crus qu'il avait pitié des kangourous transformés en steaks, mais non, Matthias ajouta : « Il y a des zoos qui souffrent du manque d'argent. » Étudier les lettres imprimées tandis que

Matthias me lisait les articles devint une habitude. La première lettre que je pus identifier fut la lettre o, qui apparaissait deux fois dans « zoo ». Vint le moment où je ne fus plus analphabète.

Il nous arrivait chaque jour du courrier de l'extérieur. Matthias ouvrait les enveloppes avec une sorte de rage, lisait les lettres des fans et les donnait en pitance à la grande corbeille à papier toute neuve. Nous recevions aussi des colis de diverses tailles et formes. « Knut, voici un cadeau d'un de tes fans, du chocolat, mauvais pour ta santé. Je vais le redonner à une organisation caritative. D'accord ? » Matthias ne me laissait jamais goûter de chocolat.

Un jour, il entra dans ma chambre avec une grosse boîte. « Knut, tu sais ce que c'est ? » On aurait dit un cube géant en chocolat, mais ce qu'il sortit de la boîte ressemblait plutôt à notre télévision.

« Il suffit que tu saisisse ton nom et que tu cliques ici. Tu vois ! Ce sont des photos de toi. Tu peux te voir sur Internet. » Matthias continua à frapper les touches, je vis quelque chose de blanc allongé sur le rocher. « Tu te reconnais ? C'est toi ! Qu'est-ce que c'est mignon ! »

Matthias regardait fixement, comme un amoureux, l'autre Knut, on aurait dit qu'il avait oublié que le Knut réel était assis à côté de lui. Si cette image est Knut, alors moi je ne le suis plus.

Christian entra dans la chambre, la fatigue avait laissé des traces autour de ses yeux. « Tiens, je n'aurais pas cru ça de toi. Tu as introduit l'ordinateur au royaume de l'ours ? » Matthias plissa le front. « Le service des relations avec la presse m'a demandé de répondre au plus grand nombre possible de lettres de fans. Les fans ne sont plus ceux d'autrefois. Il ne leur suffit pas de s'enflammer pour Knut. Ils veulent que Knut fasse attention à eux. Certains fans peuvent tuer leur idole si elle les ignore. Il nous arrive plus de cent lettres de fans par jour. Impossible de répondre à toutes, mais je dois me manifester dans la mesure du possible. Tiens, voilà un exemple », dit Matthias en parcourant quelques lettres posées devant lui. « Cher petit

nounours, je m'appelle Melissa, j'ai trois ans. Je pense tout le temps à toi, surtout quand je vais au lit. / Cher M. Knut, je suis fermement décidé à acheter un véhicule électrique. J'ai à cœur d'entreprendre quelque chose pour empêcher que la glace du pôle Nord continue de fondre. Meilleures salutations, Frank. / Cher Knut, j'ai soixante-dix ans cette semaine, j'aime encore aller faire de la randonnée dans la neige. Je porte toujours ta photo sur moi comme talisman. Bien à toi, Günther. / Cher Knut, mon hobby, c'est le tricot. Je voudrais bien te tricoter un pull-over et t'en faire cadeau. Quelle taille fais-tu ? Quelle est ta couleur préférée ? Bien à toi, Maria. » Matthias traduisait en allemand les courriels reçus en anglais : « Sorry d'écrire en anglais. Ou bien est-ce que tu parles anglais ? Je me demande souvent quelle langue les habitants du pôle Nord parlent chez eux. L'anglais, non ? Love, John. » Matthias s'amusait bien, mais je ne comprenais pas ce qu'il y avait de si drôle dans ces lettres de fans.

De nombreux animaux n'avaient pas la moindre difficulté à ignorer l'intérêt que je leur portais. Les oiseaux d'Afrique, par exemple, ne me trouvaient rien de remarquable, tandis que je ne me lassais pas de les regarder. Je restais devant eux tellement longtemps que Matthias perdait patience. La démarche traînante et boueuse des hippopotames et rhinocéros me captivait tout autant, mais eux tournaient la tête dans ma direction. À l'inverse, je ne m'intéressais pas à l'ourse à collier ni à l'ourse brune qui se pomponnaient exprès pour moi et me faisaient les yeux doux.

Grâce à Christian, j'avais été instruit dès mon jeune âge des dangers du sexe féminin. J'entendais tout ce que disait l'omniscient docteur des animaux quand il s'entretenait avec des journalistes. « Il existe une étude de cas sur un jeune ours élevé non par sa mère biologique mais au biberon et qui n'a jamais appris à communiquer avec ses congénères. Dans sa jeunesse, il essaie de faire une déclaration d'amour à une ourse, mais elle le frappe vigoureusement et le blesse. » Christian répondait consciencieusement : « Pas de raison de s'en faire ! Nous ne mettons pas

Knut en présence d'une femelle avant qu'il ne soit assez fort pour se défendre d'un assaut féminin. » Cela signifiait que, si les femmes ne me comprenaient pas, c'était la faute du biberon humain qui me nourrissait. Et que cela pouvait même me conduire à être grièvement blessé.

Le lendemain matin, pendant la promenade, je me fis de nouveau draguer par l'ourse brune. « Attends donc un peu. Pourquoi est-ce que tu as peur de moi ? » Je voulus l'ignorer, mais Matthias me retint. « Vous, les ours polaires, vous allez disparaître si vous continuez à pratiquer l'inceste », affirma l'ourse brune. Je ne savais jamais avec certitude jusqu'à quel point Matthias comprenait l'ursin. En tout cas, ses pensées étaient sur la même longueur d'ondes que les pensées ursines. Sans quoi il n'aurait jamais dit juste à ce moment-là qu'il y avait de plus en plus d'enfants bâtards nés d'ours polaires et d'ours bruns. « Naturellement, nous ne voulons pas encourager de tels accouplements au zoo. Mais dans la nature, cela arrive tout simplement parce qu'il y a de moins en moins de place pour les ours polaires. Ils sont contraints d'émigrer peu à peu vers le sud. » Pour rien au monde je ne voudrais partir pour le sud, pensai-je. L'ourse brune ne lâcha pas prise, tendit son museau vers moi et dit : « Il y a de plus en plus de mariages internationaux. Les races pures sont en voie d'extinction. Pourquoi est-ce que tu ne veux pas essayer une fois pour savoir comment c'est de coucher avec une ourse brune ? » Les yeux de Matthias allaient et venaient de moi à l'ourse brune. « Knut, tu sens que tu es apparenté à l'ourse brune ? Si tu veux, tu peux l'épouser, tandis qu'une ourse malaise n'est pas assez proche de toi. »

De toute façon, n'étant pas attiré par les corps maigres, je n'avais aucunement l'intention d'épouser quiconque de la famille de l'ours malais. Quand je serais grand, je me marierais avec Matthias et je vivrais avec lui jusqu'à ce que la mort nous sépare. Mais il me cachait à quel point l'homo sapiens et l'ours polaire sont apparentés génétiquement. Face à l'enclos des ours malais, je nous comparais, moi, Matthias et l'ours malais. Quel que fût

mon angle d'observation, la ressemblance était plus grande entre moi et Matthias qu'entre moi et l'ours malais.

« Comment va aujourd'hui notre petit nounours qui parle de lui à la troisième personne ? Ou est-ce que son problème serait la relation à trois plutôt que la troisième personne ? » L'ours malais savait que je l'observais en douce malgré mon air pressé. Ses propos m'irritèrent. « Tu veux parler de qui, avec ta bonne blague ? » Des plis arrogants et railleurs se formèrent autour de son nez. « De toi, Matthias et Christian. — Tous les trois, nous travaillons en harmonie. — Mais avec qui Matthias ou Christian ont-ils des relations hors du zoo, tu n'en as aucune idée. » Ses paroles m'atteignirent comme un coup et, sans attendre ma réaction, il me lança, les yeux vitreux : « Le mois prochain, je me marie avec une femme. — Elle vient de Malaisie ? — Non. Qu'est-ce qui te fait dire ça ? Elle est de Munich. »

Une fois seul, je me mis à cogiter. Matthias, que fabriquait-il quand il ne travaillait pas au zoo ? Je m'étais senti totalement libéré le jour où j'avais pu quitter mes quatre murs et me promener dans le zoo, mais chaque monde extérieur avait un autre monde extérieur qui m'inquiétait à nouveau. Qu'y avait-il hors du zoo ? Quand pourrais-je enfin atteindre le monde extérieur le plus extérieur ?

Dans la nuit, l'air avait été nettoyé par la pluie. Je le respirai profondément, un lézard sortit d'un buisson, comme une réponse à ma respiration. Il s'immobilisa brusquement, se remit en marche de ses pattes arquées et s'arrêta à nouveau. Décrivant un demi-cercle, il disparut à nouveau dans le buisson. « C'est un descendant des sauriens, expliqua Matthias. Ses ancêtres étaient gigantesques, encore plus grands que les éléphants d'aujourd'hui. Nous, les mammifères, nous avons une telle frayeur des ancêtres des reptiles que même à la lumière du jour, nous ne nous aventurons pas dehors. » À ma surprise, je pus tout de suite me représenter la forme d'un saurien sans avoir jamais rien vu de la sorte. Mieux encore : quelques jours plus tard, lorsqu'un autre lézard croisa mon

chemin au cours de ma promenade, il apparut soudain sur ma rétine de la taille d'un éléphant. Je fis un bond, effrayé. Matthias ne rit pas, il me demanda si j'avais peur. « La peur est une preuve d'imagination. Une tête rouillée ignore la peur. » À quelle tête Matthias pensait-il quand il parlait de cette tête rouillée ?

Nous observâmes le lézard sans le quitter des yeux un seul instant jusqu'à ce que le bout de sa queue ait été complètement absorbé par un buisson. Je fus soulagé. « Nous, les mammifères, nous avons toujours un tas de soucis », soupira Matthias.

Un jour, Christian demanda à Matthias comment allait sa famille. « Ma famille se porte à merveille, mais il m'arrive de ne pas comprendre ce que pensent mes propres enfants. Sans doute que je suis trop fatigué. — Tu comprends très bien ce que pensent les ours. J'ai raison ? — Tu ne peux pas comparer les ours avec mes propres enfants. — Non, mais avec Knut tu discutes de tout. Fais-tu pareil avec ta femme, ou bien lui caches-tu quelque chose ? — Non. — Tu es heureux avec ta merveilleuse femme et tes enfants, n'est-ce pas ? — Toi aussi. » Je fis mine de ne rien comprendre à cette conversation.

En descendant tout droit la rue aux Ours, j'arrivai à un pont qui traversait un étang. Nous restâmes un moment sur le pont, arriva une cane suivie de ses trois canetons. Je sentis que Matthias voulait me dire quelque chose. « Un caneton est capable de nager dès la naissance. Cela veut dire qu'il est canard de naissance et ne peut devenir rien d'autre. Mais toi, Knut, tu vas avoir des cours de natation. Tu as suffisamment barboté dans ton tub, mais tu n'as jamais vraiment nagé dans une piscine. » Les canetons agitaient frénétiquement leurs palmes sous l'eau et se pressaient comme s'ils avaient peur de perdre leur mère de vue.

« Dans la nature, un ours nouveau-né passe deux ans en compagnie de sa mère. Un enfant doit apprendre tant de choses pour survivre dans la nature. En Russie, un professeur s'était vêtu d'une peau d'ours afin de vivre

deux ans dans la nature sauvage avec deux oursons dont la mère avait été abattue par un chasseur. Il est devenu une maman-ourse. J'ai beau avoir trop froid pour me baigner dehors, je dois quand même faire un effort pour t'apprendre à nager si je veux devenir moi aussi une vraie maman-ourse. »

Le lendemain matin, Matthias enfila un maillot et sauta sous mes yeux dans la petite piscine. Le miroir liquide vola en éclats, absorba le corps humain puis retrouva sa tranquillité. Matthias était obligé de maintenir péniblement hors de l'eau sa tête qui n'était pas placée à un endroit pratique comme elle l'est chez les canards. Il lui fallait sans cesse agiter les bras pour ne pas se noyer. Pour me tranquilliser, il affichait un sourire artificiel, mais il était évident pour moi qu'il ne deviendrait jamais un canard. Paniqué, j'allais et venais en courant sur la terre ferme, Matthias me faisait signe de sa main en la sortant rapidement de l'eau à chaque fois, mais je n'avais pas le courage de sauter. Cela dura un moment avant que Matthias ressorte et que je puisse enfin respirer. Il ne resta pas longtemps avec moi sur la terre ferme. Ses yeux restèrent fixés sur moi pendant que son corps redisparaissait dans l'eau à reculons. Quelque chose n'était pas normal. Après une longue hésitation, je sautai moi aussi à l'eau. À ma surprise, je fus aussitôt généreusement accueilli par elle, embrassé et porté. L'eau merveilleuse ! Mon corps la connaissait déjà.

Je me déchaînai. Criant de joie, je faisais mine de me noyer. À un instant cependant j'eus mal, l'eau informe peut piquer la muqueuse nasale si on ne respire pas comme il faut. À la fin, les muscles de mes bras furent comme des sangles relâchées, mais je ne voulus pas m'arrêter, même si Matthias me lança plusieurs fois que le jeu était terminé. Je me serais assoupi dans les bras de l'eau si Matthias ne m'avait pas forcé à me séparer de cette nouvelle bien-aimée. Une fois sur la terre ferme, j'ébrouai vigoureusement mon corps, et cela suffit pour que ma toison soit sèche.

« Quel plaisir de nager. » Le lendemain matin, quand je vis l'ours malais, je ne pus tenir ma langue. Il se grattait le ventre de ses doigts

maigres et se détourna de moi avant de dire : « Nager est une activité absurde. Je n'ai pas de temps pour ces petits jeux. Un nouveau grand projet m'appelle. Je veux écrire l'histoire de la péninsule malaise du point de vue de l'ours malais. » Jamais je n'aurais cru que l'ours malais pouvait, en plus de son ventre, gratter aussi le papier. Et il n'hésitait pas à appeler ça « écrire ». Quand je lui demandai si cette péninsule était loin d'ici, il répondit en affichant, par les plis autour de son nez, son dédain à mon égard : « Très loin, naturellement, même si je ne sais pas à quelle distance il faut que ce soit pour que tu puisses le considérer comme loin. Tu n'es même pas allé au pôle Nord, n'est-ce pas ? — Qu'est-ce que j'ai à voir avec le pôle Nord ? — Tiens, voilà que tu parles parfaitement à la première personne. Je regrette déjà le bébé ours qui parlait de lui à la troisième personne ! Rien de plus ennuyeux qu'un ours polaire civilisé. Non, non, c'était une blague. Tu n'as pas besoin d'aller au pôle. Mais cela ne te préoccupe donc pas du tout que le pôle Nord soit menacé de disparaître ? Je ne suis pas né sur la péninsule malaise, mais je me fais du souci pour l'avenir de la région où ont vécu mes ancêtres. C'est pour cela que j'étudie l'histoire de la péninsule et que je réfléchis aux possibilités de coexistence des cultures. Toi aussi tu devrais réfléchir un peu au pôle Nord au lieu de passer ton temps à te promener, nager et jouer au ballon. — Mes ancêtres viennent tous de RDA, pas du pôle Nord ! — Ah bon ? Même ceux qui vivaient il y a mille ans ? Tu es vraiment irrécupérable ! »

À la différence de ce méchant ours malais, l'ours lippu me répondit très aimablement la première fois que je lui adressai la parole. « Il fait un temps idéal pour une petite sieste. — Oui, le temps est agréable. » Telle fut notre première conversation. Mais ce même ours me critiqua sévèrement lors de notre deuxième rencontre : « Tu traînailles sans but dans le zoo. Tu te vends au public avec ton show. Ta vie est-elle donc dénuée de signification ? — Et toi ? Que fais-tu de toute la journée ? répliquai-je. — Moi ? Paresser, répondit-il calmement. Paresser est un travail digne. Il faut du courage. Le

public attend que tu lui présentes quelque chose d'intéressant. As-tu le courage, toi, de refuser de faire le clown et de décevoir le public ? Tous les matins tu vas te promener parce que ça te plaît. Peux-tu renoncer à ce plaisir ou bien ta volonté est-elle trop faible ? » Il avait raison. Je n'avais le courage de décevoir ni mon public ni Matthias. J'étais incapable de paresser.

Échanger avec d'autres animaux sur nos modes de vie me déstabilisait. Face aux loups du Canada, j'étais aussitôt pris de frayeur. J'avais beau essayer de les éviter, un jour vint où je passai trop près de leur enclos et m'en aperçus trop tard. Aussitôt le chef-loup m'adressa la parole. « Eh toi, là, tu te balades toujours tout seul. N'as-tu point de famille ? — Non. — Et ta mère, alors ? — Ma mère, c'est Matthias. Il est là, il m'accompagne toujours. — Toi et Matthias, vous n'avez aucune ressemblance. Il t'a sûrement enlevé quand tu étais bébé. Regarde donc ma grande famille. Tous ses membres sont comme sortis du même moule. » Matthias revint me chercher et fit son commentaire comme s'il avait entendu notre conversation. « Les loups ont une mince silhouette élégante et aristocratique. Mais je préfère les ours. Tu sais pourquoi ? Les loups mâles se battent jusqu'à savoir qui est le plus fort du groupe. Ensuite, le mâle le plus fort engendre la descendance avec sa femelle. Aucun autre de la meute n'a de petits. Cela me donne des frissons. » Si Matthias ne comprenait pas la langue des loups, heureusement l'inverse était vrai aussi.

Je n'aimais pas les loups. Je ne voulais rien savoir de leurs opinions. Mais je n'arrivais pas à me sortir de la tête ce que m'avait dit le chef des loups. Moi et Matthias, nous ne nous ressemblions pas ? Il m'avait enlevé alors que j'étais bébé ? Cette pensée me tourna dans la tête toute la journée.

La presse écrivait souvent sur moi. Quand Christian nous apportait un article, Matthias me le lisait, et le soir, seul, je réétudiais chaque phrase. « Premier cours de natation pour Knut. » On me prenait un bout de vie et on l'enfermait dans du papier journal. Quand je nageais, Knut devait être

contenu dans ce Je en train de nager, il ne fallait pas qu'il se retrouve le jour suivant dans du papier journal. J'aurais peut-être dû empêcher que trop de gens sachent que je m'appelais Knut. Ils utilisaient mon nom à leur guise, pour s'amuser.

Un article en particulier résonna très longtemps en moi et ne me quitta pas pendant des semaines. Il ne se passait plus un jour sans que je lise un article me concernant. Et ce non plus seulement par curiosité, mais plutôt par inquiétude. « Rejeté par sa mère aussitôt après sa naissance, Knut a été élevé par un être humain. Il apprend maintenant la natation et d'autres techniques de survie : et cela aussi avec des êtres humains. » Qu'est-ce que cela signifiait, que ma mère m'ait rejeté ? C'était nouveau pour moi. Je fouillai dans la pile d'articles anciens à la recherche d'un indice. Il devait bien se trouver quelque part un article spécifique pour m'expliquer comment j'étais arrivé entre des mains humaines. À la fin de ma recherche, si je ne savais toujours pas grand-chose sur ma mère biologique, j'avais perfectionné l'art de la lecture. Il y avait en particulier un article où se trouvait ceci : « Après la naissance de Knut et de son frère, la mère, Tosca, ne manifesta plus le moindre intérêt pour ses rejetons. Les spécialistes jugèrent au bout de quelques heures que la situation mettait en péril la vie des nouveau-nés et les éloignèrent de Tosca. Normalement, la mère devient agressive quand on tente de lui enlever ses enfants, même si elle ne veut pas les élever, et il faut donc commencer par lui administrer des tranquillisants. Mais Tosca, elle, n'eut pas la moindre réaction lorsqu'on lui prit les nouveau-nés. Les spécialistes supposent que le stress du cirque avait fait perdre à Tosca son instinct maternel. Il est connu que les bêtes de cirque étaient soumises dans les pays socialistes à une forte pression. »

Le jour mortellement redouté me surprit sans prévenir. Je blessai Matthias en jouant. Sa fine peau se déchira et se colora aussitôt de sang. Matthias n'éleva même pas la voix, mais c'était en plein milieu de notre show, si bien que de nombreux spectateurs effrayés par le sang se mirent à

pousser des cris hystériques. Nous nous retirâmes dans notre chambre et Christian traita la plaie. Il posa le pansement tandis que j'essayais, moi, de lécher le flacon de produit désinfectant. La bouteille se renversa et Christian me gronda.

Nous regagnâmes le terrain de jeu. Pour la première fois je ressentis à même ma peau l'hostilité corrosive du public et je tremblai. « Chers visiteurs, c'est une blessure très légère, rien de grave ! », cria Matthias très fort, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Le public l'applaudit frénétiquement.

Nous terminâmes péniblement notre show. À notre retour, Christian nous regarda pensivement et dit : « Si ça continue comme ça, Knut aura atteint le poids limite la semaine prochaine : cinquante kilos. » Comme Matthias ne disait mot, il continua. « Il y a longtemps que nous nous sommes mis d'accord sur cinquante kilos comme dernière limite. Hier, je me disais encore que nous pourrions repousser à soixante kilos. Mais le public a vu ton sang. Et puis, cela ne durera plus longtemps avant que Knut ne pèse soixante kilos. Il faudra que tu te sépares de Knut, tôt ou tard. Le moment est peut-être venu. »

Christian parlait posément, mais sa voix finit tout de même par se casser et, du revers de la main, il essuya de l'humidité sur ses yeux. Matthias posa le bras sur l'épaule de Christian. « Ce serait grave si la mort nous séparait, mais ce n'est pas le cas. Ce n'est pas la mort, mais la vie qui nous sépare. Je suis content que nous ayons pu faire tout ce chemin. » Puis il se tourna vers moi et demanda : « Tu m'écritas un courriel de temps en temps, hein ? » Au même instant, j'entendis un son terrible et fus pris de peur avant de constater qu'il sortait de Christian. Il pleurait. Le même jour, j'emménageai dans une cellule. Un lit de paille était placé au centre, Matthias installa à côté notre vieil ordinateur. Puis il tapa partout sur le lit pour s'assurer que tout était en ordre. À travers la porte de devant grillagée, j'apercevais le rocher sur lequel se déroulait notre show quotidien. Au fond se trouvait une

petite porte battante par laquelle on me passerait la nourriture. Matthias vérifia les portes, donna des instructions détaillées aux humains qui se tenaient là en silence. Puis il s'étendit sur mon futur lit, ferma les yeux et resta allongé là comme un mort. Dix secondes après, il se releva d'un bond et quitta la pièce sans me regarder.

Depuis, Matthias n'est plus jamais revenu chez moi. Matin et soir, la nourriture m'est servie à travers le clapet. Le personnel a souvent changé, comme j'ai pu le constater à l'odeur, mais jamais plus de Matthias ni de Christian. Chaque matin, quand on ouvrait la porte grillagée, je sortais sur l'esplanade et voyais au loin le public, sensiblement réduit en comparaison d'autrefois. Le soir, quand me parvenait le fumet du repas, je me retirais dans ma chambre. L'ordinateur était près du lit, mais je ne me rappelais plus comment le mettre en marche. Dans un coin du lit était assis ce raseur d'animal en peluche qui m'accompagnait depuis le temps où j'étais nourrisson. Il semblait las de vivre.

L'envie d'enflammer les visiteurs par mon jeu me passa. Le seul avantage à être dehors était que le soleil, pourvu qu'il soit là, m'éclaircissait la tête et me réchauffait le dos. Cela atténuait les souffrances. Je rangeais mes quatre membres sous mon ventre et restais immobile. « Knut a l'air triste. » La voix d'une fillette chevaucha un cheval de vent et atteignit mon tympan. « Il n'a personne avec qui jouer. » Les enfants comprenaient d'un seul regard l'état dans lequel j'étais, tandis que de nombreux adultes y allaient brutalement de leurs sentences. Leurs phrases sentaient les entrailles cyniques, leur humanisme n'était activé qu'en rapport avec l'homo sapiens. « Regarde ces horribles griffes ! C'est avec elles qu'il a blessé le soigneur. — Adulte, même un Knut est dangereux. C'est une bête sauvage, pas un chien. — Il n'est plus mignon comme avant. »

Ma mère m'a abandonné à ma naissance : cette formule me revint après que Matthias m'eut quitté. Tant qu'il avait été près de moi, je n'avais eu nullement besoin de découvrir le mystère de ma naissance.

C'était un homo sapiens mâle qui m'avait élevé et il est rare que ce genre de choses marche, c'était presque un miracle. Il se passa un moment avant que je comprenne ce miracle comme étant l'histoire de ma propre vie. Matthias était un vrai mammifère, bien plus que ses congénères, car il me laissait téter, du lait et son temps de vie. Il était le parangon des mammifères.

Matthias n'appartenait même pas à ma parenté éloignée, sans parler du fait qu'il n'était pas mon père biologique. Le loup blanc avait constaté un jour que Matthias et moi n'avions pas la moindre ressemblance. Du derrière jusqu'à la tête nous étions différents. Le loup était fier que les membres de sa famille se ressemblent comme s'ils avaient été photocopiés. Mais moi, je vénérerais Matthias pour avoir allaité et soigné un être vivant tel que moi, qui n'avais aucune ressemblance avec lui. Le loup ne veillait qu'à l'agrandissement de sa propre famille. Matthias, lui, regardait au loin, jusqu'au pôle Nord.

Matthias était toujours avec moi, s'occupait de moi toute la journée, même si l'attendaient chez lui, à la maison, une femme charmante et ses adorables enfants, auxquels il avait transmis ses gènes. Il ne faisait pas cela parce que j'étais mignon. À l'époque, des milliards d'yeux inquiets m'observaient. Si j'étais mort, les gaz évacués auraient formé au ciel une gigantesque couche dure comme l'acier qui se serait posée sur la ville comme le couvercle d'une marmite. La température aurait alors grimpé rapidement à cause de la vapeur et tous les citadins auraient été cuits en un temps record. Au pôle Nord, toutes les plaques de glace auraient fondu, les ours polaires se seraient noyés et la prairie verte aurait disparu sous la mer qui montait. Matthias le miraculeux ayant réussi à faire s'écouler du lait du bout de ses doigts pour allaiter l'enfant du miracle, le pôle Nord et par conséquent le monde étaient sauvés. L'ourson avait été sauvé, en contrepartie de quoi il avait pour obligation de sauver le pôle Nord d'autres dangers. Il devait travailler sur des écrits philosophiques et sacrés que les

humains avaient produits inlassablement par le passé afin de trouver une réponse. Il devait nager, traverser la mer glacée des banquises pour atteindre une réponse. Sur ses épaules pesait de plusieurs tonnes une attente vaste comme le ciel.

Cela sonnait comme une geste héroïque, mais moi je n'étais rien qu'une créature désemparée. J'étais couché là, misérable comme un lapin plumé. À la télévision, je me voyais en nouveau-né. Mes yeux étaient encore fermés, mes oreilles qui n'entendaient pas encore pendaient, toutes flasques, et mes membres étaient encore si instables qu'ils ne pouvaient même pas soulever mon ventre du sol. Pourquoi l'enfant était-il déjà venu au monde ? N'aurait-il pas été mieux qu'il reste encore dans le corps maternel ? Les téléspectateurs avaient bien dû se poser cette question. Si ceci avait été possible, j'aurais nié que ce fût moi.

Longtemps, la question de savoir pourquoi Tosca ne m'avait pas allaité ne s'imposa pas à moi dans cette formulation claire. Sans doute ma mère avait-elle eu ses raisons que je ne pouvais pas comprendre. Les enfants ne comprennent en général pas ce qui se passe dans la tête de leurs parents. Il est absurde de spéculer là-dessus. Cela fait partie des principes de la nature. Je me demandais plutôt pourquoi le mammifère est ainsi fait qu'il ne peut survivre sans le lait maternel. Un oisillon qui vient de naître, par exemple, peut survivre sans sa mère si son père lui apporte de savoureux vermisseaux. Mais les enfants de mammifères, eux, doivent téter le lait maternel, ainsi que le révèle déjà leur nom. Voilà peut-être pourquoi nous devons toujours penser au passé lacté et ne pouvons pas être libres comme les oiseaux.

Ce que je ne comprenais pas non plus, c'était que la femelle soit la seule à pouvoir produire le lait. Si mon père Lars avait pu allaiter lui aussi, ma vie aurait pris un autre cours. Mais de la sorte, Tosca avait dû endosser toute la responsabilité.

Le cirque s'élève contre toutes les injustices de la nature. Le magicien fait mettre au monde les pigeons par ses chapeaux haut-de-forme. L'acrobate saute d'une branche à l'autre alors qu'il n'est pas né singe. Le dompteur de fauves oblige les animaux qui craignent le feu à sauter à travers un cerceau enflammé. Et Matthias faisait s'écouler du lait de ses doigts. Un jour, je vis à la télévision le spectacle d'un cirque d'Asie de l'Est. Des femmes déguisées en faisans faisaient jaillir l'eau du bout de leurs doigts comme d'une fontaine. Un brillant exploit scénique ! Matthias a fait au moins aussi bien. Certes, il y avait belle lurette que j'avais percé à jour son subterfuge avec le biberon, mais cela ne changea rien à ma surprise et au respect que j'avais pour lui. Pas de magie sans truc. Matthias ne me pourvoyait pas seulement en lait. Il se faisait sans arrêt du souci pour moi, se demandait si je n'avais pas froid ou chaud ou si je n'allais pas me blesser la tête à l'arête coupante d'un objet. Il ne rentrait plus chez lui, dormit quelque temps avec moi et veillait sur moi vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Durant la période de sevrage, il me préparait chaque jour une nourriture de substitution compliquée.

Il me donnait le sentiment que jamais je ne pourrais être abandonné. Il me lavait le corps dans le tub, me séchait avec une serviette. Après la longue préparation culinaire, il attendait patiemment que j'aie fini de manger. Jamais il ne me pressait. Il ramassait les restes de nourriture que j'avais éparpillés, nettoyait le sol. Il était assis à côté de moi quand je regardais la télévision et me donnait des explications sur les humains qui apparaissaient dans les émissions. Il sautait dans l'eau froide pour m'apprendre à nager. Il me lisait chaque jour le journal, et un jour il disparut sans me dire au revoir.

Je continuais à recevoir des journaux dans ma cellule. Matthias y avait sans doute veillé. Il s'agissait le plus souvent d'un des journaux berlinois gratuits avec beaucoup de photos et peu de texte. La plupart des articles avaient un contenu inintelligible, d'autres étaient d'une tristesse à déchirer

le cœur. Nulle part, je ne trouvais quoi que ce soit de réjouissant. Et malgré tout, une fois que j'avais plongé mon museau dans la lecture, je ne pouvais plus m'arrêter.

Voici une nouvelle qui elle aussi me parvint sous forme d'article de journal : Matthias est mort. Il avait succombé à un infarctus du myocarde. Je ne compris d'abord pas ce que cela signifiait. Je relus l'article plusieurs fois. Soudain, une pensée me frappa comme une pierre : je ne le reverrais plus. Bien sûr, même s'il avait encore vécu, je ne l'aurais peut-être jamais revu. Mais je me serais toujours repris à penser : peut-être le reverrais-je un jour ? Les humains désignent ce « peut-être » par le mot : espoir. Mon « peut-être » à moi était mort.

Matthias, disait l'article, avait d'abord été atteint d'un cancer du rein, puis il avait eu un infarctus. C'était son premier infarctus, mais il était mort tout de suite. Pourquoi ne m'avait-il pas rendu visite avant que son cœur ne subisse une attaque mortelle ? Il aurait pu m'adresser un signe en mélangeant un peu de salive à ma nourriture. Cela m'aurait beaucoup touché. Il aurait pu se cacher dans la masse des visiteurs et crier mon nom. J'aurais entendu.

Il n'y avait pas grand-chose de nourrissant dans cette feuille de chou, mais à défaut d'autre source d'information, je le grignotais chaque jour jusqu'au dernier bout.

Un jour, je lus une opinion selon laquelle la mort de Matthias était ma faute : j'étais le bâtard, le diable m'avait substitué à un vrai enfant. Certaines personnes avaient tenté de lui ouvrir les yeux, mais il ne voulait plus retourner auprès de l'enfant véritable et restait avec Knut qu'il prenait pour son enfant. Matthias avait été possédé par le diable.

Je ne connaissais aucun animal du nom de diable car cette espèce n'était pas représentée au zoo. Dans un autre article, un journaliste prétendait que j'avais absorbé l'énergie vitale de Matthias. Peut-être entendait-il par là le lait que j'avais bu chaque jour.

Il paraît que les obsèques de Matthias eurent lieu dans la plus stricte intimité. Je ne fus pas invité. J'ignore ce que font exactement les humains lors d'une cérémonie d'obsèques. Peut-être que ceux qui étaient proches du mort peuvent une dernière fois sentir cette proximité lors de la cérémonie. Personne n'avait été aussi proche de Matthias que moi, mais on ne m'invita pas, et la raison m'en demeure à jamais obscure.

Je lus une interview de Christian où il disait : « Matthias était stressé pour plusieurs raisons. » Voilà qu'on parlait à nouveau d'un stress. On rendait le stress responsable de ce que ma mère m'avait rejeté et de ce que Matthias avait perdu la vie, mais aucun animal ne répondait au nom de stress. En tout cas pas dans notre zoo. Ce devait être un animal légendaire sorti de l'imagination des humains, comme s'il n'y avait pas suffisamment d'animaux réels. J'éprouvai le besoin d'en discuter avec l'ours malais, mais je n'avais plus le droit de me promener dans le zoo et ne pouvais plus parler à personne depuis que j'avais été séparé de Matthias.

Comme on me tenait à l'écart des autres animaux, j'étais de plus en plus attentif aux bruits que produisaient les plantes. Les feuilles bruissantes des arbres, par exemple, m'apaisaient, même si je ne pouvais interpréter leur langue.

Dehors, sur le terrain de jeu, même à l'ombre, vibrait un air brûlant. Au moindre mouvement, la température de mon corps grimpait et j'étais près d'exploser. Il ne me restait alors plus qu'à faire un tour à la nage. Quand j'entrais dans l'eau, les spectateurs poussaient des cris d'allégresse et dirigeaient vers moi leurs appareils photo. Je ne savais toujours pas pourquoi. Une fois que j'étais dans l'eau, l'ennui me regagnait rapidement. Apparemment, les visiteurs non plus ne trouvaient pas exaltant de me regarder m'ennuyer. Dans les derniers temps, le nombre de visiteurs s'était fortement réduit.

Vint un matin pluvieux où mon impopularité était devenue telle qu'il n'y eut plus qu'un seul humain à me regarder debout derrière la clôture. Il

avait le regard fixé sur moi, il ne détourna pas les yeux même lorsqu'il ouvrit maladroitement son parapluie noir. Un souffle de vent m'apporta son odeur, je la connaissais. Qui était cet homme ? Je pointai mon nez, aussi loin que possible, humant avec avidité, et inspirai une fois profondément. C'était Maurice, le remplaçant de nuit, qui, à l'époque, me lisait des livres de sa collection. Je tortillai le museau, il leva la main et répondit à mon signe.

Une série d'événements perturbants se produisit après la mort de Matthias. J'aurais voulu m'emmitoufler dans la couverture noire du deuil et couvrir seul mes douleurs jusqu'à ce qu'elles s'envolent, mais cela n'allait pas. Au lieu de cela, il me fallait me défendre pieds et mains contre la malignité du monde. Le plus gros problème concernait l'héritage. Et pourtant, je ne pensais même pas avoir un droit sur l'héritage de Matthias. Comment pouvais-je prétendre à l'argent des autres si je ne recevais même pas ma part des gains que j'avais rapportés au zoo ? Le différend n'était pas entre moi et le zoo, mais entre deux zoos. Ils se disputaient ma fortune, mais on ne me cita même pas comme témoin au tribunal. Je ne pouvais faire que suivre le procès dans le journal et baisser la tête chaque jour davantage. Le zoo de Neumünster, auquel appartenait mon père Lars, attaquait le zoo de Berlin, auquel je rapportais de l'argent. Sur ces gains, le zoo de Berlin devait verser à celui de Neumünster sept cent mille euros. Je perdais l'appétit lorsque je découvris sur une caricature mon corps métamorphosé en symbole monétaire de l'euro. Un autre article mentionnait le chocolat empoisonné qui m'avait été envoyé en cadeau.

Qui possédait le père possédait aussi le fils, et donc aussi sa fortune : il existait une loi déterminant cette relation de propriété, affirmait un journal. Dans un autre journal, une journaliste écrivait que cette loi arriérée était inacceptable dans la société d'aujourd'hui. Quoi qu'on dise, le zoo de Neumünster prétendait que, moi et ma fortune, nous lui appartenions. Le zoo de Berlin céda et proposa de lui verser trois cent cinquante mille euros,

pas un centime de plus. Tel était du moins ce que j'en avais conclu à la lecture de la presse.

Je n'avais jamais pensé qu'on puisse faire des affaires avec moi. Cela ne signifiait pas seulement qu'on avait vendu plus de billets d'entrée grâce à moi, mais aussi que les « produits Knut » avaient beaucoup rapporté. Des milliers d'animaux en peluche à mon effigie avaient été vendus comme offrande de substitution. Il existait un minuscule Knut dans un matériau dur, un Knut de taille moyenne, un Knut moelleux, il y avait aussi un Knut qui faisait dans la démesure. À chaque fois que les rayons d'animaux en peluche étaient vides, paraît-il, un camion se présentait à l'arrière du magasin pour livrer un nouveau tas de Knut. Tous les clones s'appelaient Knut. J'imaginai le tas de Knut, je voulais hurler : « Ici, c'est moi le seul, le vrai Knut ! » Mais personne ne m'écoutait. Knut ne s'achetait pas seulement sous forme d'animal en peluche, mais aussi de porte-clés, tasse à café, t-shirt, chemise, pull-over et dvd. J'appris par la télévision qu'il existait aussi un cd avec des chansons sur Knut. Il y avait des cartes à jouer sur lesquelles la tête du roi était remplacée par la mienne, ou encore une théière dont l'anse était faite de mon corps. Cahiers, crayons, sacs à provisions, sacs à dos, étuis en plastique pour téléphones portables, porte-monnaie : on voyait ma tête partout.

La presse de boulevard parlait régulièrement de ces humains qui augmentent constamment leur fortune, font bâtir de superbes villas, se rendent à des fêtes vêtus de velours et soie noire, rouge et or et se font photographier avec une pierre précieuse à l'oreille. Moi, l'argent ne m'intéressait pas, mais je fus interpellé par un article : un homme soupçonné de corruption avait été arrêté. Il avait versé une caution de cent mille euros et avait été provisoirement libéré. Je me souvenais vaguement de ce que Matthias m'avait expliqué un jour : on pouvait acheter sa liberté, du moins pour un certain laps de temps. Est-ce que moi aussi je pourrais quitter ma cellule et être libre contre paiement ?

Tôt le matin, il faisait encore une fraîcheur supportable sur le terrain de jeu, mais une fois que le soleil avait atteint son zénith, l'horrible chaleur s'intensifiait à chaque minute pour me tourmenter. La pensée des produits Knut et des procès à mon sujet échauffaient mon organe à penser au point de me causer des douleurs. Me couvrant la tête de mes bras, j'essayais de respirer calmement. J'entendis quelqu'un dire derrière la clôture : « Ah, cette crise économique sans issue ! Même Knut en a mal à la tête ! »

Vint enfin le jour où la carte de mon humeur fut retournée et où apparut un chiffre porte-bonheur. Alors que je prenais mon petit déjeuner, je perçus soudain le parfum d'un homme familier : c'était Maurice. Découvrant sur le plateau du petit déjeuner une lettre, j'ouvris fébrilement l'enveloppe et lus qu'un maire m'invitait à une réception privée. Maurice viendrait me chercher le lendemain soir. Le zoo m'avait exceptionnellement autorisé une sortie car l'hôte était une personne qui comptait pour le zoo, mais il s'agissait d'un événement privé qui devait être traité de manière confidentielle. La réception avait lieu dans une suite d'un hôtel de luxe situé à proximité immédiate d'un des lacs berlinois. Depuis la généreuse terrasse du septième étage, on avait une belle vue sur l'eau. Une limousine viendrait prendre d'abord Maurice, puis moi, au zoo, et nous conduirait directement à la réception.

Nous descendîmes de la limousine. J'ignorais si cela tenait au soleil qui se couchait ou au spectacle du lac encadré de vert : pour la première fois depuis longtemps, je respirai enfin un air frais qui me revigora et me réjouit. Devant l'entrée de l'hôtel se tenaient deux portiers en uniforme vert aiguilles de pin. Ils avaient malicieusement ceint et paré leur torse de bandes de cuir. Je leur aurais presque souri, mais ils nous observaient de leurs regards sévères et revêches. Sinon, j'aurais demandé à ces hommes : « Êtes-vous de vrais policiers ou des acteurs ? »

Maurice prit ma patte droite et me conduisit à travers le hall d'entrée désert. Un lustre monstrueux pendait au plafond, éclairant la pièce d'une

lumière jaunâtre.

Je connaissais par la télévision l'existence des ascenseurs, mais c'était la première fois que j'en empruntais un. Quand ses portes de métal se rouvrirent devant moi, je me trouvai devant un autre monde, dont je n'étais plus sûr qu'il fût réel ou qu'il fût un film qu'on projetait.

La pièce était déjà bondée d'invités qui bavardaient. Leurs voix bourdonnaient dans mon cerveau comme des essaims d'abeille. Le parfum sucré de la viande qui commence à brûler se répandait à flots dans la pièce. Je ne voyais rien à travers la masse humaine. Partout des dos, des ventres, des derrières, emballés dans des chemises et pantalons ! Maurice me tira à travers la masse humaine vers une destination inconnue. Soudain, un homme se dressa devant nous. Il avait le visage échauffé, son costume était froid et élégant. J'essayai de discerner ce qui rendait cet homme si intéressant, il me perçait les yeux de son sourire et me fit la bise. Autour de nous, les convives applaudirent : on m'observait manifestement. Maurice lui souhaita un bon anniversaire et lui remit une boîte sur laquelle flottait un gros ruban. On voyait sur le papier d'emballage une photo, et sur la photo, c'était moi ! L'homme remercia, nous fit encore une fois furtivement une bise sur la joue, confia le cadeau toujours emballé à un jeune homme debout à côté de lui qui était à son service. On me donna ensuite un verre rempli aux trois quarts d'un liquide jaunâtre. L'homme dont on fêtait l'anniversaire trinqua avec moi, cela fit un son cristallin. Dans la pièce, les hommes levèrent d'un coup leurs verres et crièrent « Prosit ! »

Je plongeai les yeux dans le liquide. Aux parois intérieures du verre collaient de minuscules bulles qui s'en détachaient peu à peu et montaient à la surface jusqu'à ce qu'elles atteignent l'air extérieur et éclatent avant de disparaître. Je voulais continuer à observer ces bulles, mais Maurice me prit le verre et me souffla qu'il était préférable que je ne boive pas de champagne. Il m'apporta un autre verre. Je bus une gorgée et appréciai le goût de pomme que je discernai.

L'homme n'avait ni un solide corps de haut-parleur ni une voix particulièrement forte, mais chaque fois qu'il ouvrait la bouche, les autres bouches de la pièce se fermaient et toutes les oreilles l'écoutaient attentivement. Cet homme était une star, pensai-je, et je sentis l'envie s'insinuer en moi. Moi aussi j'avais été une star, j'avais eu chaque jour un public nombreux qui m'acclamait au moindre mouvement de mon corps. À l'époque, je pouvais attirer sur moi l'attention d'un million d'humains et je me sentais aussi fort que si j'avais été capable de souffler sur les nuages pour qu'une averse arrose le globe entier, ou de convoquer le soleil d'un signe de main, ou encore de repousser une tempête. Je voulais remonter le temps, avoir de nouveau mon pouvoir en main.

À un moment, l'homme tant respecté disparut dans la cohue, j'affinai le réglage de mon ouïe et fus capable de savoir où il se trouvait exactement dans la foule. Autour de lui, les convives formaient plusieurs vagues concentriques. Le cercle intérieur se taisait et l'écoutait, tandis que les autres cercles déformaient ses paroles et les transportaient vers l'extérieur.

Je fus poussé par un homme qui se frayait un chemin derrière moi, si bien que mon nez fut pressé brièvement contre la poitrine de Maurice. Je respirai son parfum beurré d'antan. Alors, avec un peu de décalage, mais puissamment, monta en moi la joie des retrouvailles. Je lui léchai spontanément la joue. Il retira théâtralement son visage, mais en réalité il savourait la situation, sans quoi il n'aurait pas expliqué à l'homme qui nous observait d'un air envieux : « Autre espèce, autres mœurs. Il y a différentes méthodes pour embrasser. »

Le parfum de viande grillée venait de l'endroit d'où entraient le flot des humains. Chacun portait une assiette sur laquelle se trouvait un petit tas de nourriture. Lisant sur mon visage, Maurice me chuchota : « Attends un peu, nous aussi nous pouvons aller nous chercher à manger, mais pas maintenant ! » J'attendis très longtemps mais, n'en pouvant plus, je m'avançai discrètement dans la direction vers laquelle me guidait mon

odorat. Maurice m'arrêta, me regardant d'un air préoccupé : « Je vais te chercher à manger. Attends-moi ici. » Je me demandais bien pourquoi il se faisait tellement de souci.

Tandis que j'attendais, quelques hommes s'approchèrent de moi et dirent m'avoir vu à la télévision. L'un toucha prudemment ma fourrure.

Maurice revint enfin avec une assiette sur laquelle étaient arrangés un morceau de viande — aussi minable qu'une demi-souris morte — ainsi que trois bouts de pomme de terre et une pointe de compote de pomme. J'avais lu plusieurs fois dans les journaux que la situation financière de la ville était critique. Le zoo lui aussi souffrait du manque d'argent, mais cette effrayante pauvreté dont on pouvait ici sentir le goût avec sa propre langue dépassait l'idée que je me faisais de la pauvreté. Quand je regardai mon assiette, elle était déjà vide. « Tu n'es pas ici pour te remplir l'estomac », me chuchota Maurice. Vexé, je sortis seul sur la terrasse et observai la surface noire du grand lac. La lune tremblotait entre les vagues.

Parmi les hommes en cercle sur la terrasse, l'un parlait sans arrêt d'une voix au timbre clair. Je compris qu'il parlait d'un talk-show diffusé la veille à la télévision. L'homme imitait pour plaisanter un participant du talk-show, mais je crus d'abord qu'il voulait imiter un faucon. « Je ne peux pas accepter que n'importe quel couple marié puisse adopter des enfants. Qu'on le veuille ou non, il y a de nos jours des couples du même sexe. Jusque-là, pourquoi pas. Mais si par-dessus le marché ils adoptent des enfants, ces enfants, sous leur influence, adopteront des enfants à leur tour, et le jour viendra où il ne naîtra plus un seul enfant dans notre État. Rien que des adoptés ! » Rires. L'interprète quitta la mimique grotesque jouée avec professionnalisme pour retrouver la sienne. « Je n'en croyais pas mes oreilles. L'homme qui s'exprimait ainsi était encore jeune, mais il avait déjà la coupe de cheveux d'un chef de service. Mais écoutez la meilleure : une femme élégante aux cheveux gris s'est levée. Elle avait peut-être un peu plus de quatre-vingts ans et a dit sur un ton posé : “Mais presque tous les

parents dont les enfants concluront plus tard des contrats avec une personne du même sexe sont hétéros. C'est eux qui ont conduit là leurs enfants. Si on veut éviter ça, il faut interdire le mariage hétéro." » Quelques hommes éclatèrent de rire, d'autres eurent un sourire en coin. « Je ne sais pas combien de spectateurs ont compris cette dame. Il y a tellement de têtes dures. Ils ne comprennent pas l'ironie, ni l'humour, ni aucune allusion. Et pourtant, il est si important de pétrir et d'étirer constamment son esprit. Moi, devant l'écran, je battais des mains, je voulais témoigner de mon respect à cette femme. Qui était-elle, d'ailleurs ? — Je l'ai vue moi aussi. C'était l'autrice de ce livre... quel était donc le titre ? »

Je n'avais pas le courage de pénétrer dans ce cercle et restai dans un fauteuil à l'écart. De là, j'observai les derrières inconnus dans des pantalons moulants. Ils étaient fermes et musclés. Quelle différence avec mon derrière à moi qui pendouillait comme une salopette avachie ! J'avais tellement honte que je ne voulais plus me lever. Le fauteuil près de moi était libre, mais personne ne voulait s'y asseoir. Je me glissai lentement dans ma fourrure, jusqu'à ce qu'un inconnu en pull blanc comme neige s'approche de moi : « Tu ne te sens pas bien ? », me demanda-t-il d'une voix douce. Son visage avait quelque chose de félin, mais n'en était pas moins très joli. Je le regardais avec ravissement tandis qu'il se présentait : « Michael. » À cet instant, je ne savais pas vraiment si j'étais censé dire moi aussi mon nom ou plutôt ce que j'avais envie de manger. Je me décidai pour ceci : « Des pommes de terre bouillies avec du persil, ce serait bien, mais ce qui serait encore mieux, ce serait de la purée de pomme de terre avec du beurre. » Michael se mit à rire, et une ombre profonde apparut entre ses longs cils et ses pommettes relativement hautes. « Comme je ne supporte pas la plupart des aliments, il est préférable que je ne mange rien lors d'une fête. À la maison aussi, j'ai du mal à manger. C'est pour ça que je suis affreusement maigre, je sais. Quand j'étais petit, on me disait sans arrêt que j'étais mignon. Quand la puberté est arrivée, mon corps a connu une

croissance explosive, et j'ai pris peur quand j'ai entendu dire que mon charme s'était envolé. J'ai perdu l'appétit, j'ai maigri, je ne pouvais plus être ce que j'avais été. » Ses joues formaient des creux, ses lèvres charnues étaient toujours d'un rouge sang radieux. « Tu as été triste quand on t'a dit que tu n'étais plus mignon ? — Je me suis senti seul et abandonné. Il ne me venait plus que des phrases bon marché de mélodrames télévisés, des phrases comme : "Personne ne m'aime !" En plus, au pire moment, ma mère nous a quittés. — Elle est morte ? — Non. Elle est partie. » Maurice revint, les joues rougies. « Il est temps d'aller à la maison. » Ce n'était pas une proposition, mais un ordre. Maurice ignore Michael comme s'il n'était pas là, il ne le salua même pas. Michael répondit à mon regard langoureux d'une voix triste : « Je viendrai bientôt te voir. Je sais où te trouver. » Sa voix n'avait d'égale que la qualité que peut atteindre une abeille avec son miel. Je me mis à saliver.

Maurice prit ma patte droite, me tira à travers la masse humaine, hors de cette suite, hors de l'hôtel. Dans l'ascenseur, il me posa le bras sur l'épaule. Je n'avais pas envie de rentrer. Une fois dans la limousine, je dis à Maurice : « J'aimerais bien retourner à une fête avec toi bientôt. » Il me regarda d'un air de pitié et caressa la fourrure de ma poitrine.

Le lendemain, la lumière du soleil se réfléchissait sur le rocher plus clairement que d'habitude, elle m'éblouissait presque. Je m'étirai en toute tranquillité, me plaçai à la lumière, tendis les deux bras en avant comme un nageur olympique et sautai dans l'eau. Je n'avais que trois spectateurs, mais ils applaudirent frénétiquement. Je nageai d'abord sur le dos, puis je me retournai et passai à la brasse. Devant moi, une branche flottait sur l'eau. Je testai des dents sa consistance. Puis je la tins dans ma gueule et continuai à nager. Je secouai la tête et vis que la branche fendait l'eau. Le public augmentait. Il y avait déjà dix humains et ils dirigeaient vers moi leurs appareils photo. Je fus saisi soudain d'une brûlante envie de jouer, j'agitai vigoureusement la branche, les gouttelettes d'eau limpide trouaient l'air en

crépitant. Je secouai la branche, plongeai dans l'eau avec elle, retins ma respiration et restai sous l'eau aussi longtemps que possible. Puis je resurgis de l'eau avec élan. Une clameur d'allégresse s'éleva. Je plongeai une nouvelle fois, j'essayai cette fois de nager aussi loin que possible en retenant mon souffle et, me montrant à nouveau plus loin, je secouai la tête pour éclabousser dans toutes les directions. Trente humains se tenaient déjà derrière la clôture. Je nageai sur le dos, mon ciel était couvert de lentilles d'appareils photo.

Au crépuscule, les voix des visiteurs s'atténuaient, puis venait bientôt le gazouillis des oiseaux qui formait le fond acoustique du zoo. Ensuite, les voix humaines n'étaient plus audibles qu'isolément, et au plus tard quand le soleil avait disparu derrière l'immeuble, tous les becs faisaient silence. À minuit, j'entendais parfois hurler le vieux loup. Il n'était pas mon meilleur ami, pourtant, dans les nuits solitaires, j'aurais voulu échanger quelques paroles avec lui.

La nuit s'approfondissait sans aucun accompagnement musical. Un frisson parcourut ma colonne vertébrale, je me retournai et vis que l'écran poussiéreux de l'ordinateur rayonnait de l'intérieur. Dès le début, cet appareil avait été posé là comme un autel domestique, mais pour moi, il était depuis longtemps tombé dans l'oubli. Je m'effondrai presque quand Michael se montra sur l'écran. « Aujourd'hui, tu as fait un bon show, non ? » demanda Michael d'un air détendu, comme s'il n'y avait nulle raison de s'étonner. Mais je n'arrivai pas à cacher combien j'étais bouleversé. « Tu m'as observé tout le temps ? — Oui. — Tu étais où ? Parmi les visiteurs ? Malheureusement, je ne peux pas identifier les visages des humains qui sont derrière la clôture. Trop loin. Je peux seulement deviner si c'est un homme, une femme ou un enfant, et encore, cela, grâce à l'attitude et aux vagues contours que je discerne. — Je n'étais pas parmi les visiteurs. J'étais sur un nuage et je t'observais. — Tu débloques ? — Tu as

déjà lu le journal d'aujourd'hui ? — Non. — Ils prévoient une rencontre entre toi et ta mère. — Ma mère ? Matthias ? — Non, Tosca. »

Je tentai rapidement d'imaginer une conversation avec ma mère biologique, mais j'échouai aussitôt car, au lieu de Tosca, c'est un dessin d'enfant qui me venait : je voyais deux bonshommes de neige muets l'un à côté de l'autre. « Michael, tu sais tellement de choses, je voudrais te poser une question : Pourquoi les humains croient-ils que ma mère était névrosée ? » Michael caressa son menton glabre vierge de toute trace ombreuse du rasoir. « La question n'est pas facile. Je ne suis pas sûr que ma réponse soit juste, mais je pense que les gens du zoo considèrent le cirque comme une chose contraire à la nature. Les dauphins et les orques font des sauts, se lancent des ballons. Ça, ça passe encore. Mais si une ourse fait de la bicyclette, ça va trop loin. Il faut qu'elle soit psychiquement malade pour faire une chose pareille. C'est ainsi que pensent les hommes, qui ont une représentation particulière de la liberté. — Est-ce que ma mère faisait de la bicyclette ? — Je ne sais pas exactement. Peut-être qu'elle dansait sur un ballon ou sur une corde. En tout cas, elle exécutait un numéro impossible à réaliser sans un dur entraînement. Je ne sais pas si Tosca y était contrainte ou si elle avait simplement hérité de quelque chose que ses ancêtres avaient acquis. Tout comme moi. — Toi aussi, tu as travaillé dans un cirque ? — Non, pas dans un cirque, mais le même genre. À cinq ans, j'étais déjà sur scène pour chanter et danser. À peine pouvais-je tenir sur mes jambes que l'entraînement a commencé. Je chantais des chansons d'amour sans savoir ce qu'elles voulaient dire. Je faisais une carrière qui montait en flèche, sans arrêt, toujours plus haut. Arrivé à la puberté, tout d'un coup on ne m'a plus trouvé mignon. Un ami m'a dit que mon enfance m'avait été volée et que je devais lutter pour la reconquérir. — Tu étais forcé à danser et à chanter ? — Au début, oui. Mais à partir d'un certain moment, c'était moi qui me forçais, et je ne pouvais plus faire autrement, car cela me plaisait tellement que j'étais dans un état d'ivresse. — Était-ce exactement pareil pour ma

mère ? Est-ce pour cela qu'elle est tombée malade ? — Je ne crois pas. Tu pourras lui demander quand tu la verras. Bon, je dois rentrer chez moi. »

Après la visite de Michael, je tombai dans un sommeil profond et détaché. À mon réveil, l'intérieur de mes paupières avait un éclat rose. Le petit déjeuner pris, je m'élançai avec une joie insouciant vers le terrain de jeu, comme dans mon enfance. Matthias n'était plus là, mais son sourire scintillait dans mon cerveau. Quantité de visiteurs m'attendaient déjà de l'autre côté de la clôture, leur appareil photo à la main. Le vent m'apporta l'odeur du directeur. De la main droite, je me tins à l'arbre nu qui sortait d'une fente dans le sol rocheux du terrain, et de la main gauche je fis signe à ma vieille connaissance. Il me rendit mon salut. Et alors je me lançai : tel un athlète pour se détendre, je me mis à faire rouler mes épaules et pivoter la tête. Le nombre de visiteurs augmenta au cours de la matinée. Il diminua un peu au moment le plus chaud, mais le public s'agrandit à nouveau en fin d'après-midi. Les humains se tenaient tout près l'un de l'autre sur deux ou trois rangées, le regard fixé sur moi.

Avoir toujours un nouveau jeu à proposer n'était pas facile. Je m'étranglais le cerveau pour en extirper de nouvelles idées, mais cela élevait désagréablement ma température. Mon désir de montrer au public un nouveau numéro était outrageusement grand, l'attente des spectateurs aussi, en particulier celle des enfants. Les adultes n'étaient pas toujours attentifs dès le début, il fallait que je les titille pour susciter leur intérêt. Quand j'y réussissais, j'étais satisfait de voir leurs raides corps d'humains s'assouplir et leurs visages rayonner.

Ce jour-là, je n'eus qu'une idée saugrenue, ce qui était toujours mieux que de n'en avoir aucune : imaginant ce que ce serait si le rocher était recouvert d'une couche de glace, je me laissai glisser dessus. « Ah, Knut s'exerce à se déplacer sur la glace ! s'écria un petit garçon. — Il regrette peut-être le pôle Nord, répondit une voix d'adulte masculin. — Est-ce que Knut ira un jour au pôle Nord ? demanda une voix triste de fillette. » Je

songeai aux patineuses artistiques que je voyais jadis et admirais tant à la télévision. Je voulais devenir comme elles : porter un tutu et exécuter une danse glacée. Je voulais comme elles avoir la poitrine ornée de particules étincelantes. Ou bien étaient-ce des morceaux de glace et de la poussière d'eau ? Les patineuses étaient capables de glisser à reculons. Moi aussi je voulus m'y essayer, mais cela ne fonctionna pas. Je tombai sur le derrière et entendis le public éclater de rire. C'est en forgeant qu'on devient forgeron. J'y retravaillerais dès le lendemain.

L'été traînait en longueur, avec ses jours de chaleur insupportable où je ne pouvais rien faire d'autre que rester assis à l'ombre et attendre le coucher du soleil. Je fermais les yeux aux trois-quarts et espérais voir au moins dans mon cerveau une étendue de neige. Au lieu de cela, c'était une surface aquatique qui s'agrandissait. Je sentais que l'eau était faite de glace fondue. Il n'y avait pas le moindre glaçon sur l'eau, qui scintillait d'un bleu ininterrompu jusqu'à l'horizon. « Oh, Knut se noie ! », cria un enfant. J'eus peur, revins brusquement à moi et regagnai en vitesse la terre ferme à la brasse. Il y avait longtemps que ma grand-mère ne m'était plus apparue en rêve.

La visite de Michael fit bientôt partie du programme obligé de chaque soirée, et cela me mettait en joie la journée durant. « Tu fais plaisir au public. » Il semblait m'observer toute la journée. « Moi, ça m'amuse. — Moi aussi, autrefois, je m'amusais bien sur scène, même si au début cela avait été une obligation. Enfant, je trouvais normal de ne pas avoir droit au dîner quand je n'avais pas été à la hauteur dans mes exercices de chant et de danse. — Matthias ne m'a jamais forcé à quoi que ce soit. — Je sais. Quand je te vois comme ça, je suis content de la nouvelle génération. Mais tu n'es pas encore libre. Et tu n'as pas de droits de l'homme. Les hommes peuvent te tuer n'importe quand si ça leur chante. »

Michael me parla d'un certain M. Meier qui s'était spécialisé en législation sur les animaux. Il avait poursuivi le directeur d'un zoo en Saxe

qui avait fait piquer un ours lippu nouveau-né que sa mère avait rejeté. Le parquet régional l'avait débouté en arguant du fait qu'un ours élevé par la main d'un humain pouvait développer plus tard un trouble de la personnalité et que seule l'euthanasie pouvait en empêcher à temps les suites fatales. Le problème semblait ainsi réglé pour tous les humains impliqués. Ce qu'on n'avait pas encore compris à ce moment-là, c'était que M. Meier aimait non pas les animaux, mais les droits des animaux. Certains hommes ont pour hobby la pêche à la ligne. M. Meier avait une tout autre proie à l'esprit : il chassait les lois. Il poursuivit le zoo berlinois pour n'avoir pas fait piquer le bébé ours polaire rejeté par sa mère. Selon lui, un ours élevé par une main humaine était privé de la faculté de survivre dans la société ursine. Il serait mieux qu'un tel ours à problèmes n'existe pas. En fait, il valait mieux l'abattre pour prévenir des suites fatales. Si le zoo de Saxe ne devait pas être jugé coupable, celui de Berlin devait l'être. Il n'était pas logique d'innocenter les deux zoos. Ainsi argumentait M. Meier. Un frisson glacial parcourut ma colonne vertébrale, puis un chaos se déchaîna dans mon cerveau, je sentis une colonne de chaleur s'élever de mon crâne. « Les hommes abhorrent tout ce qui est antinaturel, expliqua Michael. Ils croient que les ours doivent rester ours. Tout comme d'aucuns pensent que la classe inférieure doit rester la classe inférieure. Tout autre chose serait pour eux contre-nature. — Pourquoi ont-ils construit un zoo s'il en est ainsi ? — Euh, en effet, c'est une contradiction. Mais le caractère contradictoire est l'unique nature de l'humanité. — Tu triches ! — Tu n'as pas à te demander ce qui est naturel et ce qui ne l'est pas. Continue à vivre ta vie comme il te plaît ! »

La question du naturel me privait de ma capacité naturelle à m'endormir et à dormir d'une traite. Aurait-il été naturel que je prenne la mamelle de Tosca dans ma bouche et que je la tète vigoureusement ? Qu'une chaude toison sans début ni fin m'ait conçu et plus jamais abandonné ? J'aurais alors passé les premières semaines de ma vie dans une tanière d'odeur

maternelle jusqu'à ce que soit passée la rigueur de l'hiver. Depuis ma naissance, j'avais eu peu affaire avec la nature. Mais cette seule raison rendait-elle ma vie non naturelle ? J'avais survécu parce que Matthias m'avait donné du lait dans une bouteille en plastique. N'était-ce pas là une expansion de la nature ? L'homo sapiens est la conséquence d'une mutation, pour ainsi dire un monstre. Et c'était précisément un de ceux-là qui décidait de sauver un bébé ours polaire abandonné. N'était-ce pas là un miracle de la nature ?

Si tout s'était déroulé selon l'ordre naturel, j'aurais trouvé au centre de la tanière de l'ours le corps maternel. Mais il n'y avait rien au milieu de la caisse dans laquelle j'avais grandi. Un mur s'élevait devant mon nez. Mon désir du monde était derrière le mur : n'était-ce pas une preuve de ce que j'étais un Berliner ? À ma naissance, le mur de Berlin était déjà un morceau d'histoire, mais bien des Berlinoises portaient encore un mur dans le cerveau, séparant la partie droite de la gauche.

Certains humains méprisent l'ours polaire qui ignore le pôle Nord. Mais l'ours malais non plus ne s'était jamais trouvé sur la péninsule malaise, ni l'ourse à collier à Sasebo, où les soldats portent un col haut. Nous tous, nous ne connaissions que Berlin, et ce n'était pas une raison pour nous mépriser. Nous étions tous des Berliner, c'est tout. « Michael, comment c'est pour toi ? Toi aussi, tu es un Berliner comme nous ? » Il eut un sourire embarrassé. « En fait, je ne suis qu'en visite à Berlin. Depuis que je me suis retiré de la scène, je voyage librement. Et je suis toujours en route. — Où vis-tu ? — Tu as déjà marché sur la lune ? — Pas encore. Il y fait sûrement une fraîcheur agréable. — C'est trop chaud pour toi, ici à Berlin. Tu peux peut-être te plaindre de ne pas avoir la climatisation, mais c'est bien ainsi. — Pourquoi ? — S'il faisait aussi frais dans ta chambre que dans un réfrigérateur et dehors aussi chaud que dans un désert à midi, tu ne pourrais plus sortir. Tu aimes être dehors, non ? — Oui, j'adore le grand air. Rien de plus beau que le dehors, répondis-je d'une voix forte. — Un jour, tu pourras

être complètement dehors, comme moi », dit Michael en souriant avant de disparaître. Comme toujours, il partit sans me dire adieu. Matthias lui aussi avait disparu un jour sans me faire ses adieux. De ma mère non plus je ne me rappelle aucune parole d'adieu.

À sa visite suivante, Michael me raconta qu'on projetait une rencontre entre moi et une jeune ourse au cas où celle avec Tosca se passerait bien. Je verrais ensuite mon père, Lars. Je ne lisais plus aussi régulièrement les journaux qu'auparavant. Michael dit : « Je ne sais pas ce que je dois penser de la rencontre avec la partenaire potentielle. À vrai dire, il est culotté de vouloir vérifier ta capacité d'intégration. C'est la raison principale de cette rencontre. Tu n'es quand même pas dérangé psychologiquement ! » Je soupirai, Michael me caressa l'épaule pour me réconforter et continua : « N'y pense pas trop. Ils ont toujours l'impression d'avoir à contrôler tous les animaux. » Ce jour-là, Michael était pâle, bien plus pâle que Matthias jadis. Je lui demandai, soucieux : « Tu n'es pas malade, dis ? — Non, il m'est tout juste venu à l'esprit quelque chose de désagréable. Si je reste bloqué en pensée sur quelque chose, mon sang refuse de circuler dans mon corps. Mon problème n'était pas le sexe féminin, auquel je ne me suis jamais vraiment intéressé, mais je voulais avoir des enfants, être tout près d'eux, et cela, personne ne l'a compris. On n'a pas attendu que je sois sanctionné pour me tourmenter par tous les moyens. »

Je pouvais trouver des mots pour tout, mais la vague de chaleur de cet été-là me rendait totalement muet. Chaque matin, je me disais que la chaleur estivale avait atteint son sommet, mais le lendemain il faisait encore plus chaud. Quand le soleil mettrait-il enfin un terme à ces exploits et cesserait-il de trimer ? Michael ne me rendait plus visite que la nuit, quand la température de l'air avait légèrement baissé.

Je demandai à Michael s'il était venu en car ou à bicyclette, car il avait mentionné une fois qu'il n'aimait pas être assis en voiture. Il secoua en signe de dénégation sa tête légèrement penchée, mais ne me répondit pas. Je

remarquai que sa poche de pantalon était plate, il ne pouvait s'y trouver le plus petit porte-monnaie. De plus, il ne portait pas de montre-bracelet. De la tête aux pieds il était aussi lisse et élégant qu'une panthère noire.

Visiblement, la chaleur ne gênait pas les visiteurs. Jour après jour, les spectateurs étaient de plus en plus nombreux devant mon enclos. Non seulement le week-end, mais aussi la semaine, il se formait un double mur de corps humains sans un seul espace vide. Comme je m'efforçais chaque jour de regarder plus précisément leurs visages, j'arrivai peu à peu à bien voir de loin. Je voyais de tout petits enfants empaquetés dans leurs landaus. Ils tendaient les mains et pleuraient avec la voix d'un matou en rut. Les visages des mères debout derrière les landaus m'enseignaient à quel point elles peuvent être différentes : l'une semblait épuisée et sévère, une deuxième était aussi vide qu'un ciel bleu, une troisième se cramponnait à sa jovialité.

Ce jour-là, je vis quatre landaus l'un à côté de l'autre. Les quatre mères étaient de la même taille, comme embouties selon le même modèle, leur gaieté aussi était comme copiée de l'une sur l'autre. Je m'aperçus soudain qu'il n'y avait que trois enfants, et que dans le quatrième landau n'était assise qu'une peluche ayant mon visage. Où était passé l'enfant ? Je frémis, mon regard ne pouvait plus se détacher de la mère à la peluche. Il jaillissait de sa tête une mèche de cheveux comme une antenne. Le col de son chemisier était ébouriffé. Elle était radieuse comme je me figurais une mère heureuse. Savait-elle que son enfant était une peluche ? Était-elle d'accord ?

L'animal en peluche dans le landau aurait pu être mon frère jumeau mort. Je ne m'en souvenais pas, mais j'avais lu dans le journal que mon frère était mort quatre jours après notre naissance. Depuis, le mort n'avait pas grandi. Il était possible qu'il soit resté un bébé et erre à travers le zoo sous forme d'animal en peluche dans un landau. Déambulerait-il encore des années et des décennies durant ?

La chaleur finit enfin par baisser un peu, il me vint même à l'esprit le mot « automne ». Au petit déjeuner, je renversai par mégarde du lait. Le personnel étala de vieux journaux sur le sol. Je vis sur la une une grande photo de Michael. Je n'arrivais pas à lire les petits caractères des journaux. Je discernai péniblement ce qui était écrit sous la photo. Il était mort. La date était trop petite pour que je la déchiffre.

Ce soir-là, Michael me rendit visite comme si de rien n'était. J'avais dû me méprendre sur l'article. Il est toujours mieux de poser une question délicate directement à la personne concernée, mais dans ce cas je ne savais comment la formuler. Michael me demanda si j'avais rencontré ma mère. « Non, pas encore. Mais il y a des rumeurs selon lesquelles ce devrait être très bientôt. — Tu ferais mieux de réfléchir avant aux questions que tu veux lui poser. Lors de la rencontre, tu seras probablement très agité et tu ne sauras pas ce que tu veux lui demander. Ce serait dommage. — Que demanderais-tu à ta mère, toi, si c'était possible ? — Hum, je lui demanderais probablement comment elle nous aurait éduqués si mon père n'avait pas été avec nous. Il était très pauvre et il nous a forcés à devenir des musiciens pop à succès. Je pensais qu'il n'avait que l'argent en tête, mais ce n'était pas le plus important pour lui. Lui aussi, dans sa jeunesse, avait voulu devenir musicien, il jouait même de plusieurs instruments. Son frère aîné se moquait de lui : il était évident pour lui que mon père ne pouvait pas devenir musicien. La haine de son frère a rendu mon père fou. — Pourquoi as-tu dit adieu à la scène ? — Je pensais que, si nous étions capables de changer nos corps et nos pensées, nous pourrions survivre à tous les changements d'environnement. Mais je n'ai plus d'environnement. Alors tout est fini. »

Je me demandais si j'avais encore un environnement. Plus personne ne me rendait visite, à part Michael. J'étais seul à utiliser la grande terrasse avec piscine, mais elle ne formait pas un environnement pour moi. Quand je regardais le ciel, j'étais envahi du désir de voyager au loin. Jamais je

n'avais été vraiment dehors, et pourtant notre terre était gigantesque, j'en étais certain, sans quoi le ciel n'aurait pas pu être si grand.

À pas lents et lourds, l'hiver se rapprochait, venant des lointains. Sans ces lointains, l'hiver perdrait sa froideur dans la chaleur berlinoise. Un jour, ici aussi, chez moi, un vent froid soufflerait. Il devait exister un lieu éloigné où le froid pouvait survivre à l'abri de la chaleur citadine. C'était là que je voulais aller.

Les visiteurs du zoo se présentaient en manteaux, certains s'emmitouflaient dans une écharpe en laine ou mettaient même des gants. Impatients derrière la clôture, ils m'observaient, le nez rougi par le froid.

Récemment, un visiteur a lancé une courge dans mon enclos. C'était un cadeau amusant. Elle a roulé, est tombée dans l'eau, mais ne s'est pas noyée car, chose surprenante, elle savait nager. J'ai sauté dans l'eau derrière elle et lui ai donné, du nez, de petits coups. Au bout d'un moment, je l'ai grignotée, à cause d'une petite faim, et j'ai remarqué qu'elle n'était pas si mauvaise. Je continuais mon jeu avec la courge dont il manquait maintenant une bonne partie. « Knut n'a pas froid ? Il se baigne dehors ! dit un enfant, étonné. — Non, il n'a jamais froid. Il vient du pôle Nord. » La voix d'adulte mentait. Je ne viens pas du pôle Nord, j'ai lu plusieurs fois jadis dans le journal que j'étais né à Berlin. Souvent, je lisais aussi que ma mère était née au Canada et avait grandi en RDA. Et pourtant, on racontait tout le temps que je venais du pôle Nord, sans doute parce que je portais une fourrure d'un blanc de neige.

Dans la nuit, la température chuta d'un coup. Michael ne portait jamais de manteau quand il venait me voir, il n'en avait peut-être pas. Cette nuit-là, il portait comme toujours un chemisier blanc avec un col en dentelle, et un costume noir fin comme une peau. Les chaussettes étaient blanches, les souliers en cuir noirs. « Tu es renversant avec tes cheveux noirs, lui dis-je. — Je me languis de fourrure blanche, voilà pourquoi je te rends visite,

répondit-il en plaisantant. Mais ne raconte à personne que je te rends visite. Je n'ai pas envie d'être harcelé par la presse. — Je ne lis plus les journaux. Ils sont truffés de mensonges. — Je trouve parfois dégradant ce qu'ils écrivent sur toi », dit Michael, indigné. Je fis un signe affirmatif et dis : « Mais sur toi aussi, ils écrivent des choses impossibles ! » Je n'avais pas voulu dire ça, mais il était trop tard. Le visage de Michael se figea. Il se passa du temps avant qu'il ne réagisse. « Il ne peut rien y avoir sur moi. — Si. J'ai lu que tu étais mort. »

La courge avait le même mélange de jaune et de vert que les feuilles d'automne apportées par le vent sur ma terrasse. Combien de jours s'étaient-ils écoulés depuis la dernière visite de Michael ? Il ne venait plus, et je ne savais pas comment mesurer le temps. Il faisait de plus en plus froid chaque jour et j'étais soulagé à la pensée d'avoir survécu à l'été. Mais le soulagement n'apaisait qu'à peine mes souffrances. Je ne savais plus ce à quoi je pouvais encore prendre plaisir. Le jour où je reverrais mes parents ? Le jour où je rencontrerais ma future épouse ? Je préférais aller à une fête avec Maurice plutôt que me marier. Je ne voulais pas avoir de copine, je ne voulais pas fonder une famille. Je voulais sortir de nouveau !

J'attendis le moment où l'hiver se montrerait sous son jour le plus froid et où je pourrais replonger dans la saison glaciale. L'hiver était une récompense pour tous ceux qui avaient survécu au purgatoire de l'été. Je voulais rêver du pôle Nord dans un air rafraîchi, je voulais voir devant moi une étendue de neige qui — à la différence du papier journal noirci de ragots et de potins — serait d'une blancheur immaculée. Le pôle Nord doit être aussi doux et nourrissant que le lait maternel.

L'air humide est si lourdement accroché dans le ciel que je me demande si je dois pleurer ou rire aux éclats. Mon cou est en proie à l'inquiétude. La moelle aussi semble bizarrement froide, détrempée et lourde. Si d'un instant à l'autre je m'évanouissais, cela ne me surprendrait pas. Mon humeur a

beau être humide et sombre, elle est recouverte d'une nappe d'euphorie. Depuis le début de la journée je me sens oppressé par elle et, dans l'après-midi, elle est devenue d'une épaisseur insupportable. Un vent humide lèche ma peau, il veut goûter à la chair et ensuite à la moelle osseuse. Une lampe fluorescente est allumée derrière la membrane grise du ciel. Cette lueur nous trouble, moi et les objets qui m'entourent. La clôture et le rocher affichent des couleurs surnoires, comme si elles ne savaient plus si ce qu'elles vivent à cet instant est une aube ou un crépuscule. Je regarde vers le haut. Quelque chose de plus sombre que l'air volette dans l'espace entre moi et le ciel. Un flocon de neige. Il neige ! Encore un flocon. Il neige ! Encore un autre. Il neige ! Les flocons dansent partout. Il neige ! Au début, la neige semble curieusement sombre alors qu'elle n'est que blancheur cristallisée. Il neige ! Fabuleux, ce mouvement de la couleur claire qui, sur l'instant, paraît sombre. Il neige ! Les flocons tombent en tournoyant. Il neige ! Encore un flocon. Il neige ! Et encore un. Il neige ! Cela n'en finit pas. Je ne fais plus que regarder en l'air. Ces petits papiers blancs volettent à ma droite et à ma gauche comme des feuilles d'automne dans la tempête. La neige, elle, est un vaisseau spatial qui m'enlève et vole aussi vite qu'il peut en direction du crâne, du crâne de notre terre.